AUG 20 1947

ANNÉE AOUT 1947 N° 8

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

REVUE DE PARIS

PAUL REYNAUD : Situation clarifiée mais tendue

HONORÉ DE BALZAC : Lettres à l'Étrangère

ARMAND HOOG : L'Accident. — I

MIGUEL COVARRUBIAS : L'Amour à Bali

LEONARDO SIMONI : La Campagne de Russie vue de Berlin (Fin)

MARTIAL LAROCQUE : Monsieur Benoît

RENÉ HOUILLE : Turquie 1947

DENISE BOURDET : Images de Paris... et d'ailleurs

GÉRARD BAUER : Le Théâtre

MARCEL THIÉBAUT : Parmi les Livres

LA LIVRAISON : 60 FRS

SOMMAIRE

		Pages
PAUL REYNAUD	Situation clarifiée mais tendue	3
HONORÉ DE BALZAC	Lettres à l'Étrangère	10
ARMAND HOOG	L'Accident. — I	34
MIGUEL COVARRUBIAS	L'Amour à Bali	69
LEONARDO SIMONI	La Campagne de Russie vue de Berlin (fin)	85
MARTIAL LAROCQUE	Monsieur Benoît	112
RENÉ HOUILLE	Turquie 1947	126
DENISE BOURDET	Images de Paris... et d'ailleurs	140
GÉRARD BAUER	Le Théâtre	146
MARCEL THIÉBAUT	Parmi les Livres	154
	Chronique bibliographique	165

★ ★

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS
publiera prochainement

UNE AVENTURE FORTUITE
par **Somerset MAUGHAM**

PÉTRARQUE ET SA MUSE
par Étienne Gilson
de l'Académie Française

SENANCOUR
par J. et J. Tharaud
de l'Académie Française

LAMENNAIS
CONTRE SON TEMPS
par Adrien Dansette

LE PROBLÈME DU LOGEMENT
par Charles Ramarony

TARIFS DES ABONNEMENTS

Un an, 600 francs
Six mois, 300 francs

Étranger : Un an, 720 francs; six mois, 360 francs

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Elysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux 360-50 Paris.

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs.
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels. — Tirage : 19.000 exemplaires.

Copyright by Revue de Paris *1947*

SITUATION CLARIFIÉE MAIS TENDUE

En ce mois de juillet 1947, la situation s'est clarifiée à l'extérieur et à l'intérieur. Clarifiée, mais tendue.

A l'extérieur, le bloc de l'Est est né. La Tchécoslovaquie, qui avait cru jusqu'ici pouvoir faire le pont entre l'Est et l'Ouest et qui avait accepté de participer aux conversations de Paris, a été rappelée à l'ordre. Son Gouvernement dut se désavouer publiquement. L'unanimité des ministres fut exigée. On a tremblé chez les satellites des Soviets devant une aussi dure sanction. Il va de soi qu'aucun d'eux n'a été autorisé à joindre la France et l'Angleterre à la Conférence de Paris. Si bien que cette conférence est devenue celle du bloc de l'Ouest.

Voilà donc les deux blocs officiellement constitués. La proposition Marshall aura servi de catalyseur.

La rupture a été brutale. A la Commission économique européenne qui siège à Genève, le délégué russe a accusé la France et l'Angleterre de se livrer à une tentative d'hégémonie sur les petits pays de l'Europe pour le compte des États-Unis. Radio-Moscou et l'agence Tass ont été véhéments. Si la France a répondu avec réserve, M. Bevin a, par contre, invité les Soviets à ne pas « pousser la provocation trop loin » et pour se faire entièrement comprendre, il a rappelé que « les deux derniers conflits mondiaux ont montré clairement que la Grande-Bretagne était capable,

parfois, de perdre patience. » Quant au président Truman, il a parlé le jour de l'*Independence Day* de ceux qui, « derrière les barrières élevées par eux-mêmes, présentent à leur peuple des versions soigneusement sélectionnées ou dénaturées des faits concernant d'autres pays ».

Comment expliquer l'attitude des Soviets ? Leur pays n'a-t-il pas subi d'effroyables destructions ? Le concours américain ne leur serait-il pas utile ? La pensée profonde de leurs dirigeants est que l'invitation adressée par M. Marshall [1] aux pays de l'Europe, de proposer une formule de reconstruction économique de leur continent, n'est pas autre chose qu'une manifestation particulièrement dangereuse de l'interventionnisme américain dans la politique intérieure de tous les pays du monde où ils estiment que la liberté est menacée par l'action directe ou indirecte des Soviets.

Le point de départ de cet interventionnisme est le discours du président Truman du 12 mars dernier, date capitale de l'après-guerre. Ce jour-là, le géant américain a dit au géant russe : « Tu n'iras pas plus loin. » Et lorsque la Russie alla plus loin en Hongrie, M. Wallace lui-même lui cria : « Casse-cou ! »

Pourquoi les Soviets ont-ils provoqué cette rupture à propos de ce que l'on appelle parfois, à tort, le « plan Marshall », puisque M. Marshall n'a proposé aucun plan et s'est contenté d'inviter les Européens à se mettre d'accord pour lui en présenter un ? Est-ce parce qu'ils soupçonnaient Anglais et Français de vouloir abandonner toute idée de réparation, pour reconstruire l'Europe autour de l'Allemagne comme il a été dit ? Étrange accusation en ce qui concerne la France, qui a un besoin vital d'une partie du charbon de la Ruhr et qui a montré à l'égard du péril allemand une crainte peut-être anachronique. C'est pourtant l'idée qu'a exprimée M. Maurice Thorez, en disant à Brest : « Nous allons voir un nouveau Munich, parce que la France préfère s'entendre avec ceux qui lui refusent le charbon de la Ruhr, avec ceux qui plaignent ces petits agneaux d'Allemands. » Il va de soi que tout accord général qui ne tiendrait pas compte de nos besoins en charbon devrait être rejeté. Mais la comparaison avec Munich est-elle valable ? L'erreur initiale de Munich fut d'écarter la Russie. Or, cette fois, c'est elle qui s'écarte volontairement. Au surplus, l'Allemagne a été la bénéficiaire de Munich. Or, le président de la Banque internationale, M. Mac Cloy, suggérait récemment l'exploitation du bassin de la Ruhr par les Américains au profit de l'Europe. Il est clair que si l'on veut refaire une Europe, il faut mettre en commun une partie de ses ressources. La Ruhr, munie d'un outillage américain, peut être la dynamo de l'Europe de l'Ouest et de

1. La première note de service signée par lui, en entrant au département d'État, a été une invitation à ses subordonnés à ne pas lui donner le titre de général. L'homme d'État italien qui m'a raconté ce fait, ajouta : « Il méritait de ne pas être général ».

l'Italie. La difficulté est que les Soviets sont convoqués en novembre, à Londres, pour régler le problème allemand. Le réglera-t-on auparavant et sans eux?

Le plan anglo-français est de faire un bilan des ressources et des besoins des divers pays européens et de rechercher à quelles activités, dans l'ordre économique, chacun d'eux est le mieux adapté. Si l'on veut faire une Europe, il faut, en effet, y créer une division du travail. Le projet britannique prévoit un « Comité directeur pour l'Europe ». C'est là que les Soviets voient une immixtion de la France et de l'Angleterre dans la politique intérieure des petits pays. Mais cette division du travail peut être faite naturellement, sans intervention autoritaire, par l'abaissement des barrières douanières. En tous cas, causer n'engage à rien et la Russie et ses satellites auraient eu toute latitude pour dénoncer la politique d'hégémonie qu'ils prêtent aujourd'hui à leurs alliés de l'Ouest, si la majorité de la Conférence l'avait adoptée.

Quelle est donc la cause profonde du refus russe? Les Soviets ont abaissé le rideau de fer aussi près de terre que possible dans la partie de l'Europe qu'ils occupent. Ils ont été jusqu'à déclarer nécessaires à la reconstruction, pour les empêcher de rejoindre leurs maris, les quelques douzaines de femmes russes qui avaient épousé des officiers alliés. On sait l'émoi en Amérique et en Angleterre. Les Soviets viennent d'édicter des peines contre ceux qui révéleraient le montant des exportations russes et de la production des métaux précieux. N'oublions pas que la Russie est le deuxième pays producteur d'or du monde. Les Soviets ont besoin de mystère, affirment de bons connaisseurs des choses russes, parce que ce colosse est craintif. Sur le plan extérieur, il a la phobie de l'espionnage car il cherche à cacher ses usines disséminées pour les rendre moins vulnérables en cas de guerre. Il est craintif aussi, ajoutent-ils, sur le plan intérieur, parce que la propagande interne consiste à faire croire au peuple russe qu'aucun autre au monde ne jouit de tels avantages que lui. Le contact de ses soldats avec les pays qu'ils occupent a déjà fait des dégâts. Que serait-ce si l'Amérique, exigeant la porte ouverte en compensation de son aide, la Russie était envahie de produits américains que, pendant longtemps, l'Amérique serait seule capable de livrer? On n'est pas là dans le domaine des certitudes, mais il semble bien que l'on soit dans celui des vraisemblances.

En tous cas, les Soviets ne peuvent pas admettre que la grande espérance pour l'humanité souffrante vienne de l'Ouest.

La France et l'Angleterre n'ayant pas les ressources en matières premières de la Russie et n'ayant pas, non plus, un régime politique leur permettant d'infliger à leurs nationaux autant de privations, par exemple en faisant monter beaucoup plus les prix que les salaires, comme l'ont fait récemment les Soviets, ne peuvent pas se passer du concours américain. Il me suffira de dire que nous avons besoin, avant la fin de l'année prochaine, de 1 milliard de dollars, dont un peu plus du dixième seulement

serait affecté au plan Monnet. Le reste serait destiné à nourrir les hommes et les machines. Pourquoi manquons-nous à ce point de dollars? Parce que nous avons vendu aux États-Unis, l'an dernier, moins du dixième de ce que nous lui avons acheté. Nous leur avons moins vendu que la Belgique, la Suisse ou l'Italie. Si bien que le déficit de la balance commerciale de cette dernière n'atteint pas la moitié du nôtre. Et nos exportations aux États-Unis déclinent! Peut-être les Français finiront-ils par comprendre que leur mépris du prix de revient n'est pas sans quelques inconvénients. De son côté, la Grande-Bretagne a vendu aux États-Unis, l'an dernier, cinq fois et demie moins qu'elle ne leur a acheté. Elle a déjà dépensé la moitié de l'énorme prêt de 3 750 millions de dollars qu'elle avait obtenu à des conditions très avantageuses. Cet argent a été affecté en grande partie, chez eux aussi, au paiement de denrées alimentaires et de matières premières pour l'industrie.

Au surplus, il y a une pénurie mondiale de dollars. Voici qui donne une idée de la puissance économique des États-Unis. L'Europe n'est responsable que d'un peu plus de la moitié du déficit mondial en dollars. Le fait de ne pas avoir à financer la Russie et ses vassaux allégera, sans doute, le fardeau des États-Unis, mais maintenir les masses ouvrières de l'ouest de l'Allemagne isolées des champs de blé de Hongrie et de Roumanie et des champs de pommes de terre de Poméranie, est-ce bien reconstruire l'Europe?

Quoi qu'il en soit des mobiles du refus des Soviets, c'est un fait que leur rupture avec l'Occident a considérablement aggravé la situation internationale. Or, celle-ci était déjà des plus sérieuses. Il est patent que les deux géants issus de la guerre étaient déjà engagés dans une course aux armements. Ajoutons qu'aux côtés de l'Amérique, le Gouvernement travailliste vient d'instituer le service obligatoire, décision dont on soupèsera le poids en songeant qu'au lendemain de l'entrée de Hitler à Prague, en mars 1939, les travaillistes avaient refusé de le voter. Par surcroît, la R.A.F. est, en qualité, sinon en quantité, la première aviation du monde.

Si une course aux armements a toujours conduit à la guerre dans le passé, elle y conduira beaucoup plus sûrement et beaucoup plus rapidement dans l'avenir, du fait que la bombe atomique est en jeu. Celle d'Hiroshima est démodée depuis longtemps. Une guerre d'un quart d'heure, au moyen d'avions robots et de fusées dirigés par la radio, dont certains passeront par-dessus le pôle Nord puis, les centres nerveux du pays adverse détruits, son occupation par l'armée de l'assaillant réduite à un rôle de police, voilà, sans doute, ce que sera la guerre de demain. Quelle tentation! Quel péril à se laisser devancer dans cette « guerre du bouton pressé »! A moins de penser que, rompant avec la règle des démocraties de ne pas faire de guerre préventive, l'Amérique va profiter de son écrasante supériorité actuelle, on peut affirmer que l'ère de la grande peur approche. Atmosphère peu propice au redressement économique de

l'Europe. Un fossé élargi au cœur du continent et une menace de guerre accrue, voilà, dans l'ordre extérieur, le prix de la clarification.

***

Dans l'ordre intérieur aussi, la situation s'est clarifiée. On sait que l'aile gauche du parti socialiste supportait impatiemment la rupture avec le « parti frère », qui donne aux communistes les avantages de l'opposition dans des circonstances où le gouvernement du pays est difficile. Or, après l'éclat du départ de M. Molotov, le chef de cette aile gauche, M. Guy Mollet, a déclaré : « Les fautes que les communistes ont commises dans le domaine intérieur (les grèves) et celles de l'U.R.S.S. dans le domaine international rendent impossible, actuellement, le retour du parti communiste au pouvoir. » Et cela, au moment où les communistes rappellent avec insistance qu'ils sont le parti le plus nombreux et réclament avec plus de force que jamais « un véritable gouvernement démocratique ». Cette déclaration de M. Guy Mollet renforce le Gouvernement de M. Ramadier, car le gouvernement de remplacement s'évanouit ainsi.

Il n'est pas douteux que le parti communiste soit atteint par son attitude à l'égard de la proposition Marshall, dont notre peuple sent la générosité.

Mais, là encore, clarification n'est pas synonyme de détente. Si, à l'agitation sociale actuelle, préside le « chef d'orchestre clandestin » qu'a dénoncé M. Ramadier, il y a peu d'apparence que l'ajournement de son retour au pouvoir le détourne de ses activites.

Or, quelle est la situation sur le plan intérieur?

Les Français ne savent pas où ils vont, mais ils ne sont pas rassurés sur le point d'atterrissage.

Sous couleur de faire du neuf, ils ont donné le suffrage universel dans leur empire, à des gens qui ne le leur demandaient pas. Les candidats autochtones qui se sont présentés à Madagascar, par exemple, rivalisaient d'ardeur à qui promettrait de jeter le plus vite les Français à la mer. Et l'on sait les conséquences. Ils voient s'approfondir, chaque jour, les crevasses dans presque toutes les parties de leur empire. Et l'on parle maintenant de créer le Conseil de l'Union française...

Dans l'ordre économique, mêmes dégâts, car, toujours pour faire du neuf, on a fait de la France un laboratoire d'expériences sociales. On a accumulé les charges sur les épaules d'un État affaibli et d'une économie à peine renaissante. Les titres de la S.N.C.F. et ceux des entreprises nationalisées représentent près des deux tiers de la richesse mobilière de la France.

Devenu partie, l'État cessa de pouvoir être juge. Le résultat fut que les cheminots firent appel au président de la République pour arbitrer entre le Gouvernement et eux. Hérésie constitutionnelle, comme M. Vincent

Auriol le leur a victorieusement démontré, mais preuve par neuf de l'affaiblissement de l'État dû à une mauvaise politique.

Le lendemain, C.G.T. et patrons décidaient de régler ensemble le problème des salaires et des prix, en dehors du Gouvernement.

L'autorité de l'État a été ravalée au point que la radio gouvernementale — il n'y en a plus d'autre — annonçait, le 10 juillet, au matin, au sujet de la menace de grève des fonctionnaires : « Aujourd'hui, à minuit, expire le délai accordé au Gouvernement... » Quel est donc ce supérieur de l'État à qui il reconnaît le droit de lui parler sur ce ton? Le syndicat de ses subordonnés.

N'examinons pas le fond des choses. Il n'est pas douteux que les fonctionnaires soient à plaindre. Constatons seulement qu'ils disaient au Gouvernement : « La charge que nous vous demandons d'imposer aux finances publiques mettrait la monnaie en péril, dites-vous. Vous vous trompez. » Et ils entendaient imposer, par la force, leur opinion au Gouvernement. En un mot, se substituer à lui dans l'une de ses principales attributions : la défense de la monnaie nationale. Leur excuse est dans la retraite par échelons à laquelle se livre le Gouvernement.

Quinze jours plus tôt, des « masses » entouraient le Palais-Bourbon pour signifier aux députés leur interdiction de voter le projet Schuman. Ce qui, à défaut d'autre raison, m'eût déterminé à le voter, comme je l'ai dit à l'Assemblée.

Il y a quelques semaines, la vie du Gouvernement était mise en question au Conseil national du parti socialiste et, l'obstacle franchi, le Gouvernement en voit se dresser devant lui un autre plus haut : le Congrès socialiste du 15 août. M. Paul Ramadier fait face à toutes ces difficultés avec une finesse, une constance et un dévouement au bien public qui lui valent l'estime de tous.

Mais l'avenir immédiat?

Une monnaie stable est nécessaire pour que le paysan livre ses produits, le commerçant sa marchandise et l'épargnant son épargne. Faute de quoi, le circuit est bloqué. Et, sans l'argent de l'épargnant, pas de reconstruction des deux millions de maisons détruites ou endommagées!

Une monnaie stable, cela veut dire des prix qui ne montent pas. Comment ne monteraient-ils pas, alors que les dizaines de milliards qui ont été ou vont être attribués aux fonctionnaires et aux salariés seront jetés par eux sur un marché où il n'y aura pas une marchandise de plus? Comment ne monteraient-ils pas alors que le prix du pain va monter à 22 francs et que les tarifs des transports et des services publics sont augmentés? Alors surtout que nous sommes en pleine inflation monétaire rendue plus dangereuse par la crise des trésoreries privées qui raréfie le renouvellement des bons? D'autant que, pour « compenser » cette inflation, on a aggravé la crise des trésoreries privées par un nouveau prélèvement sur le capital, malgré l'engagement solennel du créateur du plus contestable des impôts et cela au moment où les trésoreries

privées sont déjà atteintes par la hausse des prix! Nous avons vu que nos prix étaient déjà trop élevés pour que nous puissions exporter. Ceux qui auront rendu la dévaluation nécessaire crieront au scandale lorsque l'on dressera l'acte de décès de leur victime. Mais ils ne la ressusciteront pas.

On parle d'une deuxième expérience Léon Blum? La première était un coup d'arrêt à la hausse des prix après la longue période de hausse qui avait suivi le relèvement des salaires de la Conférence du Palais-Royal, en juillet 1946. Aujourd'hui, la hausse des prix est devant nous. Il sera honnête d'y procéder parallèlement à la hausse des salaires, au lieu de la faire à retardement comme l'an dernier, ce qui donna aux ouvriers l'impression qu'on voulait leur reprendre plus qu'on ne venait de leur donner. De même, les entreprises, imitant les particuliers, vivent sur leur capital. Elles se sont laissées aller à distribuer des dividendes qui eussent été moindres ou nuls si les amortissements avaient été faits comme ils devaient l'être, en prenant pour base la valeur actuelle de remplacement de l'outillage. On confond souvent amortissement fiscal autorisé et amortissement économique, c'est-à-dire deux choses de nature différente.

Comment se fera donc le redressement que tout le monde attend et que tout le monde sent possible? Il aura lieu lorsque les Français, voyant une lumière au fond du tunnel, montreront, une fois de plus, leurs étonnantes qualités d'initiative et d'ardeur à un travail qui paie.

Mais on ne peut pas sauver le peuple français contre la volonté de ses députés. A moins de se résigner à une aventure susceptible de provoquer de grandes convulsions et qui détournerait de nous les démocraties amies dont le concours nous est nécessaire. Puisque le peuple français a élu ceux qui siègent au Palais-Bourbon, il faut donc attendre que la leçon des faits amène ceux-ci à accepter les conditions de la politique de salut. Formuler trop tôt ces conditions sera provoquer des réactions qui rendraient ensuite leur adoption plus difficile. Il faut seulement hâter la compréhension nécessaire en déroulant périodiquement sous les yeux des Français les conséquences d'une politique trop coûteuse pour leurs moyens.

PAUL REYNAUD.

Continuant la publication[1] des lettres encore inédites de Balzac à son amie polonaise, la comtesse Hanska, l'Étrangère (sa future femme), nous en arrivons au mois d'août 1847. Les trois volumes déjà publiés [2] et leur suite, parue ici même, ont présenté à nos lecteurs dix-sept années de la vie sentimentale du grand romancier depuis l'année 1832, où Balzac reçut le 28 février, mystérieusement signé l'Étrangère, le premier aveu d'amour de sa lointaine admiratrice. Éveline, née comtesse Rzewuska, alors âgée d'une trentaine d'années, était mariée, depuis 1819, au grand propriétaire, Wenceslas Hanski, auquel elle avait donné plusieurs enfants, morts peu après leur naissance, sauf une fille, Anna, dont il sera question plus loin. Au fond de l'Ukraine, dans son domaine de Wierzchownia, près de Kiew, la jeune châtelaine se distrayait de sa solitude en lisant les auteurs à la mode et Balzac en particulier. Si nous ne possédons pas les lettres de madame Hanska, qui furent détruites, nous avons du moins celles de Balzac, qui se chiffrent par plusieurs centaines. La correspondance des deux amis fut d'autant plus active que leurs rencontres furent rares : première rencontre à Neuchâtel, en Suisse (1833), deuxième à Genève (1834), troisième à Vienne (1835), puis de 1835 à 1843, séparation. En novembre 1841, le mari d'Éveline meurt et sa disparition permettra des réunions plus fréquentes : 1843, voyage de Balzac à Pétersbourg ; 1845 et 1846, voyage des deux amoureux à travers l'Allemagne, la Belgique, la Hollande, l'Italie, la France, en compagnie d'Anna et de son fiancé, le comte Georges Mniszech. Le 13 septembre 1846, Anna épousera Georges à Wiesbaden, et Balzac sera son témoin ; puis, les deux jeunes mariés s'en retourneront en Ukraine, pendant que madame Hanska viendra incognito séjourner à Paris auprès de Balzac, au début de 1847. A son tour, elle s'en ira en Ukraine, rejoindre sa fille et son gendre, tandis que Balzac, à Paris, frémissant d'impatience, attendra anxieusement que madame Hanska obtienne du tsar la permission de l'épouser. Pendant cette période de séparation, il tentera d'ordonner ses affaires, achètera, en vue de son mariage qu'il croit imminent l'ancienne « folie » du financier Beaujon, où il entassera tout le bric-à-brac qu'il a décrit, à cette même époque, dans *Le Cousin Pons*. Et l'autorisation du tsar n'arrivant point, Balzac, n'y tenant plus, projettera d'aller l'attendre à Wierzchownia auprès de sa bien-aimée. Mais tant de préoccupations, même de santé, l'accablent, sans compter les soins à donner à l'ameublement du gîte d'amour qu'il est en train de préparer. Ces soucis, il en fait part presque chaque jour à son amie, ainsi qu'en témoignent les lettres que voici.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 août, 1er et 15 septembre 1936.
2. Chez l'éditeur Calmann-Lévy (Paris, 1899-1933, 3 vol. in-8).

Samedi 7 [août 1847].

HIER, M. Margone [1] est resté de dix heures à trois heures ; à trois heures, Moret [2] est venu et m'a tenu jusqu'à cinq heures, et j'ai voulu aller voir une première représentation. Il a été impossible d'avoir une place. C'était à la Gaîté [3]. Les journalistes viennent tard ; tout était vendu. J'ai appris là, par un acteur de l'Ambigu-Comique, que Frédéric Soulié [4] meurt d'une hypertrophie du cœur. Le sang ne circule plus et les jambes sont très enflées. On s'attend à sa mort de jour en jour. Ce sera une perte. Cela m'a saisi, car je crois aussi à une hypertrophie du cœur chez moi!... Si je n'avais pas les obligations d'argent qui pèsent sur moi, je partirais à l'instant pour Wierzchownia. Mais je ne puis pas partir avant d'avoir trouvé 30 à 40.000 francs : les 10 000 francs dont je suis en retard, puis les 20 000 francs à payer en février ; et je resterais sous le coup des 50 000 francs dus à Rostchild et à Gossart [5].

Vous m'avez beaucoup grondé, dans ces derniers temps, d'un sentiment bien naturel, car il est chez tous les animaux. C'est celui de préparer un nid, de l'orner, de le rendre joli, de faire qu'on aime son chez-soi. Vous m'avez accusé d'aimer démesurément le bric-à-brac tandis que ma manie consistait à trouver des meubles d'une valeur réelle, et artistiques, à un prix inférieur où sont les meubles de pacotille, en acajou vulgaire. J'ai mis tant de prudence à cette œuvre difficile que je n'ai rien de complet encore, et qu'il faut encore acheter, pour tout terminer. Ainsi, je me suis arrêté, M. Margone a été stupéfait, et a dit que personne, à Paris, n'était installé comme cela. Lui, la raison et la froideur même, a trouvé que 5 à 600 000 francs ne payeraient pas cette charmante demeure. Eh! bien, entre nous, j'ai là les mémoires acquittés et je sais parfaitement ce que je dois encore. Tout cela ne coûte pas plus de 220 000 francs, dont voici le compte :

Maison	Fr.	52 000
Intérêts		1 000
Fabre [6]		12 000
Paillard [7]		8 000
Réparations et embellissements		48 000
Acquisitions, an 1845		20 000
— an 1846		40 000
— an 1847		40 000
TOTAL	Fr.	221 000

1. M. de Margonne, dont Balzac estropie toujours le nom, était un vieil ami de sa famille et le propriétaire du château de Saché, près d'Azay-le-Rideau, où le romancier vint plus d'une fois travailler au milieu du calme des champs. Le pays de Saché est le pays du *Lys dans la Vallée*.

2. Moret, que Balzac, dans *Le Cousin Pons* (édition L. Conard, XVIII, 143), déclare « le plus habile de nos restaurateurs de tableaux ».

3. Où l'on jouait ce soir-là *La Nonne sanglante*.

4. L'auteur de *La Closerie des Genêts*, mort, en effet, le 27 septembre 1847 de la même maladie dont, en 1850, mourut Balzac.

5. L.-C.-D. Gossart, notaire à Paris, 29, rue de Richelieu.

6. Fabre, marqueteur, 37, rue des Saints-Pères.

7. Paillard, fabricant de bronzes, 3, rue de la Perle.

A cette somme il faut ajouter les acquisitions de mon loup, qui ne vont certainement pas à 9 000 francs, et je ne compte pas ma bibliothèque, et les 30 000 francs de mobilier que j'avais antérieurement à 1845, et que j'ai réuni. Mais tout cela ne fait pas, en tout, plus de 300 000 francs, et la maison de la rue Fortunée en représente le double, avec tout son mobilier. D'ici à quatre mois, j'aurai diminué ma dette actuelle d'environ 50 000 francs. Je ne devrai plus que 100 000 francs, et j'aurai, intactes, les actions du Nord, qui sont le *trésor-loup-loup* [1] augmenté, auquel, loin d'avoir touché, j'aurai donné le dernier versement, et j'aurai la maison de la rue Fortunée. Est-ce d'un dissipateur, cette conduite? Est-ce d'un maniaque? Bien certainement, ceci fut fait pour nous deux, et l'amour des curiosités n'y est pour rien. Si quelque chose est changé à nos plans, la rue Fortunée, achetée uniquement à cause de la chapelle [2], sera vendue incontinent, sans un regret. Votre estime, votre affection et une mansarde me suffisent. Je compte tous les jours avec ma cuisinière, et nous vivons à 5 francs par jour, en moyenne. Notre plus grande faute a été le placement dans le chemin du Nord, car il y faut rester encore deux ans, et verser encore 30 000 francs. La hausse ne peut revenir que par l'exhaussement des recettes, quand on fera 500 000 francs par semaine [3]. On est à 320.000 francs; il faut monter de 180 000 francs. Si nous avions en ce moment 68 000 francs à employer en actions, nous serions sauvés, car nous aurions une moyenne excellente. Nous diminuerions le prix d'acquisition de 170 francs par chaque action. Les distances et les formalités nous tuent.

Dimanche 8 [août].

Hier, je suis allé au Vaudeville, pour y chercher quelques renseignements pour faire mon ouvrage sur les comédiens [4], et je n'aurai mes pièces et tout que mardi, à l'Opéra-Comique, où j'ai rendez-vous avec un vieux comédien qui a roulé partout en province. J'ai causé quelque temps avec la petite Figeac-Kolinski [5]. Vous ne sauriez croire comme ces poupées sont bêtes. C'est effrayant. Quels sont les hommes qui peuvent vivre avec ces pauvres créatures-là!

1. Balzac désignait sous ce nom le petit capital dont madame Hanska lui avait confié la gestion. *(Lettres à l'Etrangère*, III, 116.*)*

2. La chapelle Saint-Nicolas, où l'on accédait directement de la maison de Balzac, par une tribune de plain-pied avec les appartements. Cette chapelle a disparu ainsi que la « Folie-Beaujon » elle-même. Sur l'ancien emplacement s'élève aujourd'hui la Fondation S. de Rothschild (11, rue Berryer).

3. A l'automne de 1847, le trafic du chemin de fer du Nord se chiffrait chaque jour par cent trains et environ trois mille voyageurs.

4. Cet ouvrage qui ne fut jamais terminé devait porter le titre : *Le Théâtre comme il est*. Balzac n'en composa que le début (un fragment de quelques pages, écrit à Wierzchownia en décembre 1847). Voir H. de Balzac, *La Comédie Humaine*, édition de La Pléiade, X, 1055-1060.

5. Augustine Figeac (1823-1883), qui avait participé, à la Porte-Saint-Martin, le 14 mars 1840, à la première et unique représentation de *Vautrin*, pièce de Balzac, où elle tenait le rôle d'Inès de Christoval. Cette charmante actrice épousa, sur le tard, Jules Jaluzot, le fondateur des magasins du *Printemps*.

Ce soir-là, il est arrivé l'une de ces cruautés particulières à la scène. Nathalie [1], je ne sais si vous l'avez vue jouer, venait de perdre sa nièce. Deux heures après, il fallait jouer, et elle a joué. Mais il y a eu une demi-heure d'entr'acte, car elle pleurait et oubliait le spectacle. La Figeac, qui *sabrait* le spectacle pour aller voir trois ou quatre tableaux des *Girondins* [2], était au désespoir, et elle s'est tue quand elle a su que sa camarade était dans la peine. Apprenant cela, je suis allé voir jouer, dans la salle, Nathalie, *qui a très bien joué* [3]. N'est-ce pas extraordinaire que pour la seule fois que je vais dans un théâtre depuis le jour où je suis allé parler à Lockroy [4], il s'y passe ce drame-là?

Je suis revenu tard, je me suis couché à minuit et, ce matin, j'ai dormi fort tard. Rien ne m'amuse, le spectacle m'a ennuyé.

Ce matin, je reçois la lettre de notre bon Zorzi [5], qui m'a fait un bien grand plaisir, car il y a quelques lignes qui vous concernent. J'ai lu que vous faisiez de grandes promenades avec Anichette [6]. Je puis dire que je me suis comme promené avec vous. Oh! Vous me verrez avant peu à Wierzchownia. On vous annoncera un étranger, et ce sera Bilboquet et son dragon [7].

Allons, je vais écrire à Zorzi et à Zéphirinette.

Lundi 9 [août]

Rien ne change dans les conditions de ma pauvre cervelle; elle est inerte, elle est de bois. Je n'ai plus de café; ce matin je n'en ai pas pris. Je suis de plus en plus désespéré, sans force et sans appétence, ni cérébrale ni gastrique. C'est la plus étrange atonie que j'aie eue dans ma vie. Elle est en raison du bonheur que j'ai eu, je crois. La dose de bonheur avait dépassé la mesure de mon âme; elle n'y suffisait pas. C'était l'idéal réalisé, mon rêve de bonheur accompli. Et tout cesse, je ne suis sensible à rien. Le Nord est à 536 francs, je n'y pense pas, et nous sommes à 300 francs, par action, au-dessous du prix d'acquisition. C'est 60 000 francs de perte, s'il fallait réaliser. Rien ne m'émeut, tout m'obsède. La plus petite action, celle de ranger, de surveiller, me fait peur. Je dors à tout moment, comme accablé. La vie ainsi est un supplice;

1. Mademoiselle Zaïse Nathalie-Martel, dite Nathalie (1816-1885), qui débuta à l'Odéon, en 1837, et termina sa carrière en jouant les mères nobles à la Comédie-Française.

2. Chant patriotique (intercalé par Alexandre Dumas et Auguste Maquet dans *Le Chevalier de Maison-Rouge*, représenté au Théâtre Historique) et dont le fameux refrain : « Mourir pour la patrie, c'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie » devait, l'année suivante, en 1848, retentir avec tant d'éclat sur les barricades de février.

3. Le *Dernier Amour*, de Léon Guillard.

4. Administrateur du Théâtre-Français.

5. Le comte Georges Mniszech, gendre de madame Hanska.

6. Anna, fille de madame Hanska, surnommée aussi Zéphirine.

7. Bilboquet, sobriquet de Balzac, tiré, ainsi que Zéphirine, des *Saltimbanques* parade fameuse de Du Mersan et Varin.

elle est insupportable. Moi, qui avais des sujets à traiter par douzaines, tout s'est envolé. La ruine arrivera, mais j'y suis insensible. Je vais essayer, ce soir, d'aller voir une pièce nouvelle.

Enfin, mes douleurs d'estomac empirent de telle façon que je ne peux plus continuer ainsi. Maintenant, elles me laissent après les accès de telles lassitudes, de telles dépressions, que je suis brisé comme si j'avais subi la torture, et chaque repas est suivi d'une crise. Il va falloir consulter sérieusement.

Allons, je ne sais pas pourquoi je vous dis ces choses si tristes, moi qui ne voudrais ne vous apporter que du bonheur. Il me semble que si vous alliez bien, si je le savais, si vous me désiriez, tout irait mieux.

Mardi 10 [août].

Hier, j'ai vu la plus exécrable pièce du monde, au Boulevard [1]. Il me semble que le moment est bien favorable pour se mettre à faire du théâtre. Mais pour faire du théâtre, il faut avoir sa tranquillité pour un an, et je ne l'ai pas pour six semaines.

Aujourd'hui, cette lettre partira pour vous aller chercher, vous dire tous mes chagrins, à vous qui êtes toute ma joie et ma seule vie possible. Croyez-moi, c'est une pensée tuante que de se voir séparés, après cinq ans [2] de possibilité, pour une réunion si vivement souhaitée et, quoi qu'il arrive, il faut ne plus vous quitter, ou je crains, de mon côté, quelque malheur que je ne m'explique pas. Chaque jour, mes douleurs nerveuses s'accroissent, elles s'accroissent en raison de mon chagrin. Elles seront doublement intolérables d'une semaine à une autre. Cette maison me tue, et il n'est pas impossible que je la quitte et que j'aille travailler dans un coin à côté. Elle me dit trop ce qui devrait être et ce qui n'est pas, pour que j'y vive.

Pardonnez-moi de vous affliger, car je sais que vous devrez être en Ukraine pour vos affaires. Mais je vois toutes les raisons que vous avez de faire tout ce que vous faites, et mon cœur n'entend rien. Je me dévore de chagrin ; rien n'y fait. J'ai les plus violentes raisons de rester ici, de travailler pour *vivre*, pour payer mes dettes, et la nature du mal est plus forte que la raison et que mon énergie. J'ai essayé de combattre : je ne combats plus. Je me laisse aller à l'incessable paresse du chagrin. Le cerveau ne répond à aucun sentiment, à aucun coup d'éperon. Je bénirais une maladie mortelle, et je me plais à mes souffrances d'estomac. Le mal est au comble, car j'imagine que tout guérirait si je partais. Mais, pour partir, il faut 15 000 francs, et je n'ai pas la force de faire, d'inventer, d'écrire un ouvrage pour les gagner. C'est, comme je vous le dis, le mal au comble.

1. *Léa*, ou *la Sœur du Soldat*, par J. Bouchardy et Paul Foucher.

2. Allusion à la possibilité de se remarier, madame Hanska étant veuve depuis 1841.

Allons, adieu, chère et bien chère Espérance de toute ma vie; seul sentiment, seul être, seule chose, par lesquels je vis encore. Oh, je vous en supplie, aimez-moi bien.

Où cette lettre vous trouvera-t-elle? Chez votre sœur Pauline [1] où Zorzi m'écrit que vous allez, et où vous devez aller si vous y pouvez faire du bien, ce dont je doute, si votre sœur Pauline ressemble à Aline [2], qui est égoïsme et vanité. Mon Dieu, vous êtes un ange, et votre présence seule donne la vie et le bonheur. Heureux ceux qui vivent près de vous! Je vais faire tous mes efforts pour être un de ceux-là. J'attends le 15 de ce mois pour faire mes comptes, et voir comment je puis réaliser le seul projet qui soit le remède à tous mes maux : vivre près de vous, et aller vous rejoindre pour ne plus vous quitter.

Adieu; je vous écris ces lignes en souffrant les plus affreuses douleurs d'estomac. Je prends et je quitte la plume à tout moment. J'ai mis trois heures à écrire ces trois pages, et je vais me coucher, avant de porter cette lettre à la poste.

Allons, mille tendresses; soignez-vous bien, pour l'amour de vos enfants, et pour moi, qui, sans doute, ne suis qu'en dernier, quoique je vous aime plus que tous ceux qui vous aiment, ensemble. Peut-être aurai-je vaincu tant de douleur et de chagrin, et travaillerai-je dans la période de dix jours qui va suivre. Il faut l'espérer.

Allons, mille tendresses, enveloppées de respects et de vœux pour que vous alliez bien d'esprit, de cœur et de corps. Ah! que Dieu nous protège! Jamais nous n'en avons eu tant besoin. Encore mille tendresses, de celles que vous savez, et que je ne peux que vous envoyer en idée!

A madame Hanska, à Wierzchownia, par Berditcheff.

[Paris, 12-20 août 1847].
[Jeudi 12 août].

Chère comtesse, je reçois à l'instant (dix heures et demie) votre bonne longue lettre du 30 juillet. (Je ne sais pas si vous datez de notre style [3]). Elle aurait mis treize jours à venir. Ah! si l'on peut aller en treize jours chez vous, j'y vais [4]. Tous ceux qui me voient me disent : *partez!* Je ne vis plus! L'intensité de mes douleurs d'estomac est au comble. Elles me font souhaiter la mort, et je ne travaille pas encore!... J'ai un tel fanatisme pour mes obligations que je vais essayer et, si je puis partir, je partirai, car il me faut gagner 15 000 francs pour pouvoir partir. Quand on est attaqué là où je souffre, on ne craint ni le froid, ni la neige,

1. Madame Riznicz.
2. Madame Moniuszko.
3. Et non d'après le calendrier russe.
4. Un mois plus tard, Balzac effectuait ce voyage en huit jours : parti de Paris le dimanche 5 septembre 1847, à huit heures du soir, il débarqua à Wierzchownia le lundi 13, au coucher du soleil. *(Les Cahiers Balzaciens*, n° 7.*)*

ni les obstacles. Depuis deux heures que je lis et relis votre chère lettre, il me semble que je vais mieux. J'ai senti le contre-coup de votre mieux; mais ce n'est pas la santé. Pour moi, la vie, la santé, c'est là où vous êtes. J'ai fait l'état de la caisse, et je suis de 10 000 francs en arrière.

Votre monosyllabe à l'endroit de Noré avait porté jusqu'ici. *Je le savais*, et je m'étais dit en apprenant cela que, s'il y avait de la vérité, je serais instruit le premier, en sorte que, sans fatuité, je restais sans inquiétude à cet égard. Toute ma douleur était causée par votre état de santé, par une absence intolérable. *Je passerai l'hiver chez vous*, soyez-en certaine, et ma vie, si vous voulez. Je partirai en octobre, et j'y serai le 15, au plus tard, si je puis arranger avec ma Line l'affaire du payement de février. Sinon, il n'y a ni voyage possible en octobre, ni avec M. André [1], car j'aurai 25 000 francs à payer à la fin de février 1848, sans compter Rostchild et Gossart, qui font 51 000 francs, avec les intérêts compris. Ce sera un assez grand tour de force que de gagner 20 000 francs d'ici octobre, pour payer ceci. Voyez le joli compte :

Presse [2]	Fr.	2 750
Emprunté		4 640
A divers		3 000
Vivre		1 000
Voyage		5 000
Billets et intérêts de trente-deux mille francs		2 400
Fessart [3]		2 000
TOTAL	Fr.	20 790

Ceci payé, restera : 20 000 à Gossart, 30 000 à Rostchild, 25 000 fin février et 45 000 pour mes anciennes dettes. Total, 120 000 et 32 000 francs de prix sur la maison : 152 000. Comme toute cette somme est représentée par le trésor-loup-loup, vous voyez que je serais sans un liard de dettes et la maison entièrement payée, immeuble, réparations et mobilier, si le chemin de fer du Nord était à 900 francs. Rassurons-nous sur le Nord. L'opinion des gens les plus compétents est qu'il sera à 1 200, comme l'Orléans, dans deux ans d'ici. Je suis au désespoir de ne pas avoir 68 000 francs à y mettre; il va descendre au pair. Il est à 532 aujourd'hui, juste à 300 francs de perte, par action, pour nous. Ainsi, en en achetant deux cent soixante-quinze actions, on réduirait l'acquisition de 150 francs sur toutes les actions, c'est-à-dire que tout serait acheté à 650 francs. Non, vous ne vous figurez pas quel est mon chagrin; si seulement je pouvais en acheter soixante-quinze ou cent! C'est 25 000 francs. Et le moment va passer rapidement, car figurez-vous que la semaine du 30 juillet au 6 août a fait 323 000 francs de recette. Ce sera 650 000 francs

1. Le comte André Mniszech, frère du gendre de madame Hanska.

2. Journal où Balzac venait de publier, du 13 avril au 14 mai, *La dernière Incarnation de Vautrin.*

3. Homme d'affaires de Balzac.

l'année prochaine. A 1 200, nos deux cent vingt-cinq actions feront 270 000 francs. Mais il faudra encore verser 62 000 francs.

Vous comprenez bien, ma chère et bien-aimée Linette, que s'il faut que je gagne les 20 800 francs ci-contre et 25 000 francs pour le mois de février, ce n'est rien que six mois pour gagner 46 000 francs et que les 5 000 francs comptés pour mon voyage deviennent le prix de la vie pendant ces six mois, car il faut vivre, et je paye toujours les vieilles dettes en vivant : il faut donner 8 000 francs à ma mère, il faut les 5 000 francs de la Chouette [1]. J'ai toujours immolé mon affreux présent à notre bel avenir. Si vous aviez envoyé quelque chose, j'eusse acheté des actions du Nord à 500, car il faut, avant tout, sauver le trésor-loup-loup et diminuer son prix d'acquisition. Là est le plus pressé. Vous écririez par Halpérine [2] au Comptoir Rostchild d'acheter du Nord sur mes indications, et vous payeriez chez vous. Vous sauveriez cette opération, car, l'important, c'est de pouvoir vendre à 750 francs, avec 100 francs de bénéfice, là où personne ne peut vendre. C'est la ruine des spéculateurs à la hausse qui fait les cours actuels. On m'a dit, chez les Rostchild, qu'on *échenillait* l'affaire. Quel mot!...

Ah! le frère du pendu, après le prince Tat [ischeff] et l'oncle défunt! Chère, vous m'avez fait sourire, et il y a quatre mois que je n'ai souri. Vous avez eu mon premier sourire, comme vous avez toute ma vie!

Ainsi, répondez-moi à votre tour, pour M. André, car vous voyez dans quelle situation je suis. Cela ne m'effraye pas d'avoir à gagner 50 000 francs. Je resterai dans ma guérite, en factionnaire, ici, dans le plus affreux chagrin, et je travaillerai, oui, je travaillerai, si ma Line pense à moi, à mes maux, et si elle me jure que je travaille pour elle, pour nous, et, qu'au mois de mars, je puis venir. Là est le secret de mon affreuse agonie ; oui, c'est une agonie ; *la vieille dame* m'est indispensable ; elle est toujours 1833 pour moi. C'est la vie, c'est la poésie, c'est le bonheur, c'est tout! Qu'elle m'aime, comme elle m'aimait en venant à Neuchâtel, et je recouvrerai des forces inouïes. Vous m'avez plongé dans des doutes insupportables, et cette crainte sur la santé, jointe à l'éloignement, à la privation de ce minou qui me donnait des forces, qui me rajeunissait, qui était la fleur de la vie!... Oh, je n'en puis parler, car mon gosier se serre, et je deviens un enfant pour la raison, en restant homme pour souffrir!

Avant-hier, M. Gavault [3], que je suis allé consulter pour la Chouette, (elle m'excède), me disait : « Partez ; vous êtes un homme mort. » C'est vrai. Je souffre moralement et physiquement, au delà du possible. Comprenez donc qu'au milieu de ce luxe insensé, je n'ai pas de pain dans un

1. Sa gouvernante, madame de Brugnolle, fort experte en chantage, et qui ne voulait restituer certaines lettres volées que moyennant la forte somme.

2. Banquier de madame Hanska.

3. Avoué de Balzac.

mois et que j'ai, par conséquent, quarante-cinq mille raisons à vingt sous pièce pour travailler ; sans compter que la santé reviendrait, et qu'il m'est impossible de *trouver une idée*, une ligne à écrire, malgré mon vouloir féroce de travail! Et cela dure depuis le jour où j'ai quitté Francfort! Et dans quel état! Vous ne savez pas que le plus frêle souvenir (s'il y en a de frêles) me fait fondre en larmes, là, dans ce cabinet qui n'a encore vu que mes larmes. Il en a été de même ici qu'à Wierzchownia : j'ai vu la folie de près. Elle est éloignée aujourd'hui, mais la nostalgie a grandi. Je fais tout ce que je peux, car j'aime la vie, et le cœur, et l'intelligence que vous aimez. Vrai, j'essaye. Je vais à Enghien, à Montmorency, au spectacle. Eh! bien, moi qui aime le spectacle autant que notre chère Anichette l'aime, j'en sors à moitié [détruit]. Je n'avais qu'une distraction, je me la suis interdite. Et comment cela n'aurait-il pas été? Elle me distrayait à cause de vous. Du moment où vous avez cru que c'était un goût personnel, tout a été dit. J'en suis arrivé à l'horreur de ces choses-là. Mon esprit est comme si je n'avais jamais mis le pied chez un marchand. Ecrivez un ordre : la maison et tout le mobilier sera vendu. Tout pour moi, dans la vie, n'a qu'un intérêt relatif : « T'aime-t-elle? » est le pôle magnétique de toute chose. Je fais partie de vous, comme je me figure, avec une naïveté que vous pouvez punir, que vous faites partie de moi.

En ce moment, une seule chose peut sauver mon *esprit* malade, je ne dis pas mon cœur, cette chose, la voici : que la gracieuse et généreuse imagination, à qui je dois le sujet de *Modeste Mignon* [1], daigne m'envoyer un autre sujet de ce genre ; qu'elle laisse tomber un de ses rayons sur une terre appauvrie ; qu'elle la réchauffe d'un regard ; qu'elle y jette une graine ; et, aussitôt, une bienfaisante rosée fera pousser la moisson. Je suis à genoux devant cette intelligence chérie, et si je ne puis pas adorer ce front avec plus de ferveur, je puis en recevoir plus. L'esclave s'est prosterné, que le Dieu réponde. O charmante *nouvelle* hollandaise [2], descendez sur un feuilleton quelconque! Vous devez vous apercevoir que mon seul bonheur est de vous écrire, car je vous envoie des volumes. Tout cela est payé la somme qu'il me faut. C'est ma seule occupation ; je ne suis heureux que quand je vous parle ainsi. Mais aussi, vous ne savez pas comme trois êtres comme mon Athalah [3], la chère petite Zéphirinette et mon Zorzi, sont rares! Si votre Ukraine vous est chère, il m'est absolument indifférent d'y vivre toute ma vie, et vous verrez, au 15 mars, comme j'y serai heureux et joyeux.

On a fait 20 000 francs de vin à Moncontour [4], l'an dernier ; on en fait

1. Roman publié par Balzac en 1844, où l'on voit la jeune Modeste Mignon s'éprendre d'amour pour le poète Canalis, par la simple lecture de ses œuvres, comme madame Hanska pour Balzac.

2. C'est-à-dire tirée des souvenirs de leur voyage en Hollande.

3. Sobriquet de madame Hanska, tiré des *Saltimbanques*.

4. Charmant petit château de Touraine (situé dans la commune de Vouvray et que Balzac avait visité en compagnie de madame Hanska, l'année précédente). *(Lettres à l'Etrangère*, III, 242.*)*

25 000 cette année. Ah! si nous avions acheté cela 120 000 francs, avouez que c'était beau de récolter pour 45 000 francs en deux ans! Cela ne revenait plus qu'à 80 000 francs, et nous ne serions pas pris dans les rails du Nord, pour deux ans. Les récriminations sont stupides. Ceci est à l'état de nouvelles de Vouvray, et voilà tout, M. Margone m'a dit qu'on voulait 200 000 francs de Moncontour. Il faut leur laisser subir cinq mauvaises années. Voyez : les deux loups n'en feront qu'un, au mois de juin 1848 ; supposez un louveteau, c'est 1850. En 1850, on viendra passer six mois à Wierzchownia, car Wierzchownia est aussi cher à l'un qu'à l'autre. On atteint à 1851. En 1852, on peut penser à Moncontour! Anichette aura vingt et un ans ; il y aura bien des choses possibles, si le *soulèvement* des écus, les Alpes, se forment dans Halpérine-House, qui s'y entend pour son compte. Bilboche aura aussi sa petite *Alpinette*! « Hi! Hi! » dirait Gobseck [1]!

Il est quatre heures ; je ne puis vous envoyer cette lettre que demain. Résumons-nous. C'est de votre réponse que dépend la possibilité pour moi de partir soit en octobre, soit avec M. André ou seulement le 1er mars. J'attends une réponse et *un sujet*. Demandez au loup s'il m'aime plus que jamais, s'il est très sûr de l'échéance du mois de juin, *pour la cérémonie* [2], et je réponds d'un ardent travail. Mais, pas de pieux mensonge. Que le juin soit le 16 mai [3], et qu'il y ait un Victor-Honoré [4] le 17. Oh! avec quelle religion on garde sa force, sa vie et son bengali! Il n'y a pas souffrance, tant est vive l'espérance, et le chagrin profond. Il y a eu les débats de Dame Nature ; mais tout est fini.

Vous n'avez pas besoin, charmant maître, de proposer Gringalet [5] comme modèle à celui que vous *donjuanisez gratis*. Gringalet est à cent piques de son chef de troupe, car il est heureux, et Bilboquet est sans Athalah [*sic*,] seul, triste, et la petite Figeac (malgré ses jupons) lui paraissait comme un acteur, il y a cinq jours. Non, voyez-vous, le temps seul vous dira l'affection de ce pauvre Adam, chassé du paradis par les circonstances, sans Ève!

Adieu, chère belle âme, qui avez fait tant de bien, avec quelques feuillets de plus.

Samedi 14 [août].

Hier, je suis allé à l'Isle-Adam [6]. J'ai revu la forêt et le val à trente ans de distance, et cette demi-patrie, qui à dix-huit ans m'avait rendu la

1. Le type de l'usurier dans *la Comédie Humaine*.
2. C'est-à-dire le mariage.
3. Jour de la Saint-Honoré.
4. Nom que devait porter le fils de madame Hanska et de Balzac, s'il était venu à terme. Cf. *Lettres à l'Étrangère*, III, 252, 279, 328.
5. Surnom de Georges Mniszech, tiré de la parade des *Saltimbanques*, à laquelle il a été déjà fait allusion plus haut. Balzac, surnommé Bilboquet ou Bilboche, était le chef de la troupe.
6. Où Balzac allait jadis séjourner chez son vieil ami, M. de Villers-La Faye, auprès du bon docteur Bossion dont il s'est inspiré pour son *Médecin de Campagne*.

santé, ne m'a rien fait. Ça a été comme un rêve. Je suis parti par le chemin de fer du Nord. J'ai marché sept heures de suite, comme un soldat faisant son étape, et j'ai repris le chemin [de fer] pour revenir. Rien ne m'a saisi. J'ai vu cela sans émotion, sans le mouvement que j'en attendais. Ah! si j'avais eu ma Line, à qui dire : « Sous cet arbre, je rêvais la gloire ; ici, je pensais à une femme qui m'aimerait ; là, je guérissais de la tyrannie maternelle, etc... », tout aurait eu son sens!

Je vous écris à bâtons rompus, car on paye aujourd'hui pour demain (15) [1] et je ne saurai que ce soir combien il me restera d'argent. Je vous enverrai le compte de mon passif, bien en règle. Si j'avais travaillé depuis le mois de mai, je serais bien en mesure de partir, mais avec deux emprunts sur le dos!

Dimanche 15 [août].

Je n'en puis plus. Il s'agit de vivre et de recouvrer la faculté de travailler. Donc, je viens de me dire qu'il valait mieux aller passer un mois chez vous qu'à Saché. Vous ne vous figurez pas dans quelle situation je suis. Moi, l'impatience en personne, la vivacité même, je n'ai plus que des mouvements nonchalants, et faire ma salade, à dîner, est une chose qui m'effraye. Aussi, demain, vais-je faire viser mon passeport, vais-je écrire à Ouvaroff [2], et je crois qu'au moment où vous tiendrez cette lettre entre vos jolies mains, je serai à Brody [3], car j'irai plus vite que la lettre. Je serai en quatre jours à Cracovie, et de Cracovie à Przemyzl, où est la mère de Zorzi, je crois qu'il n'y a qu'une journée. Ainsi, arrive qui plante ; je vais tâcher de m'envoler en même temps que cette lettre.

Il m'est impossible d'aller prendre la voiture d'Anna à Francfort [4]. *Primo*, il me faudrait un domestique. *Secundo*, je serais vingt jours en route. Jugez : je vais pour 128 francs à Berlin et, de Berlin à Cracovie, en chemin de fer. Je ne sais pas comment je ferai de Cracovie à Przemyzl. Mais je suis si malade d'âme, que j'arriverai, je ne sais comment, mais j'arriverai à Radziviloff, et comme je n'aurai que peu de bagages et de vieilles choses, on ne me dira rien à la douane. Et voilà. Notez qu'il faut, pour pouvoir partir, faire un emprunt de 5 000 francs et avoir une lettre de crédit sur Halpérine. Je réussirai à tout. Demain j'irai voir Rostchild.

Adieu pour aujourd'hui. Serez-vous surprise? Non, vous devez savoir que je ne peux pas rester dix mois sans vous voir. J'irai à Wieznovice [5] pour demander du secours, afin de savoir surtout comment me faire transporter à Wierzchownia. Je laisse tout à trac ; la maison brûlerait, cela me serait égal. J'ai besoin de vous voir, comme on a soif dans le désert. Il y aurait la mort, on irait boire!

A demain.

1. Le 15, jour d'échéance.
2. Ministre de l'Instruction publique, en Russie.
3. Où effectivement il passa dans la matinée du samedi 11 septembre 1847. *(Les Cahiers Balzaciens*, n° 7.*)*
4. Chez le carrossier auquel madame Hanska l'avait commandée, en mai 1847, lorsqu'elle passa à Francfort, retournant de Paris en Ukraine.
5. Ou plus exactement Wisniowiec, terre du comte André Mniszech.

Mardi 17 [août].

Je me suis agité, je suis allé chez Rostchild, qui était à Eu [1] J'ai repris mes actions. Je ne vois personne en état de me prêter la plus légère somme. M. Nacquart [2] est à Vichy; M. Margone est à Saché. Voici, pour partir, ce qu'il faut que je fasse. Il faut laisser les 800 francs d'intérêts du mois d'octobre pour le cessionnaire de Pelletereau [3]; il faut laisser 3 ou 400 francs à mes deux domestiques pour vivre; il faut payer 2 700 fr. à *la Presse* [4]; il faut laisser 1 300 francs pour trois effets, en septembre et octobre, ce qui fait 5 100 francs. Il y a environ pour 5 à 600 francs à payer, des petites choses, ce qui fait 6 000 et avoir 1 000 francs dans sa poche, ce qui fait 7 000 francs, et la lettre de crédit que j'aurais pour Halpérine. Mais ces 7 000 francs ne sont pas trouvables. Il me reste quinze actions, qui, par suite de leur dépréciation, font 3 000 francs. J'ai bien 1 000 francs. C'est 4 000 francs. En supposant un prêteur trouvé, il y aurait folie à laisser tout là. Vous ne sauriez imaginer l'état dans lequel m'a mis cette récapitulation d'impuissance. Je dors constamment; l'appétit est si bien disparu que je pourrais ne manger que tous les deux jours. Il n'y a que le travail qui puisse me sauver; et je n'ai pas une idée, pas un vouloir. Le cœur, l'esprit, la volonté, tout est mort. C'est à se faire une salade de feuilles de digitales tous les matins, et s'en aller honorablement de ce bas monde, atteint et convaincu de maladie. Pas une âme ne vient me voir. Vous m'avez dit de ne hanter personne; personne ne me souhaite. Je suis seul avec mon chagrin, et incapable de m'occuper.

Je suis allé à un bureau de voyageurs, place de la Bourse, où, pour 3 francs, on m'a donné les heures et les prix des chemins de fer. En quatre jours et pour 300 francs, aux premières, on va de Paris à Cracovie et, à Cracovie, une diligence vous met à Lemberg ou Léopol. Je me suis vu chez vous; j'étais fou de bonheur; puis, j'ai fait mes récapitulations. Deux billets à payer sont venus hier, à sept heures du soir, 16, et ont emporté 2 000 francs qui restaient. Je suis tombé dans un enfer. Cette surexcitation de plaisir (je me voyais à Radziviloff, etc.) m'a causé comme une congestion cérébrale, et j'ai dormi toute la journée. Je n'ai pas conscience de la vie; je ne crois plus à l'avenir; je suis malade, sans maladie visible. L'Envie de partir me fera-t-elle faire deux volumes? Telle est la question. Je vous entortillerai cette lettre dans un aperçu exact de la situation financière des deux loups à Paris.

1. Résidence d'été de la famille royale.

2. Médecin de Balzac.

3. Auquel Balzac avait acheté la « Folie-Beaujon », rue Fortunée, dans laquelle il venait de s'installer.

4. Que le directeur de *la Presse*, Émile de Girardin, lui avait avancés pour la fin des *Paysans* que Balzac ne livra point.

Mercredi 18 [août].

Hier au soir, je suis allé aux Variétés, voir une pièce nouvelle, qui est exécrable [1] ; j'ai pris une glace, car il faut vous apprendre que mes douleurs d'estomac cèdent et disparaissent par la glace prise après le dîner. Je suis tout aussi malade ce matin qu'hier, d'esprit et de cœur. Je vais essayer d'écrire, fût-ce des bêtises, pour me forcer à travailler. Je vais tâcher de prendre un sujet quelconque. Mais rien ne me sourit.

Lefébure, le tapissier, a toujours à travailler, et cela m'ennuie et me dérange beaucoup. Il en a encore pour quatre jours au moins.

Avec du courage et de l'inspiration, je serais à Wierzchownia au 15 septembre. Je vais le tenter.

Mon atonie est telle, que vous devez vous en apercevoir à ce que je vous écris. Je n'ai plus d'idées ni d'images, ni force pour exprimer ce que je sens le plus. Je suis comme une masse de chair d'où l'esprit s'en va. Je souffre, mais je souffre sans douleur apparente. C'est le même fait qu'à Milan, en 1838. Seulement, la nostalgie est au cœur et dans le sang. Vous ne sauriez imaginer la fièvre de bonheur que j'ai eue en croyant que j'allais partir, et de quelle hauteur et dans quel précipice je suis tombé. « Je *la* verrai dans dix jours! » était une idée qui me transportait, comme si j'avais pris du haschisch. C'était la vie revenant dans mon corps. L'amour, à ce degré-là, c'est une maladie, et elle donne la mort, bien certainement. 6 000 francs, il me faut 6 000 francs! J'ai sondé l'argenterie et jeté un regard sur l'affreuse ressource du mont-de-piété, cela ne donnerait pas 6 000 francs dans les circonstances actuelles. L'argent est devenu si rare, à cause de l'emprunt de 350 millions et des demandes des chemins de fer. J'aurai bien ma lettre de crédit, mais ces 6.000 francs!.. Je vais me bourrer de café et essayer d'un livre aux *Débats*, qui l'attendent. Cette nuit, je vais passer dix ou douze heures à ma table.

Jeudi 19 [août].

La chaleur est accablante. Il ne m'a pas été possible de travailler. Je suis allé hier me promener au Bois de Boulogne avec madame de Castries, qui est sans Roger [2]. Ce petit cœur de pierre, garni de sottise aristocratique, est à Vienne et sera attaché à Londres. C'est ainsi que doivent être élevés et formés les diplomates. La duchesse m'a dit qu'elle avait toujours *le cœur jeune*. Heureusement, elle est percluse, et ça n'a pas le moindre danger. Entendre dire cela par un cadavre, c'est l'horrible dans le plaisant.

Je reçois à l'instant la lettre collective de nos deux chers enfants, qui m'apprend votre retour à Wierzchownia de chez votre sœur. Je tremble bien alors d'avoir un retard dans les lettres.

1. *Les Foyers d'Acteurs*, par MM. Dennery, Grangé et Clairville.

2. Fils naturel de madame de Castries et de Victor de Metternich, et que l'empereur d'Autriche titra baron d'Aldenburg. *(Les Cahiers Balzaciens*, n° 6.*)*

Je sors pour savoir si Souverain[1] est à Paris, afin d'avoir des nouvelles de l'envoi et des livres qu'il [Zorzi] me demande à nouveau. Cela me fait tant de plaisir de trotter pour vous ou pour lui. Pourquoi ne me demandez-vous rien?

Il fait une chaleur accablante. Il m'est impossible de rester chez moi, dès midi.

Lefébure en a pour cinq à six jours encore à travailler; c'est éternel. On prend de fausses mesures, on se trompe, et c'est à recommencer. La salle à manger est cen dessus dessous [2]. A un mètre de hauteur les cuirs se sont détachés. Il faut mettre du plomb. C'est odieux!

Allons à demain.

Vendredi 20 [août].

C'est aujourd'hui que je fais partir ce *journal*; il est bien triste mais peut-être est-ce le dernier que vous recevrez. Je ne pense qu'à partir, vous venir voir, et je crois que quand le désir est si violent, on finit par faire ce qu'on désire.

Paris est tout entier soulevé par l'assassinat de la duchesse de Praslin. Son mari, qui vivait avec l'institutrice de ses enfants, une Anglaise, que madame de Praslin avait renvoyée, l'a assassinée de la façon la plus horrible. La malheureuse a des blessures à fourrer le poing. Elle a lutté courageusement; elle tenait dans la main des cheveux qui sont ceux de M. de Praslin. Il a brûlé sa robe de chambre. Quel affreux procès pour la Chambre des Pairs, si ce grand seigneur assassin, et assassin de la mère de ses huit enfants, n'a pas le courage de se tuer! L'*Anglaise* a été sans doute l'auteur primitif de cet assassinat. Madame de Praslin avait laissé à son mari toute sa liberté. C'est d'autant plus épouvantable. Hier au soir, on disait qu'il avait attribué son crime à un instant de folie.

Allons, chère, adieu jusqu'à demain, car je reprendrai demain le cours de mes pages. Dieu veuille que je sois à l'ouvrage ou que je trouve de quoi partir. Le voyage de Cracovie chez vous me paraît bien difficile. J'avoue que la raison me dit qu'il vaudrait mieux sortir d'embarras par des travaux littéraires. Mais alors, je ne sais où me conduira le travail. Jamais de ma vie je n'ai été si malheureux, car je n'ai plus ni âme, ni esprit, ni volonté. Tout est à Wierzchownia.

Froment-Meurice [3] est réglé; Paillard aussi. Tout est remis par moi à la fin de février prochain. Mais comment faire, si le Nord ne se relève pas? Il fait 325 000 francs par semaine.

Allons, mille tendresses, et surtout à mon cher minou à qui je pense trop. Je voudrais bien ne plus jamais quitter mon cher loup d'une seconde, et s'il peut trouver moyen de nous réunir, qu'il le prenne, dussions-nous

1. Éditeur de Balzac.

2. Sur l'orthographe de ces mots selon Balzac, voir *Les Lettres à l'Étrangère*, III, 33.

3. Le fameux orfèvre.

vivre de pommes de terre comme les Irlandais, car l'opulence, sans *elle*, est misère, et la misère serait opulence. Je n'ai plus ni esprit, ni courage, ni capacité, sans ma grosse et gracieuse Line.

Allons, mille tendresses d'amitié, mille vœux pour que tout aille bien! Et les pauvres moutons de Pawufka [1]? Enfin, moi qui vous dis tant toutes vos affaires ici, vous ne me dites rien de mes affaires là-bas. Néanmoins, je vous aime comme un fou!

Au comte et à la comtesse Georges Mniszech,
à Wierzchownia, près Berditcheff.

[Paris 14-20 août 1847].
Samedi 14 [août].

Ma chère Anna,

J'ai reçu votre chère petite lettre il y a quelques jours et, huit jours après, celle de notre Zorzi. Je vous remercie bien, car une lettre issue de Wierzchownia m'en apporte je ne sais quoi qui me rafraîchit l'âme, et me fait tout le bien, le seul, que je puisse ressentir en ce moment.

Comme Georges lira ceci par-dessus votre épaule, je vous dirai alternativement tout ce que j'ai à vous dire.

Hélas! chers saltimbanques, une grande révolution s'est faite dans le chef. La Chine, les arts, le mobilier, toutes les œuvres de la main et du génie n'existent plus pour lui. Je ne vous dirai pas de quel ciel est venu l'ordre, mais le budget de nos Chambres a rayé tout crédit, pour toujours, pour ces sortes de frivolités. Bilboquet passe devant toutes les boutiques sans y jeter un regard. Il s'agit de payer ses dettes. Le Nord marche vers le pair et le fil des romans doit être repris. Odry [2] dirait : *reprisé !*

Que le Dieu des gros sous, ô Georges Ier, vous maintienne dans la voie où vous êtes! N'achetez plus rien, pas même des pâtés de Baveno [3]! Faites rendre gorge aux intendants. Payez vos dettes, comme Bilboquet paye les siennes, et vendez vos grains, car nous avons une belle récolte. Mais vendez-les cher, car l'Angleterre en a une médiocre.

Si vous me voyez le style plus gai, c'est que je sais que vous allez tous bien, que vous avez 80 000 roubles de plus, et que notre chère Athalah va bien, que vous prospérez tous enfin. J'ai toujours de grandes inquiétudes sur vos paysans. Mais j'espère tout de la main ferme qui dirige les destinées de l'Empire.

1. Ou plus exactement Pawlowka, domaine situé dans le gouvernement de Kiew.

2. Le célèbre acteur comique des *Saltimbanques*.

3. En souvenir d'un voyage en Italie fait par Balzac et ses trois amis.

Jeudi 19 [août].

J'ai interrompu ma lettre pour des affaires extrêmement ennuyeuses, et je me suis mis en règle pour vous aller voir, si je puis acquérir un peu de liberté, car mon passeport était suranné ; je vais le faire rafraîchir par des visas.

J'ai donc reçu aujourd'hui votre chère petite lettre collective et je remercie beaucoup mon bon Zorzi de me prendre pour son correspondant, car rien ne me fait plus de plaisir que de trotter dans Paris pour vous. Puis Georges gagnera de n'être pas *chippé*. Je vais voir à lui économiser des sous qu'il pourra employer à d'autres livres ou à des insectes [1].

Je vois, par ce que vous me dites de la chère mère adorée, que j'aurai encore du temps à passer sans recevoir de lettres, et cette perspective a assombri le plaisir que j'ai eu à voir vos deux gentilles petites écritures.

Si les intendants vous volent 30 p. 100 de vos revenus, jugez, monseigneur Zorzi, quelle activité, quelle perspicacité il faut déployer! Enfin, j'espère aller passer quelque temps avec vous, ne fût-ce qu'un mois, car il y a trop longtemps que je ne vous ai vus.

Je vais voir Souverain, qui a mis fidèlement votre paquet au roulage, et le paquet est si énorme qu'il n'y a pas de chances qu'il s'égare.

Je ne fermerai pas cette lettre sans vous dire ce que m'aura dit ledit Souverain, vers qui je me dirige aujourd'hui même, car il a des livres à moi.

Je fais partir ma lettre aujourd'hui, car, mes chers et bien-aimés saltimbanques, vous ne m'avez pas dit *où, à quel nom*, adresser l'envoi des quatre ouvrages ; donc, répondez-moi courrier par courrier (et remarquez que cela fera un mois de retard) à ce sujet. Je n'ai pas conservé l'adresse qu'a donnée madame Athalah, et il n'est pas probable que Souverain l'ait gardée.

Allons, dans tous les cas, j'adresserai à M. le comte Georges Mniszech, à Radziviloff, douane restante, si je n'ai pas de lettres d'ici au 15 septembre.

Mille tendresses et mille amitiés de votre vieil ami Bilboche, à qui vous avez donné une bonne journée en l'occupant de vous.

Vendredi 20 [août].

Il n'était plus temps de mettre ma lettre à la poste, et je l'ai rouverte, pour vous dire que vous avez le temps de me répondre, car Souverain n'est pas, dit-on, à Paris, et que je ne trouverai pas promptement les livres demandés. Je vous les apporterai peut-être moi-même, car j'espère aller vous voir. Cela tient à peu de chose, et j'espère triompher des obstacles qui s'opposent encore à mon départ.

Comme ma lettre, dans ce cas-là, ira bien plus lentement que moi,

1. Georges Mniszech était grand amateur d'entomologie.

il se pourrait que je sois à la frontière quand vous la lirez, car on va de Paris à Cracovie en quatre jours. Je suppose que, dans cette saison, on doit aller de Cracovie à Wierzchownia en quatre autres jours. Seulement, figurez-vous Bilboquet ne parlant pas un mot des langues qui se parlent entre Cracovie et Berditcheff, se débattant pour se faire comprendre, avec une impatience justifiée par le bonheur qui l'attend au bout de ses peines!

Si la nouvelle de l'affreux assassinat de la duchesse de Praslin est arrivée jusque chez vous, vous saurez que l'assassin est M. le duc de Praslin lui-même.

Allons, adieu, chers saltimbanques aimés; aimez-vous bien et pensez quelquefois à celui qui pense toujours à vous, et qui vous aime mieux que tout. Mille gentillesses à la gentillesse même, c'est-à-dire à Zéphirine, et une bonne poignée de main à maître Zorzi, docteur en petites bêtes, et fabricant de pâtés à Baveno!

A madame Hanska, à Wierzchownia, près Berditcheff.

[Paris, 22-25 août 1847]. Dimanche 22 [août].

Hier, j'ai fait viser mon passeport, après avoir fait un énorme *pasticcio* [1] sur le visa du commissaire de Forbach, qui causa tant de peur à mon loup, courageux contre la neige, les fatigues et faible à l'aspect d'un gendarme de France! Je ne pense à toutes ces aventures qu'avec délices. Enfin, j'ai inventé de faire venir Souverain, et de lui demander 4 000 francs sur mon billet, garanti par quinze Nord. J'aurai réponse demain lundi, et, s'il fait cette affaire, au moment où vous tiendrez cette lettre, je serai à quelques pas de Wierzchownia. Depuis que cette espérance a quelques chances de probabilités, l'appétit est presque revenu, la petite fièvre disparaît, et je me sens renaître. Seulement, je me demande comment je ferai de Cracovie à Radziviloff, moi qui ne parle pas un mot de ces langues bizarres, et qui suis si impatient. A la grâce de Dieu!... et de ma Line.

Je reçois à l'instant votre première *lettre-journal*, et je viens de la dévorer, de la lire pendant longtemps. Je souhaite vivement que cette lettre vous arrive avant moi, si je puis partir, car vous n'avez plus rien à craindre. Je vais faire un engagement à un an de date et d'échéance, et si *elle* [2] a conservé des lettres, si *elle* fait quoi que ce soit contre vous, j'ai le droit de refuser le payement. Enfin, je conserverai la lettre où *elle* convient avoir volé les lettres, en me désistant de la plainte, ce qui, joint à sa déclaration d'avoir tout rendu, la constituerait dans la même situation criminelle. Ainsi, je vous en supplie, n'ayez plus aucun souci. Je

1. Pasticcio, c'est-à-dire en italien : un pâté.
2. C'est-à-dire, madame de Brugnolle, la femme de charge de Balzac.

brûlerai toutes vos lettres avant mon départ, comme je prendrai toutes mes précautions pour tout, en mon absence.

Je n'aurai de paiements à faire qu'en février. J'aurai une lettre de crédit sur Halpérine. Enfin, je pourrai vivre! Je ne serai vivant que lorsque je serai dans le chemin de fer. J'écrirai à Ouvaroff, le jour même où je recevrai l'argent de Souverain. Si Souverain ne me donne pas cet argent, je le gagnerai par quelque nouvelle que j'inventerai. Bien certainement vous me verrez dans les premiers jours de septembre. Seulement, je ne sais pas comment me faire transporter de Cracovie à Wierzchownia. Je crois que je prendrai un domestique à Berlin pour jusqu'à Radziviloff, et que je prierai M. André de me donner un guide. Voilà mon plan.

J'emporterai seize petits pains de seigle et une langue [1], pour vivre de Cracovie à Wierzchownia. Je suis si heureux depuis que je sais pouvoir vous aller voir que vous n'auriez pas de chagrin, si vous pouviez en être témoin, du changement qui s'est fait en moi.

Lundi 23 [août].

Vous parlez de deux ans dans votre lettre. Mais, chère imbécile, si je ne passe pas ces deux ans près de vous, je serais mort et enterré en six mois. Ce n'est pas une phrase de copie, ce n'est pas : 1 500 *francs et ma Sophie*, c'est l'exacte vérité. Je ne supporterais pas une seconde fois les quatre mois qui viennent de se passer. J'ai fait mon plan pour m'en aller de ce bas monde, et je m'en irais aussi tranquillement que s'il s'agissait de faire un livre. Rien n'est comparable à l'obsession d'une idée, appuyée sur un sentiment. Voici quatorze ans que je me suis arrangé une vie. L'essai a prouvé que j'avais raison, que c'est, pour moi, le paradis sur la terre, et avec une Ève excessivement curieuse! Cette délicieuse existence, je l'ai voulue, entourée de tout ce que les arts et le luxe ont de plus ravissant, et tout cela bien secret, bien à nous ; personne, à deux exceptions près et que je regrette, n'y a pénétré, dans ce nid. Eh! bien, si je ne puis pas, après avoir tant fait, vivre ainsi, je ne veux pas de la vie. C'est un marché de dupe pour moi. Voici quarante ans que je souffre, et que je travaille sans cesse, sans relâche, sans autres plaisirs que ceux que, de 1833 à 1847, m'ont dispensés deux jolies petites pattes de taupe, et une âme de petite fille naïve et volontaire que j'adore.

Je vous ai vingt, cent, mille fois dit que ces questions de fortune étaient absurdes, que mon loup avec moi, j'étais assez fort, assez puissant pour faire fortune et bien vivre. J'ai fait plus, je l'ai prouvé, car le trésor-loup-loup est là, tout entier (il n'est grevé que de 50 000 francs). J'ai donc, presque à moi seul, acheté, payé (à 80 000 francs près), le mobilier, la maison. Doutez-vous que celui qui a pu payer 400 000 francs de dettes, en pourra payer 180 000, en se trouvant dans des conditions

1. On trouvera dans la *Lettre sur Kiew (Les Cahiers Balzaciens*, n° 7) de fort curieux détails sur la façon de voyager de Balzac.

meilleures? Eh! bien, tout est possible, avec mon loup. Sans lui tout est impossible, et je laisse tout là. Mon courage s'est épuisé dans l'attente. Cette dure et impossible attente a cinq ans de douleurs. On s'use à moins, quand on a mon cœur impatient et mon imagination. Vous avez vu, à Lausanne, ce que c'est, pour un livre auquel vous teniez (Lalande [1]). Jugez de ce que c'est pour vous! Je subis des ouragans, à moi tout seul, qui déracineraient toutes les existences moins fortes que la mienne.

Je ne me plains pas, remarquez; car nul homme dans le monde n'a été plus heureux. Je ne crois pas que vous soyez dans le secret de ce que vous êtes, et de vos adorables perfections. J'ai relu dix fois cette lettre écrite, où vous révélez sans le savoir toute la valeur de votre âme et ses mille trésors, celle où vous parlez de votre premier voyage. Vous avez de l'infini en vous. Cet infini se communique à tout ce qui est de vous. Vous avez transmis quelque chose de cette grâce à Anichette. Mais elle n'a pas cette profondeur, ce vaste, cette sublimité qui est en vous. Vous avez une âme qui donne le bonheur par elle-même, et c'est là ce que sentent ces adorateurs vulgaires. Aussi, ne me consolai-je pas d'avoir été la cause involontaire de souffrances si grandes. C'est un noir chagrin que dix ans de bonheur consécutif, sans nuage, n'affaibliront point. Croyez-le. Je vous écris ces lignes les larmes aux yeux.

Vous avez, malgré vos magnifiques qualités d'esprit, été injuste avec moi. Vous m'avez cru des vices d'esprit, des manies. Vous croyez que j'aimais les belles choses pour moi, par goût. Voici deux mois que je n'y pense plus, et jamais de ma vie je n'y penserai. Je n'ai aimé que les livres, passionnément, il y a de cela vingt ans. J'ai vu que ce serait une ruine. Je n'ai plus rien acheté depuis 1827. Je n'ai de tableaux que depuis trois ans, depuis que vous m'avez dit que vous aimiez les tableaux. Quant aux meubles, rappelez-vous que je n'ai rien acheté que depuis mon retour de Saint-Pétersbourg, alors que nos espérances ont eu quelque réalité. Maintenant, cette maison me semble un désert. Je n'aime rien que par rapport à vous. Vous êtes partout et en tout pour moi. Vous êtes ma vie, et mon seul, mon éternel amour. Quand les choses sont ainsi dans une âme, on ne peut pas, à quarante-huit ans, entendre parler de deux ans sans se dire : « Mieux vaut la mort qu'une pareille remise ». Mais, je vais vous voir dans dix jours! Mille tendresses; mille bénédictions!

A demain!

Mardi 24 [août].

Je reçois une lettre de Forbach, qui m'annonce la table et les porcelaines. Elle est du 22 août; les objets seront ici le 28. Je doute que j'y sois encore; mais je les ferai garder à la douane. Mais aussi, diable, il faut payer la lettre de voiture, qui sera de 300 francs au moins. Quelle tuile, chère Minette! Je ne pourrai partir qu'avec 700 francs.

1. S'agirait-il de l'*Astronomie des Dames*, de l'illustre astronome Lalande ?

Souverain ne viendra qu'aujourd'hui me donner réponse pour les livres de Zorzi, et pour ma négociation. Mais, s'il ne fait pas mon affaire, j'ai deux *nouvelles* enfantines qui, je l'espère, me feront l'argent. J'y travaille dès ce soir. J'aurai mon passeport en règle aujourd'hui, avec tous les visas des puissances.

Mercredi 25 [août].

Je pars, je vous envoie cette lettre à l'avance, car j'irai bien plus vite qu'elle, et j'ai grand'peur que vous ne me voyiez devant vous, avant que vous ne sachiez mon départ.

Souverain a trouvé les livres de mon cher Zorzi. *L'Histoire des Coléoptères*, coloriée, vaut 250 francs et 45 francs en noir. J'ai pensé que le seul mérite de ces ouvrages était les couleurs mêmes des insectes, et j'ai fait acheter l'exemplaire colorié.

Dans mes prévisions les plus exactes, je partirai lundi 30 août. J'espère être à Wierzchownia le 10 septembre, au plus tard. Mes mesures seront prises pour que rien ne souffre ici de mon absence. J'y perdrai néanmoins les rentes que Rostchild me donnera dans l'emprunt. Mais je partirais, quand je devrais vous voir deux jours!

Le duc de Praslin est mort hier. La Marneffe [1] de ce ménage est une demoiselle de Luzzi, petite-fille d'un Français et née d'un Italien. Le duc avait deux maîtresses. Il a eu onze enfants naturels!

Je vais écrire à Ouvaroff. Si cela se peut, c'est-à-dire si nous le pouvons, je ne veux plus vous quitter. Si cela ne se peut pas, je resterai deux mois avec vous, septembre et octobre.

Dites à Zorzi que je ne puis pas me charger de ses livres, car on me ferait des difficultés aux frontières, et je voyage avec un très léger bagage, pour pouvoir aller très lestement.

Ma joie est excessive et je ne vous l'exprime même pas, c'est impossible. J'ai beaucoup d'affaires à terminer. Il faut maintenant beaucoup d'activité pour ces cinq derniers jours.

Je ne vous dis donc pas adieu, mais : à bientôt. Concevez-vous que je vais vous voir, vous, que je vais être heureux pendant au moins deux mois, être là, sous le cuivre de Wierzchownia, dans cette énorme bassinoire, à plein foin, au vert! Ah, cela vaut bien mieux que l'air natal. Seulement, je crois que je n'en sortirai plus, et que nous vendrons la rue Fortunée pour rester à Pawlofka, oubliant tout le monde, et du monde oubliés!

Allons, je baise en espérance ces jolies petites pattes de taupe roses, et je me vois plus que jamais votre moujik. Mille tendresses à mon Gringalet et à sa Zéphirine. Et à vous, que vous envoyer? Le corps, car vous avez depuis longtemps le cœur, l'âme et l'esprit!

1. L'intrigante madame Marneffe de *La Cousine Bette*.

A madame Hanska, à Wierzchownia, par Berditcheff.

Paris, vendredi 3 [septembre 1847].

Voici, chère comtesse, le plus affreux et le plus triste jour de ma vie. J'ai accompli tout à l'heure le plus grand sacrifice que je pusse faire. Je me suis séparé de mon plus cher trésor. Tout est anéanti ; j'ai la fièvre, car, en une heure, j'ai revécu quinze ans. Je les ai jetées au feu une à une, regardant les dates. J'ai sauvé quelques fleurs, quelques échantillons de robe, de ceinture. Mais ma douleur, je la garde pour moi. Rien ne peut vous en donner l'idée. Combien de choses, mon Dieu! Quelles naïves et délicieuses tendresses! Enfin, il l'a fallu.

Je pars demain samedi 4, avec une lettre de Kisseleff [1] pour la douane de Radziviloff, ce qui me permet d'emporter des gants et des habits propres. Je viens seul, ne sachant aucun mot d'aucune langue, et je vais comme cet insecte, dont Silbermann [2] nous a parlé, qui était sur une Alpe et dont il avait emporté la femelle. Il était de retour à Strasbourg et il a trouvé l'insecte à sa fenêtre, à onze lieues de distance! Depuis huit jours que je me prépare à venir, je vis! Il y a tant de mauvais chemins ; il peut m'arriver malheur, et j'ai pensé que c'était assez d'une souillure à ce trésor. Si je mourais, je ne veux pas qu'un notaire inventorie ces chères consolations de toute ma vie. Il n'existe plus que les vingt et une lettres et demie rendues par l'infâme [3], car, si elle en a encore, il faut pouvoir le lui prouver. Mais elles sont dans la caisse en fer de Mayence [4].

Ah! si vous saviez dans quel état je suis! Non, ces chères lettres jaunes d'Italie, de Neuchâtel, de Genève, et celles de votre premier voyage! Enfin, nous n'avons pas besoin de ces chers chiffons de papier, devenus noirs. Je regarde les cendres en vous écrivant, et je frémis en voyant combien peu de place occupent quinze années. Enfin, le feu de l'âme les avait écrites, le feu de la terre les a reprises! Je vous dirai dans douze jours tout ce que j'ai senti dans cette heure!

Je pars demain samedi 4 ; j'espère entrer chez vous le 15. Je ne sais pas comment je ferai à la frontière. Mais M. André Mniszech sera peut-être à Wisnovitz.

Vous direz, comme quelques personnes ici : « Il faut bien aimer une femme pour faire seize cents lieues (et de quelle manière!) pour aller lui dire bonjour... » On fait tout, on se ruine pour des femmes-Marneffe ; pourquoi les nobles, les sublimes, les divines ne se verraient-elles pas l'objet d'efforts plus grands ?

Je ne crois pas que cette lettre me précède de beaucoup ; mais vous savez déjà mon départ. S'il a été retardé, c'est à cause des immenses

1. Qui gérait l'ambassade de Russie à Paris.
2. Imprimeur strasbourgeois et grand entomologiste. Cf. *Lettres à l'Étrangère*, III, 108, 110, 111.
3. Madame de Brugnolle.
4. C'est-à-dire achetée chez l'antiquaire de Mayence.

affaires et des difficultés pécuniaires. Il faut que j'aie eu du guignon, car, au dernier moment, je me suis vu sans argent, et *ma Tante* [1] m'a daigné prêter sur douze couverts de famille. C'est en famille que cela se passe.

Quelle chose bizarre que, jusqu'à ce que les deux loups n'en fassent qu'un, je n'ai pu vaincre les grandes distances qu'avec des emprunts! C'est étourdissant! Enfin, aujourd'hui, je fais ma malle et je ne sais pas si je n'attendrai pas à dimanche pour partir, car j'aurai sans doute une lettre de vous dimanche.

Je ne vous dis pas adieu, mais à bientôt. Que Dieu me protège! Quel bonheur depuis huit jours que je m'apprête! Je ne m'occupe que de cela. L'affaire Praslin ne m'a seulement pas ému. Je ne pensais qu'à ma chère troupe.

Quelque chose qui vous rendra le Praslin bien exécrable, c'est que l'infâme autopsie ordonnée par la Chambre des Pairs sur madame de Praslin a constaté qu'elle était grosse de cinq mois, et que la matrice était pleine d'une chose qui prouvait que le coup avait été frappé (le premier coup de couteau) pendant l'acte. Il avait essayé, tout en la caressant, de lui passer la corde au cou. (Voilà bien des coups!) Et, n'ayant pu réussir, il avait eu recours à un criss malais. Elle aurait pu être sauvée, car elle était si grasse qu'aucun coup n'avait porté. Les chairs avaient tout reçu. Je vous envoie les détails qui ne seront jamais publiés. C'est ainsi que vous ne sauriez pas, sans moi, que c'est le vieux Pasquier, le chancelier, qui a donné le poison au duc. C'est ce qui l'a rendu si ardent à la poursuite; il savait que la mort viendrait avant le procès.

Allons, à bientôt. Si vous avez eu le bon esprit de m'envoyer chercher à Radziviloff, vous aurez fait une chose sublime. Mille gentillesses à la gentille Annette; des embrassades à l'étouffer à mon bon Zorzi et, à vous, toute l'âme de votre serviteur.

HONORÉ.

Rostchild m'a remis une lettre de crédit sur Halpérine. Ainsi, à bientôt! Je ne vis pas de joie, après tant de nostalgie qui me tuait. Au 15 septembre donc, car j'espère n'être que onze jours en route [2].

A S. E. M. le Chancelier de l'Empire russe,
à Saint-Pétersbourg.

[Wierzchownia, décembre 1947].

Monsieur le Chancelier [3].

En ma qualité d'étranger je pourrais, sans le savoir ni le vouloir, manquer à quelque forme en usage dans votre pays, mais j'espère du

1. La bonne tante qui s'appelait encore en ce temps-là, le mont-de-piété.

2. Balzac partit en effet pour Wierzchownia. Il y resta jusqu'en 1848 et rentra à Paris le 15 du mois de février, quelques jours avant la chute de la monarchie de juillet. C'est à Wierzchownia qu'il écrivit le dernier ouvrage qu'il ait publié : *l'Initié* (deuxième partie de : *l'Envers de l'Histoire contemporaine*).

3. On ignore si cette lettre, dont la copie s'est retrouvée dans les papiers de Balzac, a jamais été envoyée.

moins n'oublier aucune des convenances qu'on pratique dans le mien en s'adressant si haut, et je viens alors prier Votre Excellence, avec confiance, d'avoir la bonté de m'appuyer de tout son pouvoir auprès de Sa Majesté Impériale, car je sais, monsieur le comte, qu'il est interdit en Russie de s'adresser par écrit directement à Sa Majesté l'Empereur. Or, comme je suppose que cette interdiction concerne également les étrangers, c'est donc vous qui devez être chargé de présenter ma supplique à Sa Majesté Impériale.

Lié depuis longtemps, par une amitié pure et sincère, à madame la comtesse Hanska, je suis presque sûr aujourd'hui que le seul obstacle qui s'oppose à mon union avec elle vient de ce qu'elle ne veut pas se marier avec un étranger, sans l'agrément de Son Souverain. Je prie Votre Excellence de mettre aux pieds de Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies, votre auguste maître, la très humble demande que j'ai l'honneur de lui faire de son autorisation paternelle, en assurant Sa Majesté de la profonde reconnaissance que je conserverai de son consentement, heureux même de penser que je tiendrai en quelque sorte d'Elle le bonheur de ma vie.

Je n'ose rappeler à Votre Excellence la *Vie de Pierre le Grand*, écrite par Voltaire, et les services rendus à Votre nation, pendant le XVIIIe siècle, par la littérature française, car elle pourrait croire que je réclame l'acquit d'une dette, tandis que je désire tout obtenir de la gracieuseté de Sa Majesté l'Empereur.

A ce sujet, j'aurai l'honneur de soumettre plusieurs considérations à Votre Excellence. D'abord, madame la comtesse Hanska, dont la délicatesse égale l'amour qu'elle porte à sa fille, n'a conservé que le nécessaire des droits, confirmés par l'Empereur, qu'elle avait sur la fortune de M. le comte Hanski, et elle a remis entièrement l'administration de cette fortune à son gendre, M. le comte Mniszech. Ainsi, monsieur le Chancelier, la prière que vous mettrez sous les yeux de Sa Majesté Impériale est dépouillée de cet intérêt si commun, dont je rougirais, et laisse l'affection dans toute sa force. Enfin, sachant jusqu'où s'étend la paternelle sollicitude de Sa Majesté pour ses sujets, j'ai l'honneur d'affirmer à Votre Excellence que, sans être considérable, la fortune due à mes travaux est suffisante déjà par elle-même à conserver à madame la comtesse Hanska l'aisance à laquelle a droit une femme de son rang ; j'ose croire même qu'elle n'en déchoira point en France, et cette espérance est le seul dédommagement que je trouve aux labeurs excessifs de la carrière littéraire. Sa Majesté appréciera sans doute la considération qui a tant retardé la demande que je fais en ce moment, car madame la comtesse Hanska est veuve depuis six ans. Mais j'attendais que ma fortune fût à la hauteur de mon espoir et digne de celle que j'aime.

Que Votre Excellence veuille appuyer ma requête de ces motifs, qui ne sont pas sans quelque noblesse ; qu'elle plaide auprès de Son Auguste Maître la cause d'un attachement vieux de quinze ans, dont la pureté

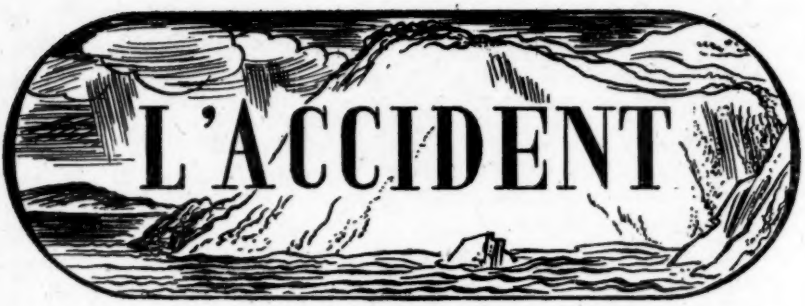
plaide d'elle-même et, en me rappelant sans cesse la bonté de l'Empereur, je joindrai le nom de Votre Excellence à ce souvenir éternel.

Vous comprendrez, monsieur le Chancelier, l'impatience des sentiments qui m'animent, et vous ne vous étonnerez pas de vous entendre prier de m'épargner les délais, autant que les usages et les distances le permettront. Mes affaires m'appelant en mars 1848 à Paris, je supplie Votre Excellence de m'adresser la réponse à Wierzchownia, près Berditcheff, jusqu'au 1er février de cette année. Une prompte réussite, monsieur le Comte, serait ajouter la grâce au bienfait.

Daignez agréer, monsieur le Chancelier, l'assurance des sentiments de profond respect, avec lequel j'ai l'honneur de me dire, de Votre Excellence,

Le très dévoué serviteur,

H. DE BALZAC.



POUR commencer, j'ai dû recevoir un coup de matraque sur la tête, parce que le crâne me fait mal et j'ai du sang collé aux cheveux.

Mais sûrement aussi qu'ils m'ont chloroformé. La preuve : j'ai horriblement vomi, le parquet était souillé, ça sentait mauvais ce matin jusque devant la fenêtre ouverte. Ma chemise et mon col gluants de bile, quelle saleté! J'ai arraché mon col avec deux doigts. Dans le tremblement de ma migraine, il m'apparaissait à terre comme un petit serpent en train de baver.

Soudain — est-ce le chloroforme qui me joue des tours? — j'ai cru entendre sonner des cloches. Pas très loin. Il doit y avoir une église.

Sorti du chloroforme à lentes brassées pâteuses. Glissant hors de l'atteinte du mal, avançant pas à pas vers l'air pur, j'avais des retours en arrière, une sorte d'horrible nostalgie du naufrage. Comme si le rêve, avec son haut-le-cœur, devait être tout de même moins irréel que le réveil. Mais comment puis-je parler de réveil devant toute cette extravagance? Cette chambre inconnue et sale. On n'a pas fait le ménage depuis des années. Il y a de la poussière haut comme ça dans les coins...

Réveillé. Bien réveillé, puisque j'écris. Comprends rien.

La seule réalité : ça empoisonne le vomi.

Chloroforme... Quand j'ai eu cinq ou six ans, on m'a opéré de l'appendicite. Une clinique de Neuilly. Retrouvé des odeurs perdues depuis l'enfance. J'ai dû délirer plusieurs heures, cette nuit et ce matin. Je me

demandais, du fond de mon angoisse, si j'allais me réveiller dans le petit lit de jadis, avec le visage de la bonne sœur au-dessus de moi. Elle était méchante, la bonne sœur. Son nom me revient comme un éclair : Sœur Dorothée. Il y a vingt-sept ans. Vers l'aube où je commençais à reprendre conscience, je me disais : « Attention, tu dérailles. » Je cherchais mon âge. Voyons, ai-je trente ans ? Oui, j'ai au moins trente ans. Hélène est devenue ma maîtresse le jour de mes trente et un ans. Ah! voici un point solide : Hélène... Et je me remettais à vomir.

Plus tard.

Migraine et vomissements finis. Le thé m'a remis en place. Je savais bien que quelqu'un était entré tout à l'heure dans la pièce, pendant que je dormais en m'agitant. A mon réveil ce thé fumait, une théière bouillante avec un pot de lait, du sucre, trois gâteaux secs. Je me suis servi avec des gestes tremblants : me rincer la bouche, le gosier, l'estomac, à grandes rasades nettoyantes et brûlantes. Une petite nausée à la vue du lait : je l'ai balancé par la fenêtre.

Grillée, cette fenêtre. Impossible de voir quoi que ce soit. Un mur en face, à deux mètres. Je ne puis passer la tête entre les barreaux trop étroits, mais j'aperçois, entre la fenêtre et le mur, une allée de terre. J'entends le vent dans les arbres, à gauche, me semble-t-il. Une odeur de campagne. Ils ont dû m'emmener hors de Paris. Le soir tombe. Il y a aussi un bruit de rivière.

Le lendemain, fin mai (?).

Encore un peu tremblant sur mes jambes.

Il m'a fallu un certain courage, hier soir, pour aller jusqu'au bout de ces notes, dans la petite chambre à la fenêtre grillée. Content tout de même, à peine sorti du chloroforme, d'avoir eu ce réflexe : faire le point, écrire n'importe quoi, mais écrire. Ça prouve que le cerveau est en ordre. On ne m'a d'ailleurs pris ni mon stylo, ni mon carnet. Je viens de compter l'argent de mon portefeuille : ils n'y ont pas touché non plus.

Tel je suis sorti hier soir, environ sept heures, du café de la *Pointe Saint-Eustache*, tel je me retrouve ici. Rien ne m'a été volé. Sous mon chapeau, par terre, il y a même le dossier que ce pauvre Amberger m'a remis, hier soir, au café : le mémoire où il raconte sa vie. Cent cinquante pages bien tassées. Je ne m'attendais guère à être enfermé dans une île avec l'autobiographie d'Amberger. Risible.

Note : le thé d'hier devait être drogué : je me suis retrouvé ce matin sur un lit de camp, avec une bonne couverture. Un soleil joyeux sur le mur d'en face. Je crevais de faim. Il y avait un plateau sur la table : beurre, confitures, thé, pain en couronne comme on en fait à la campagne. J'ai mangé solidement. Et puis, bien lesté, debout sur mes jambes, ah! voici enfin la colère! Elle vient de se nourrir, elle bouge, elle éclate. Curieux comme il faut avoir bien mangé pour s'offrir le luxe de la rage.

Hier, j'en aurais été incapable. Ce n'était même pas du désespoir (le désespoir est déjà quelque chose d'actif), c'était une morne marée d'angoisse physique. Le cœur chaviré, la tête pâteuse. « Est-ce que je vais vomir jusqu'à la mort? » Après une bonne nuit et ces tartines, je ne vivais plus, au contraire, que pour protester, hurler, flanquer le feu. « *Est-ce que vous vous foutez de moi?* » Je sentais mes joues pas rasées. « *Où m'ont-ils mené, les salauds?* » Je me ruai sur la porte à coups d'épaules.

Même pas la peine. L'agrippant furieusement par le bouton, je l'ai sentie qui s'ouvrait sans difficulté, tout bêtement, une honnête porte de sapin. Dire qu'hier soir je pressais ma tête contre les barreaux pour essayer de donner un coup d'œil, et cette porte n'a même pas de serrure utilisable. Le trou est empâté par la peinture. Hier, déjà, je pouvais tout savoir.

Tout savoir... Et qu'est-ce que je sais? C'est une île. On m'a fait prisonnier sans que je puisse deviner pourquoi et porté dans une île, à la lisière d'un bourg.

Depuis quatre ou cinq jours, des types me suivaient à travers les rues de Paris. J'avais repéré deux d'entre eux. L'autre soir, comme je rentrais rue Férou, ils étaient là, au coin de la place Saint-Sulpice, à se consulter; ils hésitaient. Puis l'un est venu vers moi, une cigarette à la bouche, il m'a demandé du feu. Un accent étranger. Pendant que je lui tendais la flamme du briquet, son œil faisait le tour de ma figure. Je l'ai regardé, j'ai dit : « Alors quoi? » Il m'a dit, avec son accent : « Excusez-moi, je me demandais si je ne vous avais pas déjà rencontré... » Il est parti rejoindre son copain. Une histoire à dormir debout. Seulement, je me réveille maintenant ici, et ça n'est pas plus clair.

Le lac alentour est balayé par un assez fort courant. L'île est toute petite, vingt mètres environ dans sa plus grande longueur, quinze en largeur. Derrière, à deux cents mètres, le courant semble se perdre dans un marais. A gauche, sur la berge du lac, il y a une colline escarpée, flanquée de contreforts et là-dessus une église, à demi masquée de platanes. Une grande église, moins haute qu'une cathédrale, disons une basilique. C'est donc cette basilique qui m'envoyait, hier, à mon réveil, ces volées de cloches sonores et frémissantes à travers ma migraine. Quelle sous-préfecture peut dresser sur sa falaise une basilique romane de cette envergure? Je connais pourtant bien la France. J'ai voyagé un peu partout pour le *Centre*. Ce n'est pas Sainte-Foy-de-Conques, ni Saint-Front-de-Périgueux. Ce n'est pas l'abbatiale de Lessay. Les cloches se sont tues. De l'île, j'aperçois le terre-plein de la basilique, trois cents mètres à vol d'oiseau. Pas une ombre ne glisse dessus, ni bonnes femmes, ni sacristain, ni curé.

La ville aussi est morte. A un jet de pierre devant moi, un pont enjambe la rivière avant qu'elle ne s'élargisse autour de l'île. Le soleil éclaire l'arche verdie. Je distingue, sous le parapet, des plaques de mousse d'où sort un jaillissement de boutons d'or. Personne n'est passé sur ce

pont de toute la matinée. A droite, des maisons de province grisâtres, à toits d'ardoises, rangées en troupeau non loin de la berge. Je peux apercevoir, au-dessus de jardins abandonnés, foisonnants d'arbustes, des fenêtres closes dont les rideaux ne s'agitent pas. Tout ça pétrifié.

Moi, qu'est-ce que je fais ici, qui m'a amené? Une chose me fait réfléchir. Le bras d'eau qui passe à gauche, entre le côté de la basilique et le rebord de l'île, n'a pas plus de trente ou quarante mètres. Petite distance, il me semble, pour un bon nageur. Lachenis franchirait ça en se jouant. Or, moi, je n'ai jamais su nager. Hélène m'invitait toujours à faire du sport. Elle triompherait aujourd'hui. Mais non, justement : les gens qui m'ont conduit ici *savent que je ne sais pas nager*. Ils me connaissent donc bien?

Attention. J'écris pour rester lucide, non pour me mettre à faire de l'imagination. D'abord, ne pas devenir cinglé. Tenir cette espèce de journal aussi régulièrement que possible. Quand mon stylo sera épuisé, j'ai un crayon. Mais il ne reste que vingt-quatre pages blanches à mon carnet. Tout ça se tassera, on finira bien par s'expliquer. Conserver la tête froide, un cerveau solide. J'y réussirai.

Plus tard.

J'ai fait le tour de l'île, exploré la maison. Elle est cocasse, mais non pas absolument laide. Simple rez-de-chaussée, un peu surélevé. Il y a six fenêtres sur la façade, séparées par des médaillons et des palmettes Empire en plâtre blanc. L'intérieur, trois pièces et une cuisine, est à peine meublé de choses disparates, venues tout droit d'enchères provinciales. Un lit de camp sur lequel j'ai dormi, une table en rotin ; six impossibles chaises de salle à manger gothiques, tendues de cuir repoussé. Dans la cuisine, un poêle à bois et des fagots. Enfin, dans la pièce du bout, j'ai trouvé une baignoire, de quoi me raser : savon et tout. L'eau coule du robinet. Mais il n'y a pas de miroir.

Derrière la maison, face à la petite fenêtre grillée, une sorte d'annexe qui a dû servir, autrefois, de cabane à outils. Elle était vide, naturellement. Je n'y ai trouvé qu'un peu de bois, des bouts de ficelle.

Je ne vois pas trop comment j'arriverais à sortir d'ici.

Certitudes acquises jusqu'ici :

Le 28 mai au soir, à six heures, je devais rencontrer Amberger au café de la *Pointe Saint-Eustache*, près des Halles. J'aime ce bistrot en fin d'après-midi, au printemps. Les Halles sont vides. Seuil déchirant des fins de journée où un peu de frais, pour annoncer timidement le soir, se glisse parmi le soleil. On frissonne. L'espoir de l'été règne sur le macadam désert. Il y a des gosses qui jouent aux billes au milieu de la rue avec des cris. On les regarde à travers les vitres.

Non, je ne me suis pas trompé : c'est bien le 28 au soir. Je viens de retrouver dans mon agenda le rendez-vous noté le matin même au *Centre*,

lorsqu'Amberger m'a appelé par le téléphone intérieur. Le pauvre type n'avait pas osé venir lui-même, bien que son bureau soit à quatre mètres du mien, dans le couloir. Je m'étais dit qu'il me suffirait de quitter le *Centre* à cinq heures : j'irais à pied jusqu'aux Halles. D'abord, regarder le courrier de l'après-midi. Rien que des broutilles. A ce moment, le téléphone a sonné. Ma secrétaire a pris la communication : « *M. Gaston Chevrel demande à parler à M. Quost.* » Chevrel ? Je pense bien ! « *Donnez.* » J'ai entendu le timbre bref et coupant du plus grand industriel de France, « Chevrel des autos et des avions », soixante ans et une voix de jeune homme.

— C'est monsieur Quost ? Ici, Chevrel.

— Oui. Alors vous avez décidé quelque chose ?

Surtout ne pas mettre dans ma voix ce respect automatique auquel il est habitué de la part de tout le monde. Continuer à lui parler, comme la première fois, d'homme libre à homme libre. Chevrel : le client du *Centre* qui m'a payé le plus cher une seule consultation : cinquante mille francs.

— Demain, onze heures trente, à Villacoublay, j'essaierai le prototype de l'avion à réaction. Vous vous souvenez ?

— Très bien... (Ma voix un peu émue tout de même. « Il va se casser la figure. Et c'est moi qui... »)

— J'aimerais que vous soyez là. J'enverrai une voiture vous chercher. Neuf heures, ça vous va ?

— Entendu... Il allait raccrocher et il fallait que je lui dise quelque chose. Une seconde de silence. J'ai crié :

— Monsieur Chevrel !

— Oui.

J'ai fait un petit rire dans l'appareil.

— Vous savez, un avion, ça aussi, ce n'est quand même qu'un outil...

— A demain... Il a raccroché.

Je suis revenu au courrier. Clients de province qui demandent une consultation par correspondance. Godefert fera le nécessaire. C'est le meilleur collaborateur de la maison. J'ai seulement répondu à l'une des lettres : une dame Pointeau, de Tours, qui expose longuement sa « crise morale » et voudrait savoir comment elle peut en sortir. J'ai dicté trois pages et un début de questionnaire. « Mademoiselle, vous ouvrirez un dossier au nom de cette dame. » Tout en notant mes ordres, la petite ne cessait pas de soupirer, de regarder sa montre. Ça m'agaçait. Je lui ai dit : « Vous soupirez après quoi ? Votre petit ami ? » — « Oh ! monsieur. Mais non, monsieur. Seulement vous savez bien que vous m'avez permis de sortir aujourd'hui à dix-sept heures. » A cause de son médecin. D'accord, j'avais oublié. Seulement j'ai horreur qu'on dise « dix-sept heures ». Le *Centre Psychologique Moderne* n'est pas une annexe de la S.N.C.F. Elle m'écoutait l'attraper, cette idiote, déjà résignée à manquer son rendez-vous. A mon tour, j'ai jeté un coup

d'œil à ma montre. « Mais vous n'êtes pas en retard. Allez, filez. » Debout aussitôt, elle se poudrait le nez, la porte battait, elle avait disparu.

Maintenant il fallait téléphoner à Hélène.

— C'est toi, Hélène ?

Ma voix un peu rauque, incertaine. Ce n'était plus comme tout à l'heure, avec Chevrel. Et pourtant Chevrel allait tout risquer... Hélène et moi, il s'agissait au contraire de vivre. Est-ce que notre amour allait pouvoir vivre ? Hélène, mon amour... Du ton de ses premières paroles allait dépendre ma honte (et je ne la reverrais plus jamais), ou bien elle ferait semblant de ne pas se souvenir, *et nous recommencerions la chose.*

— Oui, c'est moi.

Un ton dégagé. Elle choisissait de ne pas se souvenir. Un flot de sang bougea en moi. L'attente de la chose future me durcit.

— J'ai eu une journée très chargée, dis-je. Je m'en vais à un rendez-vous, et il faut ensuite que je travaille chez moi toute la soirée. Veux-tu que nous déjeunions ensemble demain ?

— Demain, entendu. Je passerai au *Centre* à une heure.

Soudain, je me rappelai Chevrel :

— Ah! Écoute. Non, excuse-moi. J'oubliais : demain matin, à dix heures et demie, je serai à Villacoublay. Le père Chevrel me demande d'assister à des essais. Je ne sais pas à quelle heure je serai rentré à Paris. Si tu es libre, je passerai chez toi au début de l'après-midi. J'aurai sûrement des choses à te raconter.

— Très bien. A demain.

« A demain ». Et Chevrel aussi « A demain ». Tous, à demain. *Demain*, pour moi, ça été l'Accident.

Je décide de dire l'*Accident*. Je ne puis tout de même pas écrire : ma disparition, puisque je demeure avec moi-même, lié à moi, invinciblement.

Quitté mon bureau. La belle mademoiselle Pauwels était assise derrière sa table, dans la salle de réception. Je me suis arrêté :

— Ça va bien ?

— Mais oui, monsieur Quost.

— Beaucoup de clients aujourd'hui ?

— Moyen.

— Et Amberger, est-ce que ça marche ?

Elle se mit à rire sans répondre. Je dis :

— Ça ne marche pas ? Les clients se sont plaints ?

— Non, les clients ne se sont pas plaints. Je crois même que plusieurs ont été très satisfaits...

— Alors ?

— Monsieur Quost..., dit-elle. Elle s'arrêta une seconde, puis haussa les épaules... Voulez-vous me permettre de vous parler franchement ?

— Je vous en prie.

— Eh! bien, l'ennui avec Amberger, c'est qu'il y *croit trop*... Elle

appuya sur les derniers mots. Ah! monsieur Quost, ne faites pas celui qui ne comprend pas. Vous comprenez très bien... Tenez, les autres, Kandinsky, Godefert, ils sont très dévoués, ils font très bien leur boulot. Seulement, ils conservent un peu d'humour. Amberger, lui, il se prend... pour un prêtre...

Je levai les sourcils :

— Pour un prêtre?...

— Par exemple, hier après-midi, il est venu un type... Du genre ordinaire. Je l'ai envoyé chez Amberger. Il l'a gardé deux heures et demie. Cent cinquante-six minutes, j'ai compté. C'est toujours comme ça. On dirait qu'il couche avec eux.

Je me mordis les lèvres.

— Et le type, comment est-il ressorti? demandai-je.

Elle plissa un œil :

— Hagard, dit-elle.

Est-ce que j'avais envie de rire? Ce n'était pas drôle du tout. Mademoiselle Pauwels me regardait attentivement, cherchant à démêler ce que je pensais. Je construisis une phrase.

— Ce client, quand il est ressorti de chez Amberger, il a pris une inscription pour d'autres séances?

— Pour vingt séances, dit mademoiselle Pauwels. Et n'y tenant plus, elle éclata de rire.

— Allons, dis-je, il fait marcher la maison.

— Il est dangereux, dit mademoiselle Pauwels, il les rend fous...

Ça avait duré cinq minutes peut-être, cette conversation. Dans l'ascenseur, je réfléchissais, vaguement contrarié. Cet Amberger commençait à devenir ennuyeux,

En sortant de la maison, j'ai d'abord regardé à gauche et à droite, rapidement, pour voir si le type qui m'avait abordé place Saint-Sulpice était encore là. Non, personne. D'ailleurs, qu'est-ce que j'allais imaginer? Ç'avait peut-être été une simple coïncidence.

Je suis parti en fumant une cigarette.

Sur le trottoir de la Chaussée-d'Antin, il faisait doux. C'est dans la rue que je pense le mieux aux affaires. Je rêve en marchant. Les combinaisons, les réponses atterrissent sur mon épaule. Dépassé la Bourse. Il n'était que six heures moins vingt. Tourné un peu autour des Halles. Puis le bistrot. Amberger était déjà là.

— Monsieur Quost!... Il me hélait.

— Bonsoir, Amberger.

Il était assis à une table de marbre, compulsant un dossier. Je m'installai en face de lui.

— Eh! bien, mon cher Amberger! En voilà des mystères? Qu'est-ce que vous prenez? Pourquoi ne vouliez-vous pas me voir dans mon bureau? Ç'aurait été tellement plus simple. Je vous écoute.

Il avait tout de même bien changé depuis notre première rencontre,

avec Hélène et Lachenis, au petit restaurant de la rue Bonaparte. La tête bien d'aplomb, élégant, l'air sympathique en somme. Un type complètement guéri.

— Monsieur Quost, si je vous ai demandé de me rencontrer ailleurs qu'au bureau, c'est pour laisser toute liberté à votre décision...

Il parlait bien, avec netteté. La seule chose suspecte : ce regard trop brillant, excité... Guéri, oui, mais placé à un point d'équilibre trop haut pour lui, artificiel. Un médiocre, galvanisé par une exaltation factice. Le malheur du *Centre*, c'est cela : il n'y vient guère que des médiocres. Le fait même qu'ils acceptent de nous consulter, de nous livrer leurs secrets, de se mettre entre nos mains...

Il continuait :

— Voici deux mois, vous m'avez permis d'entrer au *Centre Psychologique Moderne* à titre d'essai, comme « spécialiste ». Je ne crois pas avoir trop mal réussi pendant ces deux mois... Vous pouvez demander à Godefert, à Kandinsky, à mademoiselle Pauwels...

Il quêtait une approbation. Je ne dis rien. Il reprit avec un soupçon d'inquiétude :

— Il me semble, monsieur Quost, que je suis l'une de vos guérisons — comment dirais-je — les plus caractérisées...

J'ai pensé que ça vous intéresserait peut-être que je vous apporte une espèce de témoignage, d'attestation... J'ai rédigé un mémoire. (Il tapota son dossier des deux mains.) C'est l'histoire de ma vie jusqu'à ma guérison. Vous vous souvenez que d'abord je ne voulais pas guérir. Vous m'avez tiré d'affaire malgré moi. Si je suis aujourd'hui un homme libre, c'est grâce à vous.

— Ça va bien, dis-je. Nous sommes d'accord là-dessus. J'ai fait ce que j'ai pu. Je suis bien heureux que ça ait réussi.

Il poussa le dossier vers moi, entre les verres.

— Voilà. Faites-en l'usage que vous voudrez, si ça peut être utile à la propagande du *Centre*. Publiez des extraits ou la totalité. Enfin, c'est à vous.

— Merci bien, dis-je poliment en feuilletant le dossier d'un doigt. (Cent cinquante pages tapées à la machine!) Ça m'intéressera beaucoup.

— Maintenant, monsieur Quost, il y a une autre chose que je voulais vous demander... (Il me fixait les yeux dans les yeux.) Mon temps d'essai est terminé. Est-ce que vous me gardez au *Centre*, définitivement?

J'attendais la question. J'y avais réfléchi en venant.

— Écoutez, mon cher Amberger. Je ne peux vous dire encore ni oui ni non. J'ai eu beaucoup à faire ces temps derniers, je n'ai pas eu le temps de suivre la façon dont vous travaillez. Il faut que je me renseigne un peu, vous comprenez? Je vous répondrai à la fin de la semaine.

— Bien, monsieur Quost, dit-il.

Je lui serrai la main. Je me souviens d'avoir réglé les consommations. Nous sommes sortis, l'un derrière l'autre. Les gosses jouaient toujours

aux billes sur le trottoir en poussant des cris. Je suis parti vers les Halles. Puis, c'est le noir et je me retrouve ici avec un coup de matraque sur le crâne, au milieu d'un lac, et je ne sais pas nager.

Voici un premier ensemble de certitudes. Il y en a une autre : je ne me connais pas, non vraiment, je ne me connais pas

Interruption. Un type est venu m'apporter à manger. Et déjà, en relisant ma phrase, je me dis que les mots tout seuls ne signifient pas grand' chose. « *Un type est venu m'apporter à manger.* » Tout est dans ces quelques mots. Rien pourtant n'y suinte mon angoisse, mon espoir. Reprenons méthodiquement.

J'étais en train d'écrire, assis sur le lit, mon carnet dans la main gauche. Tout d'un coup, un bruit. Un battement de rames, puis un heurt, une chaîne qui glisse. J'ai bondi. Il y a deux marches au perron, qui donnent sur la terrasse. De là, on voit le pont de pierre devant soi ; à droite, les maisons et les jardins ; à gauche, dans le fond, la basilique. En faisant le tour de l'île, ce matin, j'avais bien aperçu, accroché au rebord de la terrasse, côté gauche, cette échelle munie d'une rampe qui plonge dans l'eau : un petit embarcadère, avec son piquet. Il y avait là un homme dans une barque. Il attachait soigneusement la chaîne. Puis il a gravi l'échelle, un panier au bras et, dans la main droite, ce long objet bleu qu'il tient appuyé sur sa poitrine : une mitraillette.

Le type s'est avancé. Déjà, je fondais sur lui, je l'apostrophais. Poliment tout de même, à cause de son arme braquée.

— Est-ce que vous allez m'expliquer tout ça ? Je commence à en avoir assez. Où est-ce que je suis d'abord ? Qui vous envoie ?

Ce vieux type est habillé comme un garde-chasse. Il a posé sur moi son regard, sans rien dire. Des yeux bleus, muets. Il campe son panier par terre. Puis il agite sa mitraillette et, d'un mouvement du menton, il me fait signe de déballer le contenu.

Du pain, des boîtes de sardines, une chemise neuve de molleton, comme on en vend dans les épiceries de campagne, un bloc-notes, un ouvre-boîte, un porte-plume, une bouteille d'encre. C'est tout.

C'est tout ? Je me relève, et sûrement que la chemise tremble dans ma main. S'ils m'envoient du linge de rechange, c'est donc que je vais rester ici. C'est donc une prison. C'est pour durer...

Revenu vers le garde-chasse immobile. Je ne me souviens que de cette flamme qui m'incendiait, me transformait en torche de colère :

— Mais pourquoi, bon sang, pourquoi, pourquoi ?...

Le type descend l'échelle à reculons, sans rien dire, le doigt sur la gâchette. Il décroche sa barque et démarre en me faisant face.

Mangé avec les doigts, changé de chemise. Je reprends mon carnet, puis je l'abandonne pour ce bloc-notes neuf qui m'a été apporté.

Relu la dernière phrase que j'avais écrite il y a une heure sur le carnet, avant l'arrivée de la barque : « *Je ne me connais pas vraiment...* » Phrase

inachevée. Je voulais écrire : « *Je ne me connais pas vraiment d'ennemis.* » (Soulagement d'écrire cela. Une voie de recours tout de même qui reste ouverte contre l'incompréhensible). Ma plume est restée en l'air au bruit de la barque. Cela donne, quand je me relis, cette affirmation étrange, qui témoigne, là, sur le papier, écrite de ma main, et qui voudrait me troubler : « Je ne me connais pas... » C'est drôle. Je ne me connaîtrais pas? Jamais de ma vie, bien sûr, avant d'arriver ici, je n'ai réussi à tenir un journal, pour y noter le soir mes gestes de la journée, comme font les intellectuels de profession. D'ailleurs, quoi, je suis une espèce d'autodidacte. Ça ne m'empêche pas d'y voir clair en moi, de me juger. L'autre jour, j'avais un peu de grippe. Hélène, avec un sourire en coin, jouant au docteur, me prend le poignet pour y compter les pulsations. Puis elle me regarde dans le blanc des yeux, et de l'air doctoral que prennent les médecins pour vous révéler leur diagnostic : « *Je vois. Beaucoup trop intelligent.* » Merci de cette découverte, docteur. Bien aimable vraiment, docteur. Et je vous dois combien pour ça? Elle riait, moi aussi. (Non, elle ne riait pas tant que ça, et je riais de ce qu'elle n'avait pas tout à fait envie de rire, pauvre chérie.)

Je me rappelle ça aujourd'hui. Seul avec moi-même, je ne dis pas comme Hélène : « *Trop intelligent.* » Je dis seulement que je sais ce que je suis, et aussi ce que je ne suis pas. En somme, voyons, Georges Quost, qu'est-ce que c'est? Un mélange banal de bon et de mauvais, comme tout le monde. Jamais pu finir mes études de médecine, par paresse sans doute, et puis parce que ma mère m'avait laissé en mourant un peu d'argent. J'aurais peut-être coulé à pic après avoir dépensé l'héritage, mais voilà, ce qui m'a sauvé, c'est un certain sens de la domination ; le désir, depuis toujours de me trouver au *Centre du Monde*, comme quand j'avais douze ou treize ans. Ils disent aujourd'hui de moi : « Georges Quost? Une jolie réussite commerciale. » Ma fortune commerciale, c'est tout bonnement de savoir débrouiller les complexes d'un tas de petits bourgeois, d'employés et de vieilles filles, leur besoin de rêver qu'ils deviendront des chefs, des hommes libres, des femmes aimées... J'ai monté pour ça un bureau qui ressemble à une clinique. Ils en ont pour leur argent de ma psychanalyse. Facile, si facile... Voilà Georges Quost. Pour tout le reste, un type ordinaire. Il n'y a qu'en amour, où j'ai tout risqué, l'autre jour, sur une seule carte... Au cours de cette après-midi sauvage, j'ai joué Hélène à un contre un, et je ne sais pas si j'ai gagné ou si j'ai perdu. C'est tout. Pas bien difficile à connaître, vraiment.

Le lendemain.

Questions non résolues :

1° Combien de temps s'est écoulé entre mon enlèvement dans une rue proche des Halles et mon arrivée ici? J'aimerais pouvoir dater ces notes journalières aussi précisément que possible. Or je suis tombé dans le

noir le 28, vers la fin de l'après-midi. Est-ce qu'on peut garder un type chloroformé plusieurs jours? Sommes-nous à la fin de mai, au début de juin? Ça m'irrite. Je cultive cette irritation. Elle témoigne de ma santé intellectuelle. En première année de médecine, j'ai appris qu'on entretenait chez les arthritiques une maladie de peau pour dériver les douleurs articulaires ;

2° Qui pouvait avoir intérêt à m'enlever? Lachenis? Hélène? Goublier? Amberger? Les « spécialistes »? Un client?

Lachenis est exclu. Nos intérêts sont les mêmes. C'est lui qui dirige officiellement le *Centre*, de nous deux il est le seul médecin en titre. Mais il serait incapable de s'asseoir tous les jours aux mêmes heures devant un bureau, de répondre à la correspondance, de surveiller le travail des « spécialistes ». Et puis, lui aussi, c'est une certaine image de la puissance qu'il poursuit, mais d'abord à travers ses livres, ensuite seulement chez les clients. Il sait bien que la maison ne marche que par moi. Et Goublier le sait aussi. Nous avons beau être tous les trois associés sur le papier, Goublier sait bien que sans moi il n'y aurait plus de Centre. Il a mis trois cent mille francs dans l'affaire. Il avait très bien fait les choses pour l'installation. Si la maison s'arrête, que vont devenir les dividendes? Je peux bien concevoir Hélène ou Lachenis, dans un éclair de colère, souhaitant ma mort, oui, rêvant ma mort. Hélène, à cause de l'autre jour. Lachenis, parce que c'est moi qui commande. Mais Goublier, c'est impossible. Juste le tempérament d'un gérant d'épicerie.

Il y a Hélène... Cette chose dans la chambre... Mais lorsque je t'ai téléphoné le lendemain, tu avais tout compris, n'est-ce pas, mon cher amour? Et pourquoi je t'avais dit : « Non, cette après-midi, écoute, pas chez moi. Allons à l'hôtel. » « A l'hôtel? » Tes yeux étonnés : « Je ne veux pas de l'hôtel! » Pour quelle raison ma chambre, rue Férou, si douce avec ses branches d'arbres dans la fenêtre, était-elle soudain devenue *impossible?* Nous sommes allés dans un hôtel près de la gare de l'Est : le tapis rouge, usé par les pieds. Tu sais aujourd'hui, n'est-ce pas? Cette après-midi-là, dans l'odeur étouffante d'un quatrième étage, c'était notre amour que nous poursuivions à travers le supplice. Je me suis penché vers toi : « Je t'aime, Hélène... » Jamais je ne t'ai autant aimée qu'au moment où je m'acharnais.

Ce n'est pas Hélène qui m'a fait conduire ici. Alors quels ennemis? Amberger? Les spécialistes? Mais ils gagnent de l'argent au *Centre*, ils sont liés à sa prospérité. Je ne les vois pas me donnant un coup de matraque sur la tête, au coin d'une rue, le soir, me jetant dans une camionnette, me fourrant du chloroforme sous le nez.

Il reste les clients. Les centaines de clients que j'ai soignés, à qui je n'ai fait rien d'autre que du bien. Ils arrivaient pleins de leurs complexes. Tous les mêmes, je les savais par cœur ; un peu ratés, une vie habituée à la soumission. C'est ça, justement, notre secret : mettre la psychanalyse à portée des petites bourses. (Une phrase de nos prospectus.) Les riches

ne viennent pas chez nous, ils ont leurs spécialistes avenue de Messine, boulevard Haussmann. Nous, nous soignons l'âme des sous-chefs de bureau, des femmes de fonctionnaires, des petits commerçants. Il suffisait d'y penser. Ça rapporte du 12 p. 100. Leurs âmes : des nœuds, des cicatrices, des contraintes sexuelles, des refoulements, de la rage contre soi-même et le monde, à en pleurer. « *Je suis un type fini, alors je viens vous voir. C'est ma dernière chance...* » Je leur expliquais qu'ils étaient empoisonnés par leurs propres toxines d'âme. « Mais soyez tranquille, mon cher ami. Nous allons nettoyer tout cela. Vous allez devenir un autre. Il faut seulement que vous me laissiez, petit à petit, voir clair en vous. Ça ne vous ferait rien de vous allonger sur ce divan ? Décontractez. Alors, dites-moi, de quoi avez-vous rêvé la nuit dernière ?... » De pauvres types, oui. Mais enfin, au bout de six mois, ils repartaient aérés, ventilés, plus jeunes, plus énergiques. *J'ai été un distributeur de bien.*

Après avoir écrit cela, je me suis levé, j'ai fait le tour de l'île et je reviens m'asseoir à cette table.

Soyons honnête. Un distributeur de bien ? Ce n'est pas le moment de rédiger un prospectus de propagande. *Hélène ne pense pas que je sois un distributeur de bien.* L'autre jour encore, rue Férou, nous finissions de déjeuner, Lachenis était là. On a parlé des horreurs de la guerre. J'ai dit :

— Je ne comprends pas, ça me dépasse.

— Mais si, tu dois comprendre très bien, a dit Hélène.

— Pourquoi ça ?

— Parce que violer, ça te connaît.

— Comment, ça me connaît ?

— Tu passes ton temps à violer des gens, enfin des consciences. Et tu crois que ça leur plaît ?

Lachenis a éclaté de rire. Je me sentais agacé, le sang aux joues.

— Parfaitement, ça leur plaît. Je leur fais du bien à ces gens.

— Mais oui, chère amie, a dit Lachenis, notre ami est un homme de bien, un philanthrope ruisselant de charité. Si nous violons les consciences, c'est à la façon du chirurgien qui viole les corps, pour guérir les souffrances de...

— Ah ! Assez ! ai-je dit. C'est facile de rire. Je n'ai jamais obligé personne à venir au *Centre*, hein ? Hélène, tu parles de viol. Est-ce que tu as jamais vu une femme violée écrire à celui qui l'a forcée des lettres de reconnaissance comme celles que nous recevons tous les jours ?

— Même que nous allons, dit Lachenis, en publier un recueil de morceaux choisis pour l'édification des incrédules.

— Admettons, a dit Hélène — elle paraissait nerveuse comme chaque fois qu'elle parle du *Centre* — ils sont contents. Eh ! bien, je me demande si ça n'est pas encore plus grave. Quand un soldat viole une femme, au moins, après, elle ne se promène pas partout en chantant sa gratitude. Vous autres, vous faites du viol par persuasion.

— N'en jetez plus, chère amie, a dit Lachenis.

J'ai noté cette conversation par honnêteté. Mais ça ne change rien. Hélène n'aime pas le *Centre*, elle ne l'a jamais aimé. Je sais tout de même que la dernière lettre que j'ai écrite avant l'Accident, c'est à la dame Pointeau, de Tours, pour l'aider à sortir de sa crise morale. Des centaines de gens me l'ont écrit : ils ne me doivent que du bonheur.

. . . . . .

Le lendemain.

Le vieux, à onze heures.

J'avais préparé plusieurs phrases, de celles que je pensais qui pouvaient le toucher. Puis, au moment où j'ouvre la bouche, son regard me frappe, arrête mes paroles. Il y a dans ces yeux muets une telle volonté de *persuasion* (me persuader de quoi, je vous le demande ?) que le mot *oui* m'est arraché soudain, comme une espèce de consentement. Je murmure : « Oui... oui... », tête baissée. Machinalement je note que la mitraillette est du genre Sten, avec un long chargeur. De l'arme je remonte à l'épaule, que recouvre une étoffe de gros drap bleu. C'est une épaule compacte et solide. Une sollicitation la penche pourtant en avant, un désir de me faire comprendre quelque chose.

J'ai dit :

— Écoutez, je veux bien, j'admets, je suis prisonnier. Bon. Je ne veux même pas savoir où je suis. Vous voyez. Je ne vous demande qu'une chose. Dites-moi pourquoi ?

Déjà je m'en voulais de ma voix suppliante. Sans répondre, il est entré dans la maison, qu'il a inspectée rapidement. J'avais transporté le lit dans la pièce de devant, la couverture n'était pas faite. Sur la table de rotin, en vrac, les reliefs du dîner d'hier soir. Comme ils ne m'ont pas donné de couteau, j'ai mordu à même dans le saucisson. Les peaux arrachées se promènent sur le parquet.

J'explique timidement, un réflexe de soldat devant l'adjudant :

— Il me faudrait un balai...

De la main droite qui pointe son arme, le vieux désigne mon cahier. Geste qui veut dire : écrivez. J'hésite à comprendre.

— Je peux demander un balai ?

Il fait signe que oui.

— Je peux demander des choses ?

— Oui.

Une sorte de délivrance se rue en moi, ainsi que l'eau dans l'écluse. Je peux demander des choses ! Et pourtant, c'est idiot, cela ne change rien. A la réflexion, je dirai même : au contraire. On m'installe ici. Peu importe. Un torrent de joie. Je peux demander des choses !

J'attrape une feuille de papier et j'écris : *Balai*. Et quoi ensuite ? Le vieux m'observe. Du linge ? *Caleçon*. Pour manger ? *Assiette et couverts*. La pensée me traverse de demander un livre, mais cela me paraît exorbitant. Alors, quoi d'autre ? Je suis arrivé ici sans rien, et je ne sais pas

quoi demander. J'hésite encore deux secondes. Je dois avoir l'air d'un imbécile. Puis je tends la feuille au vieux.

— Demain, je pourrai encore demander quelque chose?...

Oui, je pourrai.

Accompagné le vieux jusqu'au bateau.

Le lendemain.

Cette nuit, en rêve, j'ai retrouvé le gros objet.

Quand j'étais petit, ce cauchemar qui me hantait, toujours au bord du réveil (ou bien c'est que, dans mon angoisse, je me réveillais tout de suite *après)*. J'étais devant un objet. Jamais je n'ai pu ramener au jour sa couleur ni sa forme exacte. Il ne *ressemblait* à rien. Pourtant je l'ai vu des dizaines et des dizaines de nuits. Le seul sentiment qui m'en demeurait, aussitôt réveillé, était celui d'une masse sphérique et vide, quelque chose comme une vaste bonbonne. L'objet était posé devant moi. Je le reconnaissais de cette mémoire spéciale qui circule de rêve en rêve comme une électricité distincte, avec ses propres inductions, ses lois à elle. (Depuis, j'ai appris, en feuilletant les contrats de la C.P.D.E., qu'il y a un « courant de jour » et un « courant de nuit ».) Le *courant de nuit* s'établissait dans ma conscience. Je tournais le commutateur avec une joie enfantine, bien décidé, cette fois, à *savoir*. Puis, avec des gestes prudents, pour ne pas le manquer comme les autres nuits, je m'avançais vers l'objet. Une seconde, je le serrais entre mes bras, contre ma poitrine, le lourd et le rond, le large et le ventru. Et j'allais enfin le posséder, regarder en lui, l'épuiser, le connaître. Alors il fondait, il fuyait entre mes doigts, ce n'était plus qu'une petite forme en train de se dégonfler. Soudain il n'y avait plus rien, je restais une fois de plus avec ma frustration, un intolérable sentiment de vide. Les larmes me venaient aux yeux. Maintenant je devrais attendre une nuit prochaine, mais la chose ne se lasserait-elle pas d'être manquée? Je me levais, je m'habillais, je partais pour le collège. Toute la matinée je portais dans mon ventre cette sensation d'échec et de vide, comme une irritation organique. Mes camarades, le professeur, l'âcre odeur de la classe : tout cela n'était pas la vérité. La vérité profonde et chaude je l'avais atteinte, puis laissée fuir au seuil de mon réveil.

Ainsi je savais déjà, à dix ans, cette chose qui a commandé toute ma vie : qu'il existe des êtres et des objets *intouchables*. J'ai trente-quatre ans; jusqu'à ce coup de matraque et ce réveil en pleine absurdité, je n'ai cessé de poursuivre l'intouchable. La veille de l'Accident encore, ces choses avec Hélène, dans la chambre...

. . . . . .

Le lendemain.

A onze heures moins dix, je suis sur la rive, face à la basilique du Nord. J'attends le vieux. Je veux savoir si je l'entendrai là-bas, au delà du tournant de la rivière, détacher son bateau de l'amarre.

Au pied de la colline, entre les derniers contreforts et la rivière, une dizaine de bicoques se pressent. Ce sont de petites constructions campagnardes. Cette rive est pauvre, tandis que la rive du Sud, avec son parc et ses grandes bâtisses, paraît être le beau quartier de la ville, son côté de bourgeoisie.

Onze heures. La barque apparaît au coude de la berge. Je n'avais rien entendu. Le vieux monte l'échelle, se dirige vers le promontoire où je l'attends. Il tient sa mitraillette calée sous le bras droit. Dans la main gauche... J'éclate de rire silencieusement : dans sa main gauche, cette espèce de carabine, c'est mon balai.

Le reste de ce que j'ai demandé hier est dans le panier. Je remets une liste méditée à tête reposée ce matin. Je l'ai fait précéder d'une courte déclaration :

« Je proteste contre le traitement qui m'est infligé. J'exige de savoir pourquoi je suis ici, et ce que l'on a l'intention de faire de moi.

» Un paquet de cigarettes par jour ;
» Allumettes ;
» Des livres ;
» Un journal. »

Ma déclaration est idiote, je le sais bien. J'ai bonne mine à « protester », à « exiger ». Une vraie protestation n'a de sens que s'il y a un rapport humain entre celui qui proteste et celui contre qui il proteste. Il faut un maître et un esclave. Est-ce que je suis un esclave ? Est-ce que le vieux est mon maître ? Je « protesterais » aussi bien contre l'île, contre la rivière, contre la basilique. On dit « je proteste à la face des hommes », ou « je proteste devant l'Europe ». Devant qui témoignerais-je, moi ? Même la postérité, ici, qu'est-ce que ça veut dire ?

Cette déclaration de trois lignes, elle m'a coûté pourtant un bon quart d'heure de travail. J'avais d'abord écrit : « *Je proteste solennellement.* » On proteste toujours solennellement. C'est une habitude, un tic. Quand j'ai jeté à la porte du *Centre* cette canaille qui nous volait, un de nos premiers « spécialistes », le petit Bouthéon, lui aussi a crâné. Il a demandé à être entendu par Goublier et par moi. Et là, devant nous, il a protesté solennellement de son innocence. Goublier était impressionné. Les mots sont puissants. Moi-même, qui l'avais pris la main dans le sac, j'ai dû me faire violence. Et parce que Bouthéon avait protesté solennellement à notre face, je n'avais plus bonne conscience vis-à-vis de lui. Enfin, j'ai fait un effort de colère, j'ai tapé sur la table, je lui ai dit qu'il allait recevoir mon pied dans le derrière. Il est parti alors. Nous avons eu ensuite la preuve qu'il était coupable.

Les mots sont puissants. Mais pas dans le vide. Tout seul, je ne peux pas être solennel. Alors, j'ai remplacé « solennellement » par « avec énergie » et ils doivent savoir que je m'y connais en énergie. Mais c'était si ridicule, cette énergie qui se dressait contre rien que je me suis mis à

rire. De moi, seul sur mon île, en face de ce patelin que je ne connais pas, de cette rivière dont j'ignore le nom, de cette église de croque-morts. « Avec énergie! » La solennité comme l'énergie me tombent des mains.

Plus tard.

Le mémoire d'Amberger était resté posé à terre, sous mon chapeau, dans la petite pièce à la fenêtre grillée. Faute d'avoir mieux à lire, j'ai feuilleté le récit de la vie d'André Amberger.

Plus de la moitié du mémoire est consacrée à son enfance. Assez ennuyeux d'ailleurs, j'ai sauté des pages entières. Chose curieuse, je m'aperçois que les parents d'Amberger habitaient un faubourg de Brétizy, non loin du Triage, où nous avons jadis, ma mère et moi, vécu pendant un trimestre de vacances. J'avais treize ans. Mon père venait de mourir. Ainsi le petit André Amberger et moi, nous avons traîné dans les mêmes rues, joué dans les mêmes bandes. Il est vrai qu'Amberger est plus jeune que moi de quelques années. Et il ne devait pas s'amuser souvent non plus, le malheureux gosse. Une enfance morose, des parents abrutis de travail, c'est ce qui explique les complexes dont il souffrait lorsque j'ai entrepris de le traiter. Il m'avait bien raconté l'essentiel de tout cela pendant nos séances, mais je ne savais pas que cela s'était passé à Brétizy.

L'analyse que fait Amberger de mes méthodes est ce qui m'a le plus intéressé. J'avais un peu l'impression, en le lisant, de me voir moi-même en train d'opérer, comme au cinéma. L'expression de sa reconnaissance éclate à chaque page. « Je viens de raconter comment j'ai failli mourir de mon enfance. Il me reste à dire comment M. Georges Quost, directeur et fondateur du *Centre Psychologique Moderne*, m'a rendu à la vie. »

Pauvre Amberger! Ce qui l'a surtout frappé, c'est la façon dont je m'y prends pour amorcer un traitement. Quel que soit le type, qu'il souffre de « dépression », de « complexe » ou de « timidité », qu'il se sente « inférieur » ou « aboulique », j'ai pour principe de rejeter toujours la faute sur une insuffisance physique : « *Vous n'êtes pas responsable, ce sont vos glandes.* » J'écrivais cela l'autre jour à la dame Pointeau, quelques heures avant l'Accident. Je l'ai dit à Amberger, à bien d'autres. Ça réussit presque toujours.

Plusieurs jours.

Les journées sont dures, mais, dès que je suis couché, le soir, tout s'arrange.

J'ai fait comme un pacte avec la prison. Toute la journée, elle me possède dans son étroite enceinte. Je marche au bord de cette barrière d'eau, je précipite du haut de la terrasse, avec un peu de terre, une avalanche de fourmis surprises. La même promenade morne me ramène vingt fois derrière l'île face au marais, l'œil fixé sur l'infranchissable espace. C'est entendu ; le jour la prison me tient. Mais le soir...

Avoue-le enfin. C'est comme ça que tu te consoles, depuis ta treizième année. Au commencement de toutes mes nuits, je deviens libre, je suis un dieu. Je me tourne dans le lit, sur le côté droit, je ferme les yeux. Les images ne viennent pas tout de suite. Il faut que je me mette d'abord dans un certain état. Quand j'étais petit, je tâtonnais. Maintenant, je sais conduire mon esprit jusqu'à ce point d'abîme et de chute, seuil suspendu entre la veille et l'engourdissement, où tout à coup, enfin, je me sens partir. Doux début de mes nuits, que ferais-je sans toi? Un bras qui cherche le frais sous l'oreiller, l'autre qui maintient le drap sur ma tête pour que je sois bien dans le noir. Je me coule lentement vers mon vice merveilleux, comme vers un cheval immobile qu'un geste trop brusque ferait cabrer. Je l'ai saisi. Chère encolure, emporte-moi, venge-moi. Elle part, elle m'emmène au galop dans ses plaines. A bout de jouissance, je m'endors.

Autrefois, dans le dortoir du collège, le soir, parmi les ronfleurs, je devenais l'*homme invisible*. Pieds nus, insoucieux de faire craquer les marches de l'escalier, je quittais le dortoir pour substituer, dans la nuit, à l'ordre établi, mon désordre particulier. Invisible, je sonnais la cloche à grandes volées sur le coup de minuit. Ils étaient bien épatés. Je mélangeais les paquets de copies dans le cabinet du principal; le lendemain, il ne s'y retrouvait plus, il convoquait les pions, tempêtait. Invisible encore, j'écrivais sur les murs, à grands jambages de craie verte, le nom du prof de mathématiques : « Cochin est un salaud » et quel tableau le lendemain matin, la figure décomposée du type! J'étais tout puissant. Je me vengeais des professeurs. Transparent comme une colonne d'air, j'arrivais derrière eux, en pleine classe. Je les giflais à tour de bras, ils en perdaient leurs lunettes. Ou bien je leur vidais l'encrier sur le crâne devant tout le monde. Quelle joie de les voir se dresser sur l'estrade, éperdus, leurs grosses joues mal rasées ruisselantes d'encre miraculeuse, cherchant au plafond d'où ça pouvait bien leur tomber. Ça leur apprendrait à m'avoir humilié en classe de latin, pendant que je parlais avec Lachenis du Centre du Monde. « *Quost, continuez l'explication.* » Je ne savais pas où l'on en était. « *Collé dimanche.* » Je ne disais rien, j'avalais ma salive. Patience. Ils verraient ce soir.

Ce court espace de liberté, à l'entrée de mon sommeil, pour compenser la longue servitude quotidienne. Les heures qui passent, surveillées par le pion, l'horrible empoisonnement du jour, il leur fallait bien cette purification des soirs. Ma vie se décrasse et s'aère, palpite sur ses talons nus, désentravés.

Chaque soir depuis mon adolescence, je suis ce rebelle, je suis ce maître du monde qui possède les plus grands pouvoirs. Je vole dans l'ombre par-dessus les maisons. J'entre par la fenêtre, au quatrième étage, dans la chambre des femmes que j'aime. Jamais personne avant moi n'ouvrit leurs persiennes à minuit. Il leur est loisible de croire que j'ai grimpé le long de la façade. Elles souriaient. Douce atmosphère ombreuse de

la chambre. Le lit défait. Nous y tombions bientôt. Puis je m'arrache des bras tièdes. Elles me raccompagnent à la fenêtre. Je rentre dans la nuit des rues, dans la nuit tiède de mon lit. Je suis libre, libre. Que de fois j'ai mis le feu aux lycées et aux casernes, pénétré dans les coffres-forts des banques! Je me suis fait gagner à la Loterie nationale en manipulant les boules à la sortie des sphères. Oui, les jours sont durs, mais le soir, tout est racheté, je suis souverain.

Les nuits que je passais réellement avec Hélène, je rêvais aussi. Mais c'était autre chose. Quand je retombe lourd dans le lit auprès d'elle et que je la déteste alors de toutes mes forces, je sens un besoin infini de pureté, d'ordre, de correction. Je bondis par delà les mers, vers Kirkerra. C'est le nom de mon royaume. Là je gouverne depuis toujours. Dès la première heure que j'ai passée allongé près d'une femme, Kirkerra a commencé de se construire. Les fondations blanches sous l'inondation d'un grand soleil qui brûle et nettoie, le palais des débuts. Depuis, j'ai beaucoup bâti : de droites avenues et des bâtiments vertueux dans les quartiers neufs.

(Ma première femme? C'était Anne Hollebecke, du Centre du Monde. Je n'y avais pas pensé depuis des années.)

A Kirkerra, tout est blanc, tout est pur. Tout est plein d'air et de lumière. A ces minutes où je rêve de Kirkerra, tout englué encore de mon abjection, avec cette femme nue et moite le long de mon corps, il n'y a pas de morale d'État plus puritaine que celle qui gouverne ma ville. Dehors, dans Paris, il est six heures du soir, des gens se promènent. Moi je baigne en sueur dans cette pénombre des rideaux tirés, mort entre les draps, ah! quelle haine! A Kirkerra, les familles sont intègres et légitimes, l'ordre règne avec le travail, la vie est simple. Je me promène habillé de tussor blanc, dans des voitures exotiques à long capot, dont les vitres blindées sont — tout de même — à l'épreuve des balles. Il arrive que des conspirateurs libertins tirent sur moi des rafales de mitrailleuse. Je suis féroce mais juste dans la répression.

La présence d'Hélène à mon côté s'abîme dans un murmure. Je me réveillerai tout à l'heure. Ma main abandonnée retrouvera parmi le lit ce corps délicieux et gonflé. Elle aussi se réveille à demi. Ma haine ne l'a pas tuée. Je l'aime. Elle est la seule que j'ai jamais aimée. Jamais elle n'a tant vécu. Nos bras se mélangent. « Je t'aime, Hélène. » Puis c'est encore la rade de Kirkerra, bleue sous le grand soleil purificateur, des casernes dont je suis le général, l'esplanade où sont les ministères, la justice, la rigueur, la bonté, l'absence de passions honteuses, un peuple terrorisé par mes lois. Dès que je me lève, Kirkerra se fige, immobile, jusqu'à la prochaine fois.

Je pense à Kirkerra cette après-midi, loin d'un lit et du sommeil. Depuis que je suis dans l'île, au soir de mes journées, mon vice délicieux continue de me recevoir et de me réconforter. Mais il n'y a plus de femmes, je n'escalade plus les maisons de nuit, volant vers les chambres

du désir. Plus de désir. Dépouillé de toute excitation érotique, trop occupé sans doute par ce qui m'arrive, par la prison, par le mystère (ou s'ils mettent du bromure dans ce que je mange?) Alors, comme j'ai trop souffert dans la journée, à tourner autour de ma cage, j'ai inventé un nouveau moyen de voler. De mon lit, je m'évade en flottant à mi-hauteur pardessus la rivière. Ah! je vous ai joués, bande de salauds! Parti, le prisonnier, plus personne! Vous pouvez chercher. Cependant, je ne suis pas vraiment parti. Invisible, déguisé par ma seule nudité, j'assiste à l'arrivée de mon geôlier sur sa barque, aux fouilles fiévreuses qu'il entreprend dans la maison. Je décroche la barque sournoisement, le voilà pris à son tour. Il en bave. Je rigole dans l'espace. Puis ma fatigue est suffisante, je m'endors...

L'inavouable, le honteux reproche m'attend aux premières minutes du réveil. « Alors, Georges Quost, toujours là? Ça n'est pas très brillant. C'était plus facile de s'évader en rêve, hein? » Je m'habille, je me rase. Mon propre sarcasme bourdonne autour de moi. Avec le petit déjeuner, je le fais taire. Je fais réchauffer du café sur le poêle de la cuisine, ça m'occupe. Il faut casser les fagots, souffler le feu. Puis je balaye longuement, en chassant la poussière des coins, en enroulant les toiles d'araignée autour du balai. Il ne me reste plus qu'à attendre la visite du vieux, le panier de provisions, les cigarettes, le blanchissage. La matinée passe à peu près. Mais l'après-midi, intolérable. Morne, familière, écœurante, elle se traîne au bord de l'île. Un chat noir, brûlé de soleil, qui ferait interminablement le gros dos sur une fenêtre de province. Le sarcasme est là : « *Alors, Quost, rien de nouveau? Le lac n'a pas quarante mètres de large, il n'y a qu'un gardien de soixante ans, et tu es toujours là?* » Je me secoue sans parvenir à le chasser. J'en suis réduit, quand il crie trop fort, à rire moi-même. « Alors, l'homme invisible, le tapis volant, l'évadé dans le lit, c'est tout que ce tu trouves pour sortir de là? » Qu'est-ce que je peux faire? Vite de nouveau le soir.

Ce qui me dégoûte le plus, c'est de penser à mon métier : les beaux préceptes de nos brochures.

« La vie vous semble difficile?

» Vos affaires, vos amours, vos problèmes vous paraissent inextricables?

» Vous êtes dégoûté de tout, inquiet, angoissé? Vous ne voyez plus comment en sortir?

» Dites-vous bien qu'avec les découvertes de la psychologie contemporaine, *il n'y a pas de situation insoluble.*

» L'imagination et la volonté sont souveraines, mais à condition d'être précédées de *la connaissance.*

» Apprendre à se connaître pour apprendre à se conduire.

» Les méthodes psychanalytiques en vigueur au *Centre Psychologique Moderne* sont les méthodes de la libération humaine appliquées à la vie du XXe siècle. »

Et le Quost, qui s'est associé avec Goublier un jour pour fonder le

Centre et vendre des solutions à ceux qui n'en ont pas, partage aujourd'hui son temps entre la morne occupation des jours et les fausses merveilles de la nuit.

Quelques jours plus tard.

Il est évident que je suis ici par erreur. C'est à dire que tout est simple et qu'*il n'y a pas de mystère.* Mais il est étrange de voir, que, comme l'idée de l'erreur judiciaire, on commence toujours par la refuser. Question d'orgueil. J'ai été matraqué, jeté dans une voiture, chloroformé, amené ici ; serait-il possible que tout cela se soit abattu sur ma tête sans m'être vraiment *destiné?* Intolérable. Je ne pouvais pas supporter d'abord que l'on m'eût *méconnu* à ce point. Cependant, plus je réfléchis, plus le quiproquo s'éclaire. Ces étrangers qui m'ont suivi l'autre semaine dans Paris cherchaient quelqu'un. La France, l'Europe sont pleines de sociétés secrètes. Quelqu'un devait être kidnappé à ma place. Je dois ressembler à ce quelqu'un. Il se promène encore en liberté dans Paris, avec l'asphalte de juin sous les pieds, heureux des joueurs de billes, à six heures, dans le quartier des Halles. Un habitué peut-être de la *Pointe Saint-Eustache,* et il prend un bock en reniflant l'odeur déserte des calmes trottoirs, ah! le salaud! Je suis victime d'une erreur judiciaire. On lit ça dans les journaux, dans les manuels d'histoire, on n'y croit pas tout à fait. On se dit que Dreyfus, c'était tout de même une malchance inouïe pour que ce soit tombé sur lui, alors qu'il y a des milliers d'officiers. Même une erreur, c'est encore un peu suspect. Et puis ça m'est arrivé. Il faut que ça me soit arrivé.

Demain matin, je remettrai ce mémoire au vieux :

« Voici des jours que dure cette incompréhensible détention. Manifestement *vous vous êtes trompés. Vous m'avez pris pour un autre.* L'homme que vous pensiez tenir en votre pouvoir n'est pas moi. Ceci va vous expliquer mon comportement depuis le début : la stupeur d'un homme ahuri, qui ne sait que répondre. Votre gardien n'aura pas manqué de vous le dire. N'apparaît-il pas que si j'étais l'ennemi que vous vouliez séquestrer, coupable de quelque chose vis-à-vis de vous, mes réactions auraient été absolument différentes? J'aurais eu des révélations à faire. Ou je me serais justifié d'une accusation. Ou j'aurais avoué. Et si j'avais gardé le silence, c'eût été le silence gros d'acceptation et de réserve de *celui qui sait,* un silence en *connaissance de cause.* Moi, je ne puis rien expliquer, rien justifier, rien avouer. Il n'y a rien pour moi à répondre.

» Dans votre intérêt comme dans le mien, il faut que vous fassiez une enquête. En voici les éléments : je joins à cette lettre les trois seules pièces dont je dispose et que je vous prierai de bien vouloir me retourner : 1° ma carte d'identité établie par la Préfecture de police ; 2° un permis de conduire ; 3° une pièce militaire non pourvue de photographie.

» Mon nom est Georges Quost. Je suis né à Paris. J'ai trente-quatre ans. La mairie du XIVe arrondissement pourra vous fournir un extrait

de naissance. Ma mère, née Antoinette Hermitte, est morte à Paris, veuve depuis longtemps, lorsque j'avais vingt et un ans. Le petit héritage qu'elle me laissait m'a permis de mener une vie à peu près indépendante. J'en ai profité pour abandonner mes études de médecine que je poursuivais fort mollement. Durant toutes ces années, mon domicile principal a toujours été 5 *bis*, rue Férou, Paris (VIe), près de l'église Saint-Sulpice, dans un petit pavillon que j'habite encore. Vous pourrez y vérifier ces renseignements auprès de la concierge, madame Bernadette, qui est dans la maison depuis quinze ans et a connu ma mère. J'ai mené, pendant tout ce temps, une vie banale de célibataire sans métier, ne me connaissant pas un ennemi, n'ayant aussi que peu d'amis, dont un seul m'est cher, M. Jean Lachenis, résidant à l'hôtel des Feuillantines, rue des Feuillantines.

» Voici un peu plus de trois ans, je me suis trouvé au bout de mes ressources, l'héritage de ma mère étant épuisé. Il fallait faire quelque chose. Or j'ai toujours eu un goût très vif pour ces méthodes d'interrogation de soi et des autres que l'on nomme *psychanalyse* et, depuis l'enfance, je me suis livré avec continuité à l'exercice de l'imagination. Voici longtemps déjà qu'existent dans les pays anglo-saxons des cliniques de psychanalyse, véritables agences de traitement de l'esprit et de la volonté. Ces agences s'adressent à tout le monde et ne sont nullement réservées, comme jusqu'ici en France, aux clients riches, ou aux malades déjà incurables. Il s'agissait pour nous de faire la même chose, de mettre la psychanalyse à la portée de l'homme de la rue.

» Nous avons donc décidé de fonder, M. Lachenis et moi, un institut de psychanalyse sous la raison sociale de *Centre Psychologique Moderne*. Cette maison est devenue très vite une excellente affaire. M. René Goublier, administrateur d'immeubles, possède la majorité des actions. Je suis moi-même directeur général du *Centre*, dont la responsabilité clinique est assurée par M. Lachenis, qui possède le titre de docteur en médecine.

» Vous savez ce qu'est le *Centre*. Vous avez pu lire nos prospectus et nos brochures. Je me flatte que celles-ci ont été assez largement répandues. Vous me permettrez de rappeler l'une d'elles :

» *Il arrive souvent* (disons-nous à nos clients) *que, sans être malades physiquement, vous ne puissiez pas travailler, vous ne soyez pas « dans votre assiette ». Un malaise moral vous habite ; vous vous sentez « quelque chose ». Alors vous avez besoin d'un examen psychologique.*

» *Comme il y a dans l'organisme (les artères, les reins, l'intestin) des toxines qu'il faut éliminer, ainsi il se forme dans l'esprit des poisons qui doivent être dépistés et évacués. Ces poisons s'appellent des « complexes ».*

» *Seul un médecin peut diagnostiquer l'état de vos artères et de vos reins. Seul un spécialiste de la psychanalyse peut reconnaître et chasser les poisons de votre inconscient. Le* Centre Psychologique Moderne *groupe ces spécialistes, sous la surveillance et la responsabilité de médecins de la Faculté.*

» En fait, je dois le reconnaître, avec franchise, le *Centre* ne reçoit guère que des médiocres, des malchanceux, des timides. Ils essaient chez nous leur dernière carte. Ils voudraient que nous leur apportions la revanche d'une vie inférieure et subalterne. Presque toujours notre traitement leur a fait du bien. Nous les délivrons de leurs complexes et leur rendons quelque confiance. Par nous, ils apprennent la culture appliquée de l'imagination, ils forment leur volonté, mettent de l'ordre en eux. Nous ne créons que de l'énergie.

» Au moment où j'ai été enlevé, je me disposais à publier en brochure, sous le titre *Témoignages*, une suite de lettres envoyées par des clients qui nous manifestent leur reconnaissance.

» Il est impossible que vous n'aperceviez pas quel préjudice ma détention injustifiée est en train de causer à ma maison.

» Je m'engage bien volontiers, une fois libéré, à me taire scrupuleusement sur les circonstances de mon séjour ici.

» GEORGES QUOST. »

Je leur donne une semaine pour faire leur enquête et me répondre.

Le lendemain.

Le vieux a apporté du tabac, des allumettes, les *Œuvres complètes* de W. Robertson, deux gros volumes reliés, imprimés sur deux colonnes, « au bureau du Panthéon littéraire. 1853 ». Cela doit venir d'une bibliothèque de sous-préfet du Second Empire. J'y trouve une *Histoire d'Ecosse*, des *Recherches historiques sur l'Inde ancienne*. Ce n'est pas cela qui me donnera de mauvaises idées. Penser à demander quelques romans policiers.

Naturellement, ils ne m'ont pas donné de journal.

Une sorte de protocole s'est établi entre le vieux et moi. Je vais l'attendre à l'échelle. Il amarre précautionneusement sa barque, prend pied sur la rive et son doigt se crispe alors, attentif, sur la gâchette de son arme, tandis qu'il me maintient à distance. Nous allons vers la maison, il me fait marcher devant, le panier au bras. Une fois entré, il jette un coup d'œil circulaire sur le ménage. Et j'attends ce coup d'œil, c'est pendant les quelques secondes qu'il dure que je peux dévorer du regard ce visage, la peau rude et rouge, une moustache longue, grisâtre, jaunie de tabac aux deux coins de la bouche, et la bouche elle-même, le mystère de la bouche muette, qui ne s'ouvre qu'à peine pour respirer, qui n'a pas de mots, qui peut-être n'a pas de dents, mais pourtant qui fume des cigarettes puisqu'elles jaunissent la moustache et peut-être, après tout, que c'est une bouche construite comme les autres, avec des chicots, une vieille langue qui a tout goûté, mais ce qu'elle me dirait sans doute passe les paroles. Soudain, je n'ose plus regarder la bouche. Les yeux du vieux sont revenus sur moi après leur courte promenade. Je pose mon inutile question, comme un type à l'eau qui s'obstine à crier.

— Il n'y a pas de réponse à ma lettre d'hier?

Silence.

— Merci pour les cigarettes.

Il me fait signe de passer devant. Le canon de la mitraillette touche durement mes reins. Nous descendons le petit perron. Arrivé à l'échelle, il me fait signe de reculer, de reculer encore. Alors, il ramasse le panier que j'ai posé à terre et s'engage dans la descente. Les rames battent l'eau.

Ce matin, en ramassant le panier, il m'a tourné le dos une seconde. C'est à ce moment qu'il faudrait...

Le lendemain, second jour.

Rien. Whisky commandé et obtenu. Passé la journée à boire et à fumer.

Cinquième jour.

Rien. Première pluie depuis l'Accident.

Sixième jour.

Hier soir, à l'heure des rêves, longuement réfléchi. Je ne sais pas nager, mais il doit y avoir un moyen. A chaque instant, *faire une prière.* (Je me comprends, il y a des choses que je ne puis écrire en clair.)

Rien.

Septième jour.

Aucune réponse.

Questions essentielles :

1° Y a-t-il une garde en dehors du vieux?

2° Profondeur des douves;

3° La meilleure heure.

Poser le panier tout près du bord, au moment où le vieux s'en va, de façon que, pour le prendre, il soit obligé de me tourner le dos. L'autre jour ç'avait été par hasard; hier, durant deux pleines secondes, il m'a quitté du regard. Je tenterai ma chance.

Ne pas le tuer, mais l'étourdir. Je lui rendrai le coup que j'ai reçu le soir de l'Accident. Passé une bonne partie de la journée d'hier à fouiller vainement l'île pour découvrir un bâton. Enfin, je me suis rappelé une histoire des journaux; j'ai rempli une chaussette avec du sable — il y en a un tas derrière la maison. Ça me fera une excellente matraque.

J'ai fermé toutes les portes, je suis allé dans la petite chambre à la fenêtre grillée. Personne ne peut y plonger son regard de l'extérieur. C'est là que je me suis réveillé la première fois après l'Accident, le cœur chaviré de chloroforme, ayant vomi par terre tout autour de moi. Il me suffit d'y rentrer pour frissonner encore d'angoisse et de haine. En passant dans la grande pièce, j'avais attrapé une des six chaises en cuir repoussé. Deux secondes pour bondir dessus et l'assommer. Le bois a crié sous la matraque, puis a cédé en craquant.

Le lendemain.

Ce matin, à onze heures, comme d'habitude, le vieux est arrivé. Il avait du temps. Il s'est promené lentement dans la maison, comme pour regarder si tout était en ordre. Un instant, dans la cuisine, il s'est immobilisé. Je voyais son crâne de trois quarts, la place où j'allais frapper un peu au-dessus de l'oreille, dans la tignasse grise. La chaussette bourrée de sable pesait dans ma poche. Un élan de fraternité monta en moi pour ce vieux que j'allais matraquer. Je ne te manquerai pas. Le premier complice d'un assassin c'est sa victime : « *Nous serons amis après. Ce n'est qu'un moment à passer.* » Toute haine avait fait place à une sorte d'amitié féroce. Son crâne bougea. Je vis qu'il me regardait.

Je pris le panier au bras, descendis les marches du perron. « *Pressons-nous. Tu verras, ce sera vite fini.* » Je reculai en mettant la main dans ma poche. La matraque suivit au bout de mon bras, je n'eus qu'à la suivre de tout le corps. Elle atterrit sur le crâne, se modela sur la forme de la tête, l'épousa comme une ventouse, puis retomba gorgée. Le vieux était par terre, inerte, près du panier renversé. Sa main serrait toujours la mitraillette. Je tiraillai le canon de droite et de gauche pour le lui arracher. Finalement, je saisis sa main entre les miennes, pour ouvrir les doigts. Une vieille petite bête rouge et tannée, avec des ongles au bout des pattes. Je pris l'arme, descendis l'échelle. Je ne crois pas avoir été très long à défaire la chaîne. La violence du courant me surprit un peu. Je dus faire force de rames. « *Quels muscles doit avoir ce type !* » La mitraillette reposait au fond du bateau : aurais-je pu faire autrement avec les mains occupées aux rames ? La première rafale éclata lorsque je dépassai la pointe de l'île. En même temps, un panache d'eau jaillit sur la rivière à côté de la barque. Seule, la tête du vieux dépassait le rebord de la terrasse, comme un hérisson grisâtre, pendant qu'allongé il me canardait tranquillement de haut avec un autre instrument. Le salaud avait dû faire le mort. Son crâne de paysan était à l'épreuve d'une matraque de sable. Il lâcha une seconde, une troisième rafale. Rien à faire. J'abandonnai les rames. Il se mit à genoux, me fit signe avec le bras de revenir et tira encore, rageusement.

Pendant que j'arrimais le bateau à son piquet, avec le canon du vieux à quelques centimètres de moi, je pensais que j'allais recevoir un coup dans la figure. Ou bien une gifle, comme dans les camps de concentration. J'ai monté l'échelle, raidi par l'attente. Ne pas montrer ma peur. Arrivé sur la terrasse, je me suis fait violence pour maintenir les coudes au corps et ne pas me protéger la figure avec les bras. Le vieux me regardait attentivement. Je soutins son regard. Il haussa les épaules. C'était son tour de m'aimer.

Je ne renonce à rien, malgré l'échec.

Plus tard.

Comment vais-je raconter cela ? Derrière l'île, du côté opposé au bourg, les deux bras du lac se rejoignent et la terrasse serrée dans l'étreinte

s'allonge en cap. J'étais étendu là-dessus, fumant une cigarette après mon déjeuner de sardines. Il était deux heures peut-être. De l'à-pic de la terrasse, léchant le mur de soutènement, montait jusqu'à moi le petit bruit de l'eau. Le paysage comme une grande figure vide et lisse. Pas de maison. La rivière s'en va entre des prairies basses et marécageuses piquées de fleurs. A trois cents, quatre cents mètres, un rideau de peupliers se dresse, écarte un peu ses franges par en dessous et laisse passer la rivière.

Une anse de la berge, à l'abri du courant qui anime le milieu, est remplie de lentilles d'eau. Parfois un obscur remous dévoilait l'eau noire. Il faisait chaud. Je ramenai mes jambes en tailleur sous moi.

Soudain, il se produisit dans mon corps une rupture. Quelque chose creva, comme la bonde d'un tonneau. Je sentais ma vie fuir sous moi. Elle pissait sous moi. Elle se répandait invisible sur le sol de la terrasse. Une marée qui descendait, me laissant de plus en plus vide, à mesure que s'échappait le liquide à gros bouillons. La pression diminuait. J'eus le sentiment que j'allais mourir. Ma personne d'autrefois se répandait au dehors avec mon état civil, mon identité, mes habitudes. Je réussis à me mettre à genoux, la paume des mains pesant durement sur le bord de la terrasse. Un peu plus, je serais tombé dans la rivière. Je cherchais désespérément le moyen de boucher le trou. Enfin, je mobilisai ce qui restait de puissances éparses à travers mon corps et je fis le plus violent effort de volonté de toute mon existence : une seconde de plus, ce serait trop tard. Je me dressai debout, vacillant. De ma bouche délivrée sortit mon nom comme une explosion : « *Georges Quost ! Georges Quost !* » Je me rassis comme quelqu'un qui vient d'échapper à la mort.

Voilà le fait. J'ai longuement analysé cette histoire, il me semble que j'y vois à peu près clair maintenant. D'abord il faisait chaud. Je venais d'avaler deux boîtes de sardines pour mon déjeuner. C'est la cause immédiate. Quant aux causes plus lointaines, parbleu, elles m'apparaissent aussi : je suis un homme coupé de ses amarres. Un pigeon amputé de ses canaux semi-circulaires, il ne retrouve plus ses coordonnées. Je n'ai plus de coordonnées. Je me défais.

Ce n'est pas tant que je sois sans Hélène, sans Lachenis, sans employés, sans téléphone... Ce n'est pas l'absence des personnes qui compte, c'est l'absence tout court. L'absence abstraite. L'absence des liens. Décroché.

. . . . . .

Cinq heures.

La soirée du boulevard des Italiens, c'était quinze jours peut-être avant l'Accident. En fin d'après-midi, Hélène m'a téléphoné au bureau :

— On dîne ensemble ?

Je l'avais vue la veille. Non, je ne voulais pas la *tromper*. Je l'aime. Mais c'est tellement intolérable de toujours heurter du poing cette pâle

poitrine fermée, comme une porte qui ne s'ouvrirait pas. Tout d'un coup, j'avais besoin de voir, une fois de plus, si les corps n'avaient pas changé pendant mon absence, si cette fois-ci je n'en toucherais pas un, enfin. Alors je serais revenu auprès d'Hélène, je le jure, avec une espérance toute nouvelle.

— Écoute, je regrette. Je suis invité par un client.

Elle rit dans le téléphone, nerveusement.

— Je vois. Le viol en règle. La victime exécutée au dessert. Une conscience de plus au tableau de chasse. Tu me dégoûtes.

— Hélène, nous n'allons pas recommencer à discuter au téléphone...

— Mais non, je sais, c'est pour leur bien. Bonne soirée...

J'ai dîné seul..

Boulevard des Italiens, je suis entré dans un dancing. Les entraîneuses faisaient danser des sous-lieutenants en permission. J'ai bu un whisky au bar, en regardant les femmes. On ne peut pas rêver un être plus *autre* que cette fille désirée au hasard et qui peut-être refusera.

Une longue blonde. Je m'approchai d'elle pour entamer la conversation, mais un des officiers me devança. Celle à qui j'offris une coupe de champagne était plutôt grasse et petite.

— Ce n'est pas très amusant ici, dis-je. Voulez-vous faire un tour ailleurs ?

— Il y a une attraction au programme, dit-elle. Un prestidigitateur...

Le prestidigitateur vint. Il portait un bonnet pointu avec des étoiles et ressemblait à Amberger. Il voulut changer de l'eau en vin, sous un mouchoir, mais rata son coup. Le vin jaillit d'un tuyau, ruissela sur la table. Tout le monde riait. On cria : *Bis !*

— J'ai vu, dit la petite, un fameux truc au music-hall. Une femme toute seule sur la scène. Elle entre dans une caisse. On pose la caisse sur des tréteaux. Un type vient et scie la caisse en deux. La moitié à gauche. La moitié à droite. On rapproche les deux moitiés, la femme sort entière. Ça c'est du travail.

Je rêvai un instant à cette solitude-là. Vraiment intouchable. Enfermée dans sa caisse au milieu d'une scène vide, une femme qu'on ne pouvait pas blesser. Peut-être l'amour qui n'arrive pas à toucher les êtres, réussirait-il à ouvrir celle-là. Peut-être que l'amour avec elle ne menait pas forcément à Kirkerra. J'eus un mouvement d'affection pour la petite qui venait de me raconter cette histoire. Je posai la main sur ses genoux.

— Mais vous allez bien vite, il me semble, dit-elle.

J'aime qu'elles résistent. Cette femme avec qui j'allais coucher était un bloc impénétrable de pensées, de soucis, d'obsessions, d'idées politiques, une statue étrangère. Je ne parlai plus de partir. Nous allâmes nous asseoir à une table, pendant que le prestidigitateur, après un autre tour, se retirait en saluant l'assistance. Les rires se mélangèrent aux applaudissements. La petite fit la moue d'un air distingué. « Je préfère le théâtre », dit-elle. Elle se mit à jouer à la jeune fille de famille, un peu

libre d'allures simplement. « ... Entrée par hasard. Et, somme toute, c'était moche. » J'encourageai son bavardage d'un mouvement de tête. Une fois de plus, le plaisir de susciter l'indépendance de l'autre, d'en faire vraiment à ses propres yeux une *personne*, afin d'essayer ensuite, plus désespérément, de m'enfoncer en ce monde fermé, de communiquer avec lui.

Au petit matin, pendant qu'elle dormait encore, je suis parti. Au moment d'ouvrir la porte, je suis revenu vers le lit, j'ai découvert lentement mon amie de la nuit. Ce corps endormi était plus loin de moi que la planète la plus distante. Les images de Kirkerra flottaient dans la chambre.

Le lendemain.

A onze heures, en haut de l'échelle. J'attends le vieux une bonne dizaine de minutes : il ne vient pas. Mon imagination s'affole : et s'il s'était cassé une jambe, et s'il était mort cette nuit ? Je pourrais bien crever de faim sur leur sacrée île. Je prends la résolution, au cas où le vieux finira par venir, de constituer une réserve de provisions. Cela me servira autant pour la *prière* (lorsque j'aurai trouvé un moyen de la réaliser) que pour le cas où je serais coupé du ravitaillement pendant quelques jours.

Enfin, il arrive. Soulagement infini et absurde. J'allais pleurer.

Hier, j'avais demandé du vin. Une bouteille tend le cou hors du panier. Il y a un tire-bouchon à l'intérieur. Le vieux plante son regard dans le mien : « *Voilà donc à quoi tu penses, au lieu de demander...* » Je jurerais qu'il est *déçu*. Ils attendent de moi un geste, un mot que je ne leur donne pas. Eh bien, ils pourront attendre.

Rentré dans la maison, mis le couvert soigneusement, déjeuné au Saint-Émilion. J'affecte de trouver ça drôle, mais la pensée me submerge de toute cette extravagance. Quelqu'un que l'on arrache à sa vie, à ses amis, à ses affaires, c'est qu'on le punit. Bien. Alors, pas de Saint-Émilion.

A moins que... J'allais écrire : à moins que *cela aussi* (cette complaisance, ces cigarettes, cette bouteille) ne fasse partie de la punition. Ça n'a pas de sens.

Bien obligé tout de même de constater que dans ce jeu contre inconnu, c'est moi qui rends des points à chaque coup. La punition m'échappe, je ne comprends pas non plus le tabac ni le vin. Et il y a tant de moyens de séquestrer un homme à peu de frais. Pourquoi ce décor tout entier, cette île, cette ville, cette basilique ?

Ils exigent de moi quelque chose que je me sens incapable de leur donner. La ville me répète obstinément son incompréhensible question. *Je ne sais pas ce que vous voulez dire.* Mais cette conjuration des choses est pleine d'une imperturbable tranquillité : « Ne te presse pas. Tu y viendras tout de même. Tu finiras bien pas répondre. » La seule forme de ma protestation, c'est de refuser le dialogue. Il me tombe dessus des

hauteurs de la basilique, il m'enserre avec les bras du fleuve, il s'impose avec le tremblement de la lumière au-dessus du pont, et la douceur des marais, et la bouteille de Saint-Émilion...

Après déjeuner, était-ce un peu d'ivresse, cinq verres de bon vin dans l'estomac? J'allai m'étendre sur le petit promontoire de l'Est, face à la ville. Soudain très heureux. Un bonheur refluant comme une marée. Montant au ventre, au cœur. L'ensemble du paysage s'aplanissait comme une toile. Il flottait. Un théâtre. Sur son aire, à gauche, la basilique grise et bleue, caressée par un reflet du cintre. Les fenêtres du décor béantes sur le noir des coulisses. Un effort, encore un effort, et je me hausserais par-dessus les maisons jusqu'à ce souterrain des airs, cette bouche encore voilée mais qui allait se disjoindre. Je glisserais d'un coup jusqu'au cœur de la machinerie, où les comparses attendaient que je vinsse les reconnaître.

Alors j'entendis venir distinctement de la basilique un tintement de cloches. C'était la deuxième fois qu'elles sonnaient. Le jour de mon arrivée ici, de grandes volées. Et maintenant, seulement, une petite voix, presque amicale, un encouragement à comprendre. Mais déjà je lâchais pied, je retombais de toute ma hauteur, j'atterrissais de nouveau sur l'île. Le décor se durcit, reprit sa profondeur et son creux.

Je m'assis au bord de la terrasse. Le soleil se couvrait comme un œil d'une taie énorme de nuages. Il cligna sans joie au travers des plus faibles épaisseurs. L'atmosphère fraîchit.

Je me forçai à allumer une cigarette, à ricaner très haut.

. . . . . .

Plus tard.

Rien écrit depuis quelque temps.

Longueur des journées, soleil.

Aujourd'hui comme tous les jours, le vieux est venu mais je n'avais pas été le chercher à l'échelle. Maintenant c'est la fin de l'après-midi. Un peu de vent jette les feuilles des hêtres dans l'eau du lac. Je suis rentré pour écrire.

Ce rêve qui me renvoie dans mon passé. Là où elle se trouve aujourd'hui, est-ce qu'Hélène aussi rêve à moi?

Il était peut-être quatre ou cinq heures du matin. La sortie de la nuit. Pour la première fois, Hélène parut dans mon rêve. Nous nous trouvions dans une chambre. Le paysage découpé dans la fenêtre n'était pas mon jardin de la rue Férou, ni le quartier de la Chaussée-d'Antin, ni l'horizon de l'île non plus. Je dis à Hélène : « Te voilà. Où sommes-nous? » Elle était assise sur le lit, les deux bras croisés, la paume des mains sur les épaules. Elle demandait l'amour. Nous étions là pour l'amour. Je sentis un désir vaguement m'émouvoir, mais avant tout il fallait que je reconnaisse où nous étions. Hélène ouvrit les bras, les referma. Je lui jetai un coup d'œil plus attentif. Quelque chose bougea en moi. C'est vrai,

il y avait des semaines que je n'avais pas fait l'amour. J'avais envie d'aller vers elle, de lui caresser les épaules, l'endroit où sous la nuque son dos se partage d'un creux de dune pur comme du sable. Mais la fenêtre m'appélait. Enfin je m'arrachai à moi-même. Je fis quelques pas jusqu'à la croisée. D'un coup, je reconnus le paysage.

C'était la gare du Triage, à Brétizy. Les voies de chemin de fer s'entrecroisaient ou couraient parallèlement les unes aux autres, à perte de vue. Un océan de rails. Pas un train. Je reconnus le signal vert et rouge sur la droite et, sur la gauche, la cabine n° 3 où siègeait autrefois M. Hollebecke, en manches de chemise, son éternel mégot à la bouche. Des tas de briquettes de charbon s'élevaient entre les voies, comme des châteaux-forts, avec la rangée du bas peinte en blanc. J'eus envie de crier de joie, comme au temps de mon enfance, lorsque je me penchais avec la petite Anne Hollebecke, de la fenêtre de la cabine 3, sur les beaux châteaux noirs. Mais je savais bien qu'il était défendu de crier. M. Hollebecke nous gronderait, Anne et moi. « Vous n'avez déjà pas le droit de vous trouver ici, dans la cabine d'aiguillage. » Et si le chef de gare du triage nous voyait, M. Hollebecke serait peut-être révoqué. Anne alors me prenait par la main et nous nous sauvions, pour qu'on ne nous enlevât pas notre bonheur.

(Voilà que je mélange le rêve et les souvenirs. Anne Hollebecke, la cabine d'aiguillage, quelle vieille histoire!)

Je me retournai vers la chambre. Ce n'était plus Hélène. C'était Anne Hollebecke cette fois, à demi nue au fond de l'ombre, comme dix ans plus tard, dans la chambre de Brétizy. Anne dont les épaules se soulevaient à petits coups parce qu'elle pleurait. Je vis, comme une autre fois lors d'une autre nuit, une grosse larme brillante rouler sur sa gorge, hésiter, puis s'enfoncer dans la douce vallée de sa poitrine.

Je quittai la fenêtre et vins m'agenouiller devant Anne. Je passai mes lèvres sur cette larme chaude.

— Ne pleure plus, dis-je. *Pardonne-moi.* Nous allons tout recommencer.

Je me traînais à ses pieds. Elle mit ses bras autour de moi. Une flamme m'envahit. Au fond de ce lit de rêve, où je pressais maintenant mon corps contre la forme nue d'Anne Hollebecke, mes jambes contre ses cuisses tièdes, je n'oubliais pas l'Accident. Je me souvenais que depuis des semaines je n'avais pas eu le désir de l'amour. Ma force rugueuse d'homme, je la polissais sur cette chair lisse, j'écrasais mon désir sur ce désert doré, plage sableuse que soulevaient à peine des seins pâles. Un orage montait en moi. Me voici un arbre qui se dresse furieusement, prêt à éclater dans la tempête, prêt à casser et mourir. Au-dessus de cette terre unie, aux fuyantes collines, je planais comme un oiseau incendié. J'étais l'arbre et j'étais l'oiseau. Au paroxysme, je m'abattis dans un bruit de branches et de plumes. La flamme se réfugiait à l'extrême de mon être, luttait pour son dernier embrasement, une gerbe d'étincelles

qui croula dans l'épaisseur des sables. Je fus soudain calme sur la plage, tandis que la mer refluait, laissait paraître les varechs, ma vie d'enfant, le Triage de Brétizy, Anne Hollebecke, tout ce que j'avais oublié depuis.

Réveillé sur la plage humide et glacée. L'incendie rabattu n'était plus qu'une forme froide, un tison mouillé. Levé, j'allai jusqu'à la fenêtre grisâtre de l'aube. Le seul paysage était celui de la ville vide, pas plus endormie que le jour.

Maintenant, bien sûr, je n'espère pas m'en tirer comme ça. Toutes sortes de nouvelles questions. Après des semaines, me voici redevenu un homme. Des besoins d'homme. Jusqu'à hier, je vivais la nuit dans un monde de rêves désarmés, purs de caresses, où je n'avais pas vu passer la figure d'une femme. Trop accablé par l'Accident. Soudain l'amour m'est rendu, ce n'est pas drôle.

Et puis, quelle attaque s'embusque sournoisement derrière le souvenir d'Anne Hollebecke? Toute cette journée, je n'ai pu détacher ma pensée de l'histoire d'il y a douze ans, dans la maison du Triage. Une partie de moi-même s'est dressée contre moi à la faveur de la nuit. Tu me demandes des comptes? Je suis innocent.

Plus tard.

La résonance du rêve de l'autre jour s'efface. Ce n'était qu'une fausse alerte.

S'il y a un espion en face, derrière les rideaux des maisons, eh! bien, il est servi. Il ne peut voir que cet homme nu qui se promène ou qui vient déjeuner sur la terrasse d'une boîte de pâté, d'une bouteille de Bourgogne. Il ne peut pas voir ma pensée qui s'emploie sans cesse à une minutieuse *prière*. (Encore une fois, je n'entends, pas de confusion.) A plusieurs reprises, en pleine nuit, je me suis levé pour faire mes observations. A tâtons, dans l'ombre, jusqu'à la porte du perron. Le vent est frais. Rien ne bouge. Non, je ne crois pas qu'il y ait des sentinelles. Le terre-plein de la basilique, là-bas, résonne de silence comme un tambour abandonné. La ville assise dans l'ombre tend la découpure de ses cheminées au-dessus des toits, morte d'ennui.

Je me recouche. Et dès l'aube, la revoilà avec son masque des jours, la hideuse fausse innocente façade des maisons bourgeoises, l'emplâtre blanc du matin collé sur les fenêtres. Je te mens, moi aussi, avec ma nonchalance apparente qui traîne au bord des douves sous le soleil. Plein d'une prière obstinée.

Le lendemain.

Soleil; il est midi, j'écris devant la fenêtre ouverte, face au pont de pierre et au bourg. Bien dormi. Chants d'oiseaux. Je vais déjeuner. Châblis, Armagnac.

Après le déjeuner, un peu de pluie. Je rentre dans la maison, je m'assois sur le haut du perron. La pluie tombe chaude et drue. Une guêpe entre

dans le couloir, volant lourdement, avec un petit vrombissement d'inquiétude. Elle fait quelques tours à l'air sec, en secouant ses ailes mouillées. Son corselet jaune est tout sali. Elle retourne vers la pluie, revient encore, hésite et, tout d'un coup, fonce. Je la suis un instant, elle vole en descendant toujours plus bas. Puis je la perds de vue. Noyée sans doute.

En dînant, je repense à ma guêpe. Par un temps comme ça, le vieux ne doit guère se risquer dehors. Une illumination me traverse. Mes « prières » sont à peu près finies : je tenterai le coup un jour d'orage.

D'ici là, endormir toute suspicion. Je leur écrirai une lettre qui les rassure.

Le lendemain.

La pluie n'a pas tenu.

A onze heures, le vieux arrive avec son panier et son pistolet. Je lui remets une lettre que je viens de rédiger :

« Je vous ai adressé, il y a quelque temps, un rapport accompagné de plusieurs pièces d'identité. Je n'ai pas encore reçu de réponse. Mais je me doute que ce genre de vérifications doit être assez long.

» Je vous fais connaître qu'à partir d'aujourd'hui je vous accorde un mois pour vous rendre à ma bonne foi. Passé ce délai, je ne me considérerai plus tenu envers vous.

» GEORGES QUOST. »

Suit une liste d'objets demandés, établie comme en fonction d'un long séjour :

Une botanique ;
Romans policiers, un Balzac ;
Un pantalon de drap léger, des espadrilles ;
Cahiers de papier blanc ;
Un transatlantique.

Plusieurs jours plus tard.

Je ne fais plus qu'attendre. Mon plan est établi. Avant-hier, le temps s'est obscurci vers la fin de l'après-midi et il a plu assez fortement. Avant de me coucher, j'ai préparé mon matériel dans l'obscurité, sans allumer ma bougie. Le lendemain matin, le soleil était revenu, les pierres du perron étaient déjà chaudes. La basilique clignotait dans un ciel neuf. Mais j'aurai la patience qu'il faudra.

Ma patience, au long des après-midis, je la conduis de place en place au bord de la rivière. Hier, je suis monté sur le toit par les appentis qui sont derrière la maison. Assis à califourchon sur le faîte, le dos contre la cheminée, je regardai longuement.

Lendemain matin.

La pluie à rangs serrés. Là-haut, l'épaisseur grise des nuages. Tout est prêt. Ce sera pour tout à l'heure, après la visite du vieux.

Le lendemain.

Qu'ai-je à dire qui ne soit inclus dans mon geste d'écrire, cette après-midi, à la même table qu'hier, devant cette fenêtre d'aquarium, où bouge le même monde noyé? Je viens de dormir douze heures, comme une brute, assommé de fatigue et de froid.

Quand tout fut prêt, j'attendis le vieux. Il était un peu en retard à cause de la pluie. Je veillais à la petite porte du perron pour me précipiter à l'échelle dès qu'il arriverait. Il ne fallait pas qu'il entrât dans la maison. Dix minutes après onze heures, son feutre ruisselant parut au niveau de la terrasse. La pluie crépitait si fort que le bruit avait étouffé le grincement de la chaîne. En dévalant le perron, la jubilation de mon cœur : avec une pluie pareille on ne pourrait rien entendre.

Le vieux m'a tendu le panier, est reparti aussitôt. Une chance : recouvrant les provisions, il y avait une espèce de ciré à capuchon comme en mettent les jardiniers. J'avais risqué, il y a quelques jours, de demander un manteau de pluie. Il était maintenant onze heures vingt. J'attendis jusqu'à la demie pour donner au vieux le temps de rentrer. La pluie sonnait la terre : une charge de petites flèches rageuses et blanchâtres. On n'y voyait pas à cinq mètres devant soi.

J'eûs beaucoup de mal à traîner jusqu'au bord de l'eau mon espèce de radeau, deux portes enlevées de leurs gonds au petit matin, liées par des bandes d'étoffe découpées dans mes draps. Je suais sous mon ciré en traînant les planches. Avant de balancer le radeau dans la rivière crépitante, j'amarrai solidement, par une longue corde de draps et de couvertures déchirés, les poignées des portes aux montants de l'échelle. La flotte me coulait dans le cou et grouillait déjà au fond de mes chausures. Pas envie de rire, mais une résolution pleine de curiosité. Ça m'intéressait beaucoup. Sacrée pluie tout de même, les morceaux de sucre bourrés dans mes poches allaient faire une drôle de bouillie. Je courus enfiler mon veston bardé de boîtes de conserve, brinqueballant comme une cuirasse. De retour sur la terrasse, un dernier regard à droite et à gauche. Le radeau coula vers l'eau comme un dos bleu et lavé. Une seconde après, j'étais dans la rivière, une main appuyée aux moellons, de la flotte jusqu'à mi-jambes. Un chahut d'enfer grondait dans ce fossé.

A peine couché à plat ventre sur mon radeau qu'il démarrait en tournant. J'étais parti les jambes les premières, et je plongeais du menton dans l'eau. Impossible, à cause de la pluie, de me rendre compte de la profondeur, mais les sondages que j'ai faits la nuit, avec des draps attachés, indiquent plus de trois mètres au centre, là où le courant est le plus violent. Je me cramponnais à mes planches, ne voyant même pas où je dérivais. L'essentiel était que ma corde de draps (une quarantaine de mètres environ) se déroulât correctement. Mon capuchon avait glissé sur mes yeux : une extraordinaire odeur de plantes, de vase remuée, de pluie chaude me montait dans le nez, à m'évanouir.

Ça a duré combien de temps ? Le courant poussait dur. Je n'en pouvais plus de cette inhalation d'eau pourrie. Puis j'ai senti le radeau trembler sous moi, une vague douceâtre refluer contre ma poitrine. La corde déroulée immobilisait l'appareil ; nous dansions sur place. A ce moment-là je devais être au milieu, en plein courant. De la main droite, j'ai pu relever mon capuchon. Après quelques secondes, un rire silencieux : c'était gagné. Le courant qui ne pouvait plus m'entraîner me déportait à petits coups vers le côté concave de la rivière. Des algues sont passées sous mon nez, la profondeur diminuait. A ma gauche, fouetté par la pluie, est venu se ranger, en ondulant, un grand talus d'herbes. Je suis presque tombé à l'eau en prenant pied sur la berge. Malgré le ciré, je ruisselais de partout. Il m'a fallu un bon bout de temps pour scier la corde de drap avec mon couteau. Elle est retombée mollement dans la douve, tandis que le radeau partait en oscillant.

Je me secouai comme un chien, puis traversai en courant le sentier. Du toit de la maison, j'avais à peu près repéré mon chemin. D'abord quelques bicoques disséminées le long de la berge, puis un vaste terrain buissonneux, qui s'étend jusqu'au pied des remparts de la basilique. Là je pourrais progresser à l'abri des hautes herbes et des arbustes. Je ne savais pas où habitait le vieux, mais sa maison ne pouvait être située que du côté Nord, puisque je ne le vois jamais traverser le pont.

Je suis arrivé sans difficulté aux remparts. Un chemin se dessinait vers la droite, je l'ai suivi. Il contournait la falaise de la basilique. La pluie était toujours aussi drue. Un moment je me suis arrêté dans une espèce de grotte, j'ai enlevé mon ciré, essuyé ma figure dégoulinante, puis tordu ma veste et ma chemise. Une boîte de sardines, un coup de rhum ; ça allait mieux. Je ricanais en reprenant ma route.

Tout à coup, il y eut du pavé sous mes pieds, un petit pavé rond et crépitant. Devant moi un groupe de maisons, entre lesquelles s'insinuait un passage. Puis je suis tombé sur une rue de faubourg : boutiques closes, les volets mis, personne. Il devait bien y avoir des inscriptions sur les boutiques, mais je n'ai pas pensé à regarder : avec cette pluie, il était difficile de lever le nez. Sans doute ai-je eu tort à ce moment-là de ne pas tourner à gauche, de ne pas prendre le faubourg. Il m'a semblé que ce ne serait pas très prudent, qu'on pourrait m'apercevoir facilement dans cette trouée en enfilade. De l'autre côté s'ouvrait une petite ruelle tournante. J'ai franchi le faubourg d'un saut, je me suis jeté là-dedans.

A partir de ce moment-là... Oui, c'est à partir de ce moment-là que ça devient idiot. Et d'abord quelle heure pouvait-il être ? Midi et demi, une heure ? Je n'ai pensé à consulter ma montre que plus tard, dans une autre rue, sous une porte cochère, en mangeant une seconde boîte de sardines avec du pain mouillé. Alors il était deux heures et demie. Mais je venais de marcher un bon bout de temps, enfilant des rues l'une après l'autre, essayant de me diriger vers le Nord-Est, m'arrêtant à chaque

carrefour, le corps défilé à l'angle des maisons, sortant la tête pour regarder de chaque côté. J'étais transi et claqué.

Et puis, vraiment, je ne sais plus. Abruti de faim, de froid, en transpiration dans mes vêtements mouillés. Le sucre à demi fondu faisait un emplâtre gluant dans la poche de mon pantalon, raidissait l'étoffe, collait contre ma cuisse à chaque pas. J'ai dû marcher des heures, comme un homme saoul. D'abord les rues m'avaient bien servi, s'élevant vers une vague direction Nord-Ouest, puis elles se sont mises à tourner, à descendre. Je suis tombé dans une espèce de labyrinthe. Des ruelles enchevêtrées qui me renvoyaient toutes vers le bas, me jetaient dans des culs-de-sac, au fond d'impasses ténébreuses. Je ne marchais même plus collé aux façades, j'allais au hasard, titubant au milieu des ruelles, glissant sur le pavé où sonnait le fer de mes souliers. Et toujours ce déluge monotone sur les épaules.

Je suis parvenu à une petite place, bien étalée comme un cirque, avec une statue dans le milieu, un rond de maisons blanches autour. Volets fermés, un seul étage, un chapeau d'ardoise grésillant de pluie. Là j'ai fait halte pour souffler En quatre ou cinq endroits, les maisons se desserraient un peu, juste assez pour qu'une rue se glissât dans leur écartement. Et l'une de ces rues montait enfin. J'étais ivre de fatigue. Soudain, je crus comprendre l'affreuse malice de cette ville : elle me bouchait les issues avec de fausses maisons, des apparences placides. Ah! la garce! Elle ne me ferait pas le coup une fois encore!

Sournoisement, avec précaution, je me suis avancé jusqu'au socle de la statue noyée sous la pluie comme un scaphandrier de pierre. Peut-être un monument aux morts, mais de quelle guerre? Ma main sur le socle mouillé. La rue en face s'ouvrait comme un bâillement. Ne pas courir. Prendre une allure indifférente, un air touriste. Jouer au plus malin avec cette ville. J'ai respiré quelques bons coups et, brusquement, par surprise, je me suis précipité vers l'ouverture, les deux poings en avant. Elle n'a pas pu se refermer. Une colère rouge me soulevait, j'ai gravi la montée au pas de charge. Je l'avais eue. Cinquante mètres plus loin, à un tournant, la rue finissait : un portail brun, massif. Pendant que je donnais des coups de pied de dans, je savais bien qu'il ne me restait plus qu'une chose à faire.

La pluie s'apaisa d'un coup. J'étais soudain tranquille, je coucherais ce soir dans mon lit. En revenant sur la petite place, j'entendis le pas du vieux derrière la statue. Il s'est arrêté pour m'attendre. La mitraillette en batterie sur sa poitrine. Il m'a fait signe de marcher devant ; du bout de son arme il me dirigeait. Nous avons retraversé ensemble des rues. Je ne regardais plus, je trébuchais de sommeil et de faiblesse. Enfin, le faubourg, la berge, la barque. A ce moment, j'ai entendu distinctement, malgré ma fatigue, sonner les cloches. *Il y a donc quelqu'un à la basilique qui n'est pas le vieux.* Trop à bout de forces pour penser. Nu, enroulé dans mes couvertures, j'ai sombré. Mon lit sans draps était celui d'une rivière pleine de cloches.

Plusieurs jours après.

J'en ai assez. Mais ce n'est pas d'avoir échoué.

Tout est tellement simple pourtant, tellement facile à comprendre. La pluie, l'effort : j'étais comme saoul, je marchais sans voir. Je me suis embringué dans un lacis de ruelles impossibles. Il y en a comme ça dans toutes les petites villes.

Si j'avais tourné à gauche, dans la rue du faubourg, je serais libre.

Le vieux a apporté le transatlantique. Il a remplacé les draps, placé partout des portes vitrées. Je ne pourrai plus m'en servir comme de radeau.

Journées infinies. Je me joue des réussites aux cartes.

Une bouteille à chaque repas, en alternant Jura, Bordeaux, Bourgogne, Alsace et alcool. Ce Montrachet de ce midi était bien. Le Jura de l'autre jour étonnant.

ARMAND HOOG.

(A suivre.)

L'AMOUR A BALI

A Bali[1], quand une fille devient nubile, c'est un important événement et quand il s'agit de la fille d'un prince, le kulkul[2] du village résonne pour annoncer que la petite princesse est maintenant en âge d'être mariée. La jeune fille est confinée dans ses appartements. Il est interdit strictement aux hommes de s'approcher d'elle. La véranda est fermée par des paravents de palmes tressées qui ne laissent place qu'à une étroite ouverture. La jeune fille est considérée comme impure, et doit demeurer recluse jusqu'à ce que le prêtre l'ait purifiée. A ce moment, sa famille donne une fête pour célébrer son entrée dans le monde comme jeune femme.

Il est d'usage chez les Balinais de faire limer les dents aux garçons ou aux filles qui deviennent nubiles, non pas en forme de pointe comme chez

1. On sait que Bali est une des îles des Indes Néerlandaises. Elle est peuplée de 1.150.000 habitants — dont 500 Européens seulement. Les indigènes sont d'origine indonésienne avec apport de sang indou et chinois.

2. Tam-tam.

les Africains, ni au ras des gencives comme chez les autres Indonésiens ou les indigènes de Sumatra ; on lime simplement les incisives et les canines supérieures afin d'obtenir une rangée parfaitement régulière de dents courtes ; de même, on les ponce extérieurement afin d'en rendre la surface parfaitement lisse. Sans aucun doute, la coutume de limer les dents a pour origine des rites d'initiation. On ne lime pas les dents dans un seul souci esthétique, on les noircit également, et il est possible que cet usage procède du désir de ne pas offenser l'âme du riz ; il en va de même de la coutume de couper au moment de la moisson les tiges du riz avec une petite lame soigneusement cachée dans la paume de la main. Aujourd'hui les jeunes gens ne mâchent plus des noix de bétel, et l'habitude de se noircir les dents est en voie de disparition. Ce sont principalement les gens d'un certain âge qui ouvrent encore, de sombres cavernes enduites d'un jus de bétel rouge sang.

Le limage des dents a lieu, un jour propice, après que l'adolescent a reçu la bénédiction du *pédanda*[1]. Le garçon ou la fille ne doit pas sortir la veille de la cérémonie, et van Eck parle d'une règle brahmane qui oblige le patient à rester enfermé dans l'obscurité pendant trois jours. L'opération est faite par un spécialiste, qui connaît les formules incantatoires à l'aide desquelles ses instruments — limes et pierres à repasser — sont « vidées de leur poison » et l'opération rendue indolore. Le patient est étendu sur un *balé*[2] au milieu des offrandes, la tête reposant sur un oreiller recouvert d'un tissu magique tissé à Tenganan, et dont la trame n'est pas coupée. Les assistants tiennent par les mains et les pieds le jeune homme dont le corps est enveloppé dans une étoffe blanche. L'opérateur, debout à la tête du lit, inscrit des formules magiques sur les dents qui vont être limées à l'aide d'un rubis serti dans un anneau d'or. Après quoi l'opération commence, elle dure de quinze à trente minutes, et le patient l'endure stoïquement, sans proférer le moindre cri. De temps en temps, on lui accorde quelque répit afin qu'il puisse constater les résultats obtenus à l'aide d'un miroir. Il donne souvent son avis, et proteste quand ses dents ne sont pas assez courtes. Pendant les pauses, il crache dans une noix de coco ornée de fleurs et de feuilles de palmier. Quand l'opération est terminée, le garçon ou la fille, un peu plus pâle qu'à l'ordinaire mais ne paraissant pas souffrir, emporte la noix de coco au temple de famille où on l'enterre derrière l'autel des ancêtres. Nous avons interrogé une jeune fille qui venait de subir cette pénible épreuve, pour connaître ses impressions : elle avait ressenti des « frissons », mais pas de douleur.

En général, le Balinais n'attache pas grande importance à la virginité, et il n'est pas difficile à une veuve, à une divorcée ou même à une femme adultère de se remarier. Des filles de basse caste ont beaucoup d'occasions de rencontrer des garçons et de contracter des liaisons que, par timidité

1. Grand prêtre.
2. Lit de repos en bois.

naturelle, elles gardent secrètes. Les Balinais sont d'une extrême discrétion sur ce chapitre ; les amants ne se montrent jamais ensemble en public, et faire ouvertement des propositions à une jeune fille serait considéré de la part d'un homme comme un procédé inadmissible. Il n'est pas rare de voir des filles « faire les yeux doux » à des garçons, ou encourager un amoureux timide au moyen de quelque petit présent. Les jeunes filles de caste élevée sont généralement flanquées d'un chaperon et les occasions de rencontrer des garçons sont, pour elles, infiniment plus rares. Les princes — dont les mœurs sont beaucoup plus orientales que celles des Balinais moyens, ceux-ci ayant peu de préjugés — considèrent les vierges comme extrêmement désirables.

En général, l'âge moyen du mariage est dix-huit ans pour les garçons et seize ans pour les filles. Un ami balinais, appartenant à la noblesse, me dit un jour qu'il pouvait reconnaître une vierge au premier coup d'œil au grain de sa peau, au dessin de sa bouche, à sa musculature, et même à la forme de ses seins ; mais il ajouta tristement que cela devenait de plus en plus difficile depuis que les jeunes filles s'étaient mises à porter des blouses [1].

Les jeunes gens se rencontrent au marché, à l'époque de la moisson quand tout le monde aide à couper le riz, ou à la rivière, mais surtout aux nombreuses cérémonies qui ont lieu dans les villages, et aux séances théâtrales, où les jeunes gens font des conquêtes. Les jolies Dagangs, jeunes filles qui vendent des cigarettes, des boissons, de la nourriture ou *du sirih* [2] dans de petites échoppes en plein air forment l'attraction de ces festivités. Elles sont assises derrière des tables éclairées par des lampes à pétrole et s'occupent de préparer des noix de coco, de servir des boissons, entourées d'admirateurs assis par terre les jambes croisées, plaisantant avec elles sous le prétexte d'acheter deux sous de cacahouètes ou un paquet de cigarettes.

Pour les Balinais, les visages des Nordiques sont loin d'être un sujet d'admiration : les nez accusés, les mentons proéminents, les yeux bleus, la peau blanche, les cheveux blonds, n'ont aucun attrait pour eux. Ils comparent les cheveux blonds à ceux des albinos, mais les cheveux roux leur paraissent plus déplaisants encore, car seuls les démons et les sorcières en possèdent. Selon le goût balinais, la peau doit être lisse et claire, sans aucun poil superflu (qu'ils appellent *Bulú*, « plumes » pour les différencier des cheveux « convenables » qu'on doit avoir sur la tête et qu'ils nomment *Rambut*.) La chevelure des femmes doit être épaisse, noire, et brillante ; les déesses sont représentées avec des cheveux tombant jusqu'aux genoux. Le teint ne doit pas être trop foncé, et une femme à peau dorée est considérée comme très belle, même si d'autres attraits

1. Jusqu'à ces dernières années, les Balinaises laissaient leur poitrine découverte.

2. Condiment qu'on mâche avec la noix de bétel.

lui font défaut. Le visage doit être rond, les yeux brillants et découpés en amande, mais pas trop larges, la bouche pas trop petite avec des lèvres rondes et des petites dents égales. La forme du front a son importance. Il doit être étroit et haut, dessinant un arc d'une tempe à l'autre. On prise beaucoup les grains de beauté et même les petites verrues ; une croyance très répandue assure qu'une femme qui en possède une près des lèvres est destinée à épouser un Radja qui lui restera fidèle. Les parfums, sous forme d'huile aromatique ou de fleurs naturelles, servent à rehausser le charme, et dès que l'on se trouve dans une foule, l'odeur pénétrante des fleurs de *tjempaka* et de *sandat*, mêlée à celle de l'huile de noix de coco, remplit l'air.

Le corps doit être petit, mais bien proportionné ; les hanches et la taille étroites ; les seins ronds et pleins. Une femme ne doit être ni trop grasse ni trop maigre. Les femmes sont moins critiques pour les hommes, et le canon de la beauté masculine est moins défini : la vitalité, la force, un corps bien proportionné et une peau lisse dépourvue de poils superflus, telles sont, aux yeux des femmes, les qualités physiques requises chez un homme.

La vie amoureuse des Balinais

Le romantisme ne s'épanouit que là où la tradition élève de solides barrières entre les hommes et les femmes. Le Balinais qui est, en amour,

pratique et sans contrainte, n'idolâtre pas la femme qu'il désire. Il va droit au but. S'il est violemment attiré par une femme, il ne feindra pas un sentiment platonique, mais tentera d'assouvir son désir en la possédant. Une sollicitation directe constitue sa déclaration d'amour : « Voulez-vous ? » Les mots qui veulent dire « amour » en Balinais, veulent tous dire « désir ». Aucun mot n'exprime l'idée abstraite de l'amour romantique, ce sentiment étant inconnu. Le Balinais qui échoue dans son entreprise ne tombe pas dans une tristesse morbide. Un homme qui est repoussé par une femme peut être malheureux quelque temps comme nous tous, mais il l'oubliera vite et s'éprendra d'une jeune fille moins difficile. Si l'homme est agréé, la liaison, dans la plupart des cas, conduit au mariage. Il est assez fréquent que deux jeunes gens vivent ensemble — *gendak* — avant le mariage, mais non pas dans le péché, puisque gendak est permis comme une sorte de mariage d'essai qui n'est officiellement valable ni pour le public ni pour les dieux. Souvent, même lorsqu'il s'agit d'un mariage arrangé, on autorise le couple à vivre ainsi ; un contrat protège la femme en cas d'abandon et assure la légitimité des enfants nés pendant la période de gendak.

Il ne faut pas croire que ces coutumes ont favorisé la liberté des mœurs. Les Balinais aiment à se marier jeunes, et souvent un jeune homme, au cours d'une intrigue amoureuse, a le mariage en vue. La jeune fille est plus difficile à convaincre et décourage souvent ses prétendants ; parfois, elle persiste trop longtemps dans cette attitude. Alors, le jeune homme se lasse et la quitte, ou bien il emploie la manière forte.

Les timides qui souhaitent réussir peuvent recourir aux services de marieurs professionnels, ou bien à ceux d'un magicien pour faire céder la jeune fille. Afin de paraître beau aux yeux de la personne qu'on désire, on emploie certaines amulettes ; le plus souvent, ce sont des disques javanais anciens, en bronze, percés d'un trou au centre comme les pièces chinoises, et qu'on porte à la ceinture. Ceux que portent les hommes *(Pipis Ardjuna)* présentent l'image en relief du héros romantique et semi divin, *Ardjuna*, tandis que ceux des femmes sont appelés « monnaie de lune » *(Pipis bulan)*. Les monnaies de lune que j'ai eu l'occasion de voir m'ont paru être tout simplement d'anciens *depengs* [1] dont la bordure irrégulière figurait accidentellement le dessin d'une nouvelle lune. Ces pièces de monnaie, en réalité d'anciennes amulettes, sont, dit-on, l'œuvre des dieux et non des hommes, et on les trouve la nuit dans le voisinage des temples si les dieux ont décidé de vous en faire présent. Leurs heureux propriétaires les prêtent, ou même les louent assez cher aux amoureux. On les enveloppe dans un petit chiffon recouvert d'onguents et de pétales de fleurs afin qu'elles ne « meurent » pas et ne perdent pas leur valeur. Dans les cas très difficiles, la personne éprise a recours à

1. Pièces de monnaie chinoise, perforées, valant un quart de centime hollandais, la plus petite monnaie en usage.

une puissante magie amoureuse : des incantations qui consistent en certains charmes et certaines formules prononcées à haute voix. Les noix de coco ou les bananes jumelles secrètent les charmes les plus sûrs, mais on considère comme encore plus efficace la salive de serpent, les larmes d'enfant, l'huile d'une noix de coco qu'un enfant a traîné par terre, ou qui vient d'un arbre sous lequel s'est assise une femme enceinte. Le « filet de soie », le « serpent qui rampe », les « larmes continuelles » comptent parmi les formules en usage pour conquérir une jeune fille difficile. Avec les produits dont nous venons de parler, il faut faire une onction à la personne désirée sans qu'elle s'en aperçoive, en même temps qu'on récite la formule magique qui convient.

Il est d'autres moyens pour arriver à posséder une femme, tels que le *pengatjap*, qui consiste à voler les pensées de la femme par un effort de concentration mentale, ou bien il faut penser continuellement à la bien-aimée, lui garder une part de nourriture quand on mange, l'appeler mentalement au moment de dormir, jusqu'à ce qu'elle soit enfin si malheureuse, et si mal à l'aise qu'elle ne puisse plus ni travailler, ni manger, ni dormir, et aille retouver l'homme qui s'est livré à cette magie.

J'ai été instruit d'une magie spéciale qui permet d'obtenir une femme « pour une seule nuit ». Il faut demeurer une nuit entière à regarder intensément la flamme d'une lampe faite d'une noix de coco fraîche, garnie d'huile nouvelle, avec une mèche neuve, et durant ce temps se rappeler le visage de celle qu'on désire. Le lendemain, elle ne pourra plus se refuser. Une femme deviendra également amoureuse de celui qui réussira à lui faire manger une feuille de *sirih* sur laquelle a été tracée une image de *Tjintia*, « le dieu Inpensable », avec des organes sexuels énormes.

A côté de ces procédés naïfs et inoffensifs, il existe une magie noire « très nuisible » dont on se sert pour se venger d'un amant ou d'une maîtresse ; ainsi, il suffit d'attacher un cheveu de la victime à un oiseau qu'on lâche ensuite, pour que cette personne devienne folle. Il existe un autre moyen de faire perdre la raison à un amant ; c'est de façonner une image à sa ressemblance avec quelque chose venant de lui, une pièce de ses vêtements, des cheveux, ou des rognures d'ongles, ou de la terre ayant gardé l'empreinte de ses pas, mais il faut mettre la tête à la place des pieds ou du sexe, graver sur l'emblème des syllabes magiques et réciter une formule maléfique.

La technique amoureuse des Balinais est simple et naturelle : le baiser tel que nous le comprenons, c'est-à-dire comme une manifestation d'amour, leur est inconnu, et la caresse qui le remplace consiste à s'approcher du visage de l'être aimé jusqu'à en sentir la chaleur et à en respirer le parfum, en faisant de légers mouvements de tête, ce que les Européens ont décrit faussement en disant que les Orientaux « se frottent le nez l'un contre l'autre ». En général, les Balinais trouvent notre technique amoureuse maladroite et compliquée ; ils pensent aussi que l'acte sexuel

trop rapide ne peut donner naissance qu'à des enfants mal venus. Le tabou contre l'inceste s'étend même à certaines relations spirituelles : ainsi, on ne peut avoir de liaison avec la fille de son maître, celui-ci étant le père spirituel de ses élèves.

Un enfant légitime ne peut épouser un frère ou une sœur adoptive, et chez les Bali Agas il est même défendu de se marier entre cousins, règle qui ne s'étend pas au reste de la population, en particulier la noblesse, où ce genre de mariage est souvent considéré comme souhaitable. Les albinos, les idiots, les lépreux, sont tabous du point de vue sexuel et, d'une façon générale, les malades et les infirmes. Avoir une liaison avec une femme d'une caste supérieure est un terrible manquement aux règles de la caste. Si cette liaison est découverte, elle peut être très dangereuse pour le couple — puni de mort — il arrive cependant qu'un jeune Sudra ait une liaison secrète avec une fille noble.

J'ai l'impression que l'anormalité sexuelle n'est pas répandue chez les Balinais, et que si elle existe chez les gens du peuple, c'est par vénalité. La race est naturellement affectueuse et démonstrative ; il est normal pour les personnes du même sexe de s'embrasser, de se tenir les mains, et de s'endormir dans les bras l'une de l'autre sur les places publiques ; on voit souvent des vieillards qui se promènent sur les routes en se tenant par la main. Ces usages ont pu donner l'impression que les hommes étaient efféminés ; pourtant, un Balinais naïf m'a demandé un jour pourquoi les hommes blancs préféraient les garçons aux filles. Je ne pus que m'élever contre cette étrange opinion qui s'explique sans doute par le grand nombre d'homosexuels qui rôdent la nuit autour des hôtels. Il existe, à Bali, de curieux individus appelés *bentji*, ce que les Balinais traduisent par « hermaphrodites », dont les caractéristiques courantes chez les dieux, sont ridicules et inavouables chez les humains. Les bentji sont des êtres congénitalement asexués qui agissent en femmes, s'habillent comme elles et font les mêmes travaux. A Den Pasar il y avait une de ces lamentables créatures, homme habillé en femme et parlant d'une voix de fausset, qui vendait des comestibles dans une petite échoppe de la rue principale. Par plaisanterie, les jeunes gens venaient s'asseoir autour du bentji et lui faire des propositions de mariage. Il répondait en minaudant et semblait ravi des propos équivoques qu'on lui tenait.

Jusqu'à ces dernières années, la prostitution était peu répandue à Bali, ce qui n'empêche que la langue balinaise ne comporte des termes différents pour distinguer une femme légère par plaisir d'une femme vénale Le nombre de femmes de cette dernière espèce est beaucoup plus important dans les centres où il y a des étrangers.

Le mariage.

Les coutumes relatives au mariage varient à Bali d'un district à l'autre et d'une caste à l'autre ; depuis les unions librement contractées jusqu'à

celles qui sont arrangées par les parents, ou même aux enlèvements par la violence. Souvent, ce qui est habituel dans un village sera totalement inconnu dans un autre, et il est impossible d'établir une règle générale valable pour l'île tout entière. J'essaierai donc seulement de tracer une esquisse des coutumes les plus répandues, d'après les observations que nous avons faites dans les districts où nous avons vécu, Badung et Gianyar. Les cérémonies ne varient d'ailleurs que dans les détails ; les principes fondamentaux des différentes sortes de mariage sont partout les mêmes.

A Bali, la lune de miel précède habituellement le mariage ; un jeune homme de la classe moyenne, amoureux d'une jeune fille, se met d'accord avec elle et, à l'exception de son père, et de quelques amis dont il demande l'aide, il ne met personne au courant de ses intentions qu'il garde secrètes jusqu'au jour de l'enlèvement. Les couples timides se sauvent tout simplement ensemble, et se cachent dans la maison d'un ami (qui doit habiter un autre village) et y passent leur lune de miel. Mais les Balinais adorent les enlèvements spectaculaires. La jeune fille fait secrètement emporter ses affaires dans sa future retraite et, au jour convenu, la bande de ses ravisseurs conduits par son prétendant l'enlève quelque part sur la route, dans les champs, ou sur la rivière. Il est entendu qu'elle doit simuler la résistance, mordre et donner des coups de pieds ; aucun des témoins ne songe à intervenir, à moins qu'il ne se trouve parmi eux des parents de la jeune fille ; dans ce cas, ils doivent livrer combat. A Den Pasar, le comble de l'élégance, est d'enlever une jeune fille dans une auto de louage.

Dès qu'on s'aperçoit de sa disparition, le père, ivre de rage, doit grimper à la tour-du-tambour-d'alarme pour frapper le kulkul, en réclamant le nom du ravisseur ; mais, naturellement, personne ne le connaît. Une expédition peut même partir à la découverte, uniquement par jeu, les chasseurs reviennent au bout de peu de temps, hors d'haleine et bredouilles. S'il est établi que la jeune fille a été enlevée contre son gré, la poursuite devient sérieuse, et le ravisseur sévèrement corrigé ; il peut même être tué s'il tombe entre les mains des parents de la jeune fille. A Badung, l'enlèvement est légal même s'il n'est pas consenti, à condition toutefois qu'il ait lieu dans la journée et en dehors de la maison de la jeune fille ; si, par la suite, celle-ci choisit de rester avec son séducteur, comme cela arrive fréquemment, le mariage est légalisé et célébré par des offrandes et des cérémonies ; dans le cas contraire, le mariage est annulé et le jeune homme doit payer une amende ou aller en prison.

Des offrandes spéciales sont apportées à la retraite choisie et une fois que le couple y est en sécurité, la loi exige que le mariage soit consommé avant que les offrandes soient flétries. Ceci est extrêmement important, car ce sont les offrandes seules qui font le mariage. Elles constituent ce qui est appelé « la petite légalisation » et, sans elles, l'union serait considérée comme une simple liaison. Le couple s'unit devant les dieux, et il semble

que les cérémonies compliquées qui suivent chaque mariage n'en soient que la confirmation publique et officielle. Elles consistent comme toujours dans l'inévitable purification par les prières et l'eau consacrée du prêtre, à quoi s'ajoutent quelques rites magiques pour assurer au couple la chance et la fécondité. La cérémonie doit avoir lieu, en principe, dans les quarante-deux jours qui suivent l'enlèvement ; mais, dans beaucoup de cas, on la célèbre bien plus tard, si l'on n'a pas assez d'argent disponible immédiatement pour ces coûteuses festivités.

Le couple reste dans sa retraite, circulant le moins possible, jusqu'à ce

que la rançon de la jeune fille ait été versée à son père ; on choisit un jour propice pour le retour du jeune ménage. Des émissaires du jeune homme, son père ou ses amis, se rendent chez les parents de la jeune fille, au jour dit, afin de les informer du mariage et de tenter de les amadouer, puisque la tradition veut qu'ils paraissent outragés, même s'ils sont satisfaits de leur gendre. Les parents de la mariée ne prennent pas part aux cérémonies, et il est à cet égard, significatif qu'après le mariage la jeune femme prend congé des dieux de ses ancêtres pour adopter ceux de son mari. Les émissaires se rendent au logis de la mariée portant le *kriss* et, dans un langage choisi, ils s'efforcent d'exalter toutes les qualités du mari et tous les avantages d'une telle union. Le père cède à regret, mais seulement quand le total du « prix d'achat de l'épouse » a été fixé. La somme est extrêmement variable, elle peut atteindre jusqu'à cent *ringgit* [1], ce qui représente une vraie fortune.

Il peut arriver que le chef d'une famille de caste élevée sollicite la main de la fille d'un ami ou d'un parent pour son fils, afin d'unir deux grandes familles par les liens du sang. De semblables mariages d'arrangement — *mapadik* — sont décidés quand les enfants sont encore très jeunes, et le mariage est célébré dès que la jeune fille est nubile, avant qu'elle n'ait l'idée de s'éprendre de quelqu'un d'autre. Il ne faut pas commettre l'erreur de confondre cet usage avec les fameux mariages d'enfants qui ont causé un tel scandale aux Indes ; et qui sont ici fort rares ; en effet les mariages ne sont pas célébrés avant que la jeune fille ait atteint la puberté. Aucune loi ne les rend obligatoires, et le divorce est toujours possible. En outre, si une jeune fille soupçonne qu'on va la marier contre son gré, elle peut toujours se faire enlever secrètement par un jeune homme qui lui plaît. Les mariages *mapadik*, ou mariages d'arrangement, sont généralement conclus avec le plein consentement des conjoints, qui appartiennent à la noblesse, et qui préfèrent se marier dans leur propre caste, avec plus de solennité que n'en comporte le *ngorod*, mariage par enlèvement. Le mariage *mapadik* est, en somme, la forme de mariage la plus en honneur dans l'aristocratie féodale, et c'est là peut-être qu'il faut chercher son origine, quoiqu'il soit également très répandu chez les Bali Agas des montagnes. C'est le père du jeune homme qui entame les pourparlers ; il se rend avec de riches présents rituels — vêtements, nourritures, bague et sirih — chez les parents de la jeune fille, qui, en signe de consentement, mâchent le sirih et font un présent au nom de leur fille. Ceci constitue le contrat de mariage, qui peut être rompu en cas d'infidélité d'un des deux fiancés. Le jeune homme continue à rendre visite à sa fiancée, à lui apporter régulièrement des cadeaux et à rendre de menus services à son futur beau-père.

Dans l'aristocratie, où la virginité de l'épouse a beaucoup de prix, la consommation du mariage s'entoure de rites assez barbares. A Ubud,

1. Normalement un ringgit vaut un dollar or, deux guilders et demi.

où les anciennes coutumes sont strictement respectées, on m'a fait la description de tout le cérémonial qui entoure le mariage mapadik :

... La jeune fille est vêtue, puis enroulée comme une momie de longues bandes de tissu, jusqu'à ce qu'il lui soit impossible de se mouvoir. Elle est enfermée à l'intérieur du *metén* avec ses suivantes. Le marié arrive en habits de gala portant le *kriss*, et accompagné de sa suite ; lorsqu'il se trouve devant la porte verrouillée, il se met à chanter et une vieille femme lui répond en chantant de l'intérieur de la maison :

« Moi, Un tel, fils d'Un tel, je demande à entrer dans cette maison. Que quiconque se trouve à l'intérieur veuille bien m'ouvrir. — Celui qui veut entrer doit être un personnage important qui puisse me remettre dix *ringgit ;* à cette condition, j'ouvrirai. — Si vous m'ouvrez la porte, cent pièces d'or ne seront pas un prix trop élevé ; encore moins les dix ringgit que vous demandez. »

La servante ouvre alors la porte et reçoit l'argent du marié, qui entre avec ses amis. Ils saisissent la pauvre épouse, incapable de se défendre, l'étendent sur le lit, coupent ses bandelettes, et se retirent en laissant les époux seuls. Au bout d'un moment, le marié apparaît, et annonce que le mariage est consommé ; les femmes de la suite viennent alors se livrer à une délicate vérification ; les mariés doivent prendre un bain — l'homme dans la rivière — et se rhabillent. Devant une offrande qui signifie « la fin de la virginité » ils reçoivent alors la bénédiction du prêtre. Dix jours plus tard, ils font une nouvelle offrande et se préparent pour la grande cérémonie de légalisation qui a lieu cinq jours plus tard.

Il est essentiel que la fête nuptiale ait lieu le jour propice choisi par le grand prêtre, le pedanda. Les mariages mapadik sont toujours célébrés au cours du quatrième ou du dixième mois de l'année, mais pour les mariages *ngorod*, la date est fixée un jour favorable pour les affaires humaines. (Il y a des semaines qui sont favorables aux animaux domestiques, aux oiseaux, aux arbres, aux poissons, aux bambous.) Après la lune de miel, le couple qui a pris la fuite retourne en grande pompe au logis du père du marié, porté sur des palanquins au son des cymbales, pendant que résonne le kulkul, et que des feux d'artifices éclatent.

A Pemetjutan, nous avons assisté à une fête nuptiale dans une communauté *Gusti*[1]. Dans les castes élevées, qui aiment à paraître riches et même prodigues, les cérémonies de mariage sont infiniment plus fastueuses que chez les gens du peuple. On envoie souvent des invitations très cérémonieuses à des parents proches ; écrites sur des feuilles de palmier, elles mentionnent jusqu'au présent que l'invité doit apporter — celle que j'ai vue demandait quatre canards — ce qui est un procédé adroit pour éviter de recevoir plusieurs fois les mêmes cadeaux et, en même temps, pour proportionner leur importance à la fortune des invités. Les parents participent ainsi aux dépenses car, dans les grandes familles,

1. Les Gusti forment une des castes de la noblesse (la troisième).

il y a une quantité illimitée d'invités à régaler de banquets et à divertir de spectacles. Le matin de bonne heure, la maison de notre aristocratique ami s'était remplie de grands seigneurs, impressionnants dans leurs plus beaux habits, armés de *kriss* enrichis de pierreries et entourés de femmes et de serviteurs portant des présents. Les dents des mariés n'avaient pas encore été limées, et cette opération occupa la plus grande partie de la matinée ; cependant que la musique exécutée à l'intérieur de la pièce se mêlait aux cymbales et aux gongs assourdissants de l'orchestre jouant dans la rue. Les hommes, assis aux places d'honneur, buvaient du café, mangeaient des gâteaux, mâchaient des noix de bétel, tout en écoutant distraitement deux conteurs professionnels, assis au milieu de la cour, qui récitaient des passages érotiques de la grande œuvre classique, l'*Ardjuna Wiwaha*, ou chantaient des versets dans le musical langage *kawi* [1], que l'un des conteurs traduisait d'une voix riche et expressive dans le Balinais guttural aujourd'hui en usage. Les femmes se promenaient de ci de là, parmi les offrandes et les cadeaux, entrant et sortant de la pièce où la mariée se faisait habiller tandis que le père du jeune homme jouait son rôle de maître de maison, s'occupant de chacun et donnant des ordres aux serviteurs qui passaient des plateaux chargés de mets et de boissons.

Une fois le limage des dents terminé, les jeunes mariés simulèrent des activités domestiques : la jeune femme lava une poignée de riz et la fit cuire sur le feu dans un pot de terre, pendant que son mari coupait une tranche de *twi*, sorte d'acacia dont les feuilles servent de légumes. Ensemble, ils le firent cuire ensuite à un autre foyer. Après quoi ils furent conduits au milieu de la cour, sur une estrade où était dressé un lit ; des offrandes y étaient déposées, deux cônes tronqués enveloppés l'un de noir, l'autre de rouge, d'où émergeait un éventail de palmes. Le couple s'installa sur le lit, l'homme les jambes croisées, la femme à genoux, et fit de profonds saluts, les mains jointes à la hauteur du front, tenant entre le troisième et quatrième doigt de petits éventails de palmes décorés de fleurs. On apporta ensuite, sur des plateaux d'argent, aux deux jeunes gens les aliments qu'ils avaient préparés ensemble, et ils se donnèrent à manger l'un à l'autre, leurs cous réunis par une écharpe de Tenganan Leurs mouvements en étaient fort gênés ; de plus, ils étaient timides et embarrassés. Les invités trouvèrent cela extrêmement plaisant et rirent de bon cœur, ce qui redoubla l'embarras du jeune ménage et le fit rougir. Les époux burent également de l'eau contenue dans un *kendih*, mais l'épreuve cruciale consistait à mâcher successivement une même noix de bétel, dont le couple n'avait jamais goûté. Le jeune homme mâcha le *sirih* avec répugnance, en faisant d'affreuses grimaces, et le tendit à sa femme. Ceci termina la première partie de la cérémonie ; dans l'après-midi, le prêtre vint célébrer la purification rituelle.

1. Ancien langage javanais encore employé en poésie.

Chez les gens du peuple, la jeune fille fait trois fois le tour des offrandes, tandis que deux des parents du jeune homme tendent une ficelle en travers de son chemin. Elle doit marcher jusqu'à ce que la ficelle se casse. Le couple fait ensuite trois fois le tour d'un petit arbre spécialement planté pour cette occasion, la jeune fille avec un plat de riz sur la tête, le jeune homme avec sur l'épaule un bâton, d'où pendent poulets, canards, noix de coco. Après quoi, ils s'assoient côte à côte derrière le prêtre ou le sorcier guérisseur, et font des prières tandis qu'il consacre les offrandes. Ils prennent également un repas ensemble en public, ce qui paraît avoir une signification spéciale, car seul un ménage prend ses repas en public.

A Gyanar, nous avons assisté au mariage d'un prince assez puissant, cérémonie particulièrement pompeuse et compliquée. Trois grands hangars avaient été dressés : l'un pour la cérémonie, l'autre pour le banquet et le troisième pour les réjouissances. Le hangar principal était entouré d'offrandes apportées par les vassaux du prince, à l'intérieur il y avait des tables et des chaises pour les invités de marque, nobles Balinais et hauts fonctionnaires hollandais, tandis que la populace s'écrasait au dehors. Face aux montagnes, une haute plate-forme était chargée de toutes sortes d'offrandes, appropriées à un aussi grand mariage, et au milieu se tenait assis le vénérable grand prêtre de la famille princière, entouré de ses accessoires rituels. A la gauche du hangar, au soleil, on avait élevé un autel de quinze pieds de haut, et à droite, un conteur d'histoires donnait une représentation d'ombres chinoises. Un murmure d'admiration s'éleva de la foule lorsque parurent les mariés, sortant de la maison, resplendissant d'or et de pierreries. Ils se placèrent d'abord à la droite du prêtre, qui leur tournait le dos ; des suivantes leur touchèrent les mains et les pieds avec un œuf et avec quelques-unes des offrandes, tout en brûlant des bâtons d'encens et des écorces de noix de coco. Ensuite, ils se placèrent à la gauche du prêtre, et s'agenouillèrent sur le sol en faisant de profondes révérences, tenant des éventails de palmes ornés de fleurs de toute couleur. Deux chaises avaient été installées derrière le prêtre, ils y prirent place, pendant que les serviteurs agitaient devant eux les symboles de la pureté — un poulet blanc et un canard blanc vivants — On leur donna différentes sortes d'eau sainte à boire, et différents aliments à manger ; le prêtre, tourné vers eux, agita un long balai d'herbes et leur offrit du sel. Puis, il les aspergea d'eau, et même les en inonda, avec un panier à riz tenu au-dessus de leurs têtes par des femmes. Une sorte de bouclier de feuilles de palmier leur fut présenté et ils en détachèrent un brin qu'ils placèrent dans leur coiffure. Le prêtre prononça de nouvelles prières. En les terminant, il offrit à chacun des mariés une fleur qu'ils ajoutèrent aussi à leur coiffure.

On se livra ensuite à de curieuses pratiques avec deux cordes tressées de fils rouges, noirs, jaunes et blancs, dont les bouts étaient alourdis de *kepengs*. On passa ces cordes sous les bras des mariés et on les croisa

dans leur dos. Le prêtre en tenait les quatre bouts et récitait des prières ; puis on croisa les cordes sur la poitrine des jeunes mariés, les bouts rejetés en arrière. La cérémonie se termina par une longue prière accompagnée de mouvements rapides et compliqués des mains, pendant qu'on sonnait une cloche et qu'on jetait des fleurs de tous côtés. Enfin, on servit le banquet et les invités passèrent le reste de la nuit à des spectacles de danse et de théâtre.

La femme « suit » son mari et va vivre dans sa maison. C'est le fils aîné ou le plus jeune qui hérite du toit paternel, et les autres fils se construisent une autre maison sur un terrain libre que le village réserve aux nouveaux ménages. Le premier devoir de l'homme est d'élever un autel de famille provisoire en bambou, couvert de chaume, qui sera remplacé par une construction plus durable de briques et de bois, quand le premier autel sera tombé en ruines. Il arrive parfois qu'un homme aille vivre dans la maison de la jeune fille dont il s'est épris ; en suivant ainsi une femme, il perd tous ses droits à l'héritage paternel et vit comme un domestique dans la famille de la jeune fille. Le contraire peut également arriver, et ce genre de mariage se nomme *nugngahin* ; on suppose que la jeune fille doit être ensorcelée pour s'imposer de cette manière à un homme.

Généralement, il règne une atmosphère d'égalité, de politesse, et de franchise amicale dans les relations entre mari et femme et la femme n'est nullement l'esclave des pays d'Orient. Elle est parfaitement consciente de ses droits, elle dirige toute la maison, elle a la haute main sur les finances de la famille et il lui arrive même d'entretenir son mari. La majorité des femmes de la classe moyenne travaille et dispose de revenus personnels. Leurs vêtements et leurs bijoux leur appartiennent, de même que tous les ustensiles de ménage, les cochons et les poulets. L'homme est naturellement propriétaire de la maison elle-même, des champs de riz et du bétail, l'héritage allant invariablement à la descendance mâle. En général, l'homme est considéré comme le maître de la famille et son représentant devant la loi, comme devant les dieux qui sont ses propres ancêtres.

Mais à une certaine époque du mois, la vie d'une épouse n'a rien d'agréable, car à son incommodité physique s'ajoute un puissant tabou de contamination ; il lui est interdit de pénétrer dans le temple, dans sa propre cuisine ou dans le grenier à grains, ni d'aller au puits. Elle n'a pas le droit de préparer les aliments, ni de faire aucune offrande, ni de participer à une fête ; la femme d'un grand prêtre n'a même pas le droit de parler à son époux. Aucun homme ne songerait à partager la chambre d'une femme dans cet état, et il va le plus souvent habiter chez un ami, mais quand il s'agit de l'épouse d'un grand seigneur, c'est elle qui doit aller dormir loin de son mari. Le plus souvent, les femmes des princes ont un appartement à l'écart qui leur est réservé pour ce moment et elles doivent être purifiées par le prêtre avant de reprendre le cours normal de leur existence.

Les Balinais ont la réputation d'être polygames, mais la grande majorité d'entre eux, près de quatre-vingt-quinze pour cent, n'ont qu'une femme. On considère généralement qu'il y a beaucoup plus de femmes que d'hommes à Bali, mais le dernier recensement, qui date de 1930, accuse une population de 561 874 hommes contre 576 543 femmes, ce qui représente environ 50,65 pour cent de femmes, pourcentage très inférieur à la moyenne normale. Les hommes de la noblesse ont souvent deux, trois, quatre femmes, et même davantage, et d'anciens documents nous parlent de Radjas qui en avaient deux cents! Mais ceci appartient au passé, et aujourd'hui bien peu d'hommes ont les moyens de posséder plus d'une femme. Cependant, les Balinais sont naturellement polygames, ils ont des maîtresses et leurs épouses considèrent ces relations extra-conjugales comme normales. Si un mari ramène une seconde femme chez lui, il est entendu que la première ne se montrera pas jalouse. On voit quelquefois se créer des situations difficiles lorsque le mari a omis d'avertir la première épouse. C'était le cas dans la maison où nous habitions, et nous étions sans cesse obligés d'intervenir en médiateurs entre les deux femmes, qui se querellaient violemment pour les causes les plus futiles. Je suis néanmoins persuadé qu'il s'agissait le plus souvent de simples blessures d'amour-propre, plutôt que de jalousie proprement dite et dans les autres familles balinaises polygames où l'entente ne régnait pas nous savions qu'il en était ainsi. Au contraire dans le ménage d'un de nos amis, la plus jeune des deux femmes s'occupait de l'enfant de la première, et quand elles nous rendaient visite ensemble, on les eût prises pour deux sœurs tant elles se témoignaient d'affection. Bien souvent, la présence d'une seconde femme apporte à la première une aide et une compagnie, aussi elle est en général bien accueillie surtout quand c'est la première femme qui l'a choisie, ce qui est un cas fréquent.

Les deux femmes ont des maisons séparées, et parfois, ne vivent pas du tout ensemble. Beaucoup de Balinais habitent leur maison ancestrale avec leur première femme, pendant que les épouses supplémentaires vivent dans d'autres maisons et parfois même dans d'autres villages où le mari va leur rendre visite. Tous les Balinais sont d'accord pour reconnaître que cette organisation est la plus commode.

La vie facile et libre des femmes de la classe moyenne n'est pas du tout celle des femmes de l'aristocratie, dont les maris sont les souverains maîtres, et qui vivent confinées dans le palais, ne sortant qu'en groupe pour les fêtes. La première épouse est de même caste que son mari, et sa situation est plus importante que celle de la seconde femme, même si celle-ci est également d'une caste élevée. Les femmes qui sont épousées par la suite jouissent de moins en moins de considération, et celles qui appartiennent aux basses castes ne sont que des concubines légales. Le prince ne paraît pas à la cérémonie de son mariage avec une femme de caste inférieure : celle-ci est mariée soit à son *kriss*, soit à un arbre. Les femmes d'un prince vivent toutes ensemble dans le palais, chacune dis-

posant néanmoins, suivant le rang auquel elle a droit, d'un pavillon où le prince lui rend visite à tour de rôle. Une femme de basse caste mariée à un grand seigneur porte le titre de *djerō*, et des titres spéciaux établissent le rang social de ses enfants. Le fils issu de ce genre d'union appartient à la caste du père, à moins que la différence entre les parents ne soit trop considérable.

Un homme n'est pas moralement tenu à la fidélité envers sa femme, mais l'infidélité de celle-ci est un crime terrible, dont elle et son amant étaient autrefois punis de mort. On m'a raconté l'histoire d'un aristocrate de Badung, qui surprit sa femme en flagrant délit avec un homme de sa propre caste qui, de plus, appartenait à sa famille. Dans sa rage, il les roua de coups et les tua tous les deux, après quoi il envoya chercher le *pungawa* (gouverneur de la province) afin de se livrer au juge. Il lui demanda calmement de ne pas faire battre le tambour d'alarme, comme il est d'usage de le faire, quand un homme qui s'est rendu coupable de violences est soupçonné d'avoir perdu temporairement la raison *(amok)*. Cette faveur lui fut accordée et on le conduisit en prison. Quand le jugement eut lieu, les juges appartenant à la noblesse se montrèrent indulgents pour son crime et le condamnèrent à une courte peine de prison.

En cas d'adultère de la femme, le mari, en général, la « jette à la porte ». Les lois du divorce sont faciles et simples. Un homme peut demander le divorce si sa femme est stérile, ou d'humeur acariâtre, ou paresseuse, mais la femme peut aussi le demander si l'homme est impuissant, ou souffre d'une maladie secrète, ou se montre cruel à son égard, ou même s'il ne subvient pas à son entretien, bien que très souvent la femme vive à ses propres frais et qu'il n'y ait pas de loi régissant ce chapitre. Une femme qui veut divorcer quitte tout simplement le foyer conjugal, le mari peut essayer de l'y ramener de force. Dans tous les cas, elle doit rendre la somme que son mari a versée pour l'obtenir. Le divorce est prononcé par les autorités du village (qui ont le droit de juger le cas). Il implique certaines formalités dont la plus importante consiste pour le mari et la femme, à briser un kepeng [1] qui symbolise peut-être le cercle magique, l'unité du mariage.

MIGUEL COVARRUBIAS

(TRADUCTION DE JACQUELINE DE NERVO)

1. Pièce de monnaie.

LA CAMPAGNE DE RUSSIE VUE DE BERLIN

(DU DÉBUT DES OPÉRATIONS A LA CHUTE DE STALINGRAD)

Mardi 2 *juin* 1942 [1]. — Informations secrètes concernant les projets d'offensive allemande. Après les opérations russes de Kharkov, l'aile marchante allemande, qui aurait dû opérer dans ce secteur, a été envoyée deux cents kilomètres plus loin, en direction du Nord, jusqu'à Koursk. Ce sera là pour les Russes une désagréable surprise. Deux cent trente-huit divisions vont être alignées entre Pétrograd et la mer d'Azov : cent soixante-dix-huit divisions allemandes, dix divisions italiennes, dix-sept hongroises, trente et une roumaines, deux slovaques et une espagnole. Les opérations commenceront dans la seconde moitié du mois.

Duisbourg a subi, à son tour, une terrible attaque aérienne. L'une après l'autre, toutes les villes de la Ruhr payent leur tribu à la guerre.

Mercredi 10 *juin*. — Sébastopol ne tombe pas. Sébastopol ne veut pas tomber!... Bombardée, attaquée, cette place forte que les Allemands croyaient avoir en main à la fin de l'automne dernier, résiste encore! Et ils tiennent à l'occuper avant de déclencher la grande offensive. Encore une déception, encore un retard, tandis que l'aviation anglo-saxonne intensifie chaque jour ses bombardements sur l'Allemagne. Le peuple s'agite. Les soldats s'inquiètent. On commence à douter et

1. Voir la première partie de ce texte dans la précédente livraison de la *Revue de Paris*. P. Leonardo Simoni, auteur de ces souvenirs, était, pendant la guerre, conseiller à l'ambassade d'Italie de Berlin. Dans les pages précédemment publiées, on voyait clairement se manifester, dès juillet 1941, entre Italiens et Allemands, les dissentiments qui devaient s'accentuer sans cesse par la suite.

à murmurer jusque dans les milieux officiels du Gouvernement et de l'État-Major.

Von R. s'est suicidé. C'était un officier supérieur que l'on voyait souvent dans le cercle des intimes de Ribbentrop et qui était méprisé de l'armée qui le considérait comme vendu aux nazis. Au cours d'une réception, après avoir bu abondamment, il s'est tué d'un coup de revolver en criant : « Vive la vieille Allemagne ; elle est en train de mourir, mourons avec elle! »

Dimanche 14 *juin.* — On voit encore beaucoup de personnages de comédie, au milieu de cette tragédie. L'un de ceux-ci est, sans aucun doute, notre ambassadeur. S'ennuyant, un jour de pluie, il écrivit à Ciano, qu'afin d'augmenter son prestige aux yeux de l'Allemagne nazie, il croyait nécessaire d'être investi d'une haute charge : ou bien celle de ministre d'État, ou bien celle de membre du Grand Conseil.

Il paraît que Ciano, ayant reçu la lettre dans un moment de bonne humeur, se serait exclamé : « Mais oui!... Nommons-le membre du Grand Conseil, ce... »[1].

En tous cas, la nomination a été faite. Aujourd'hui, une Commission venue de Rome (naturellement à la demande d'Alfieri) vient de lui remettre solennellement les insignes de membre du Grand Conseil. Puis, il s'est produit un petit drame. Les membres de la Commission voulaient faire publier un communiqué. Fait étrange, l'ambassadeur a protesté et a fini par interdire la publication de ce communiqué. Stupéfaits, nous avons cherché à comprendre la raison de cet accès de modestie. Il a tout simplement l'intention de faire répéter cette cérémonie à Milan dans quelques jours.

Dimanche 21 *juin.* — Nous mettons maintenant tous nos espoirs dans le combat qui se déroule sur le front d'Afrique, où nous avançons victorieusement. Tobrouk est tombé. Ah, si nos soldats pouvaient enfin recueillir les fruits d'une guerre qu'ils font, malgré tant de difficultés et de souffrances, avec une si belle conscience de leur devoir!

Mardi 30 *juin.* — Sébastopol est enfin tombé. En Afrique, nos troupes sont arrivées à Marsa-Matrouk et, hier à l'aube, deux cent trente-huit divisions, commandées par les plus grands maréchaux allemands ont déclenché l'offensive sur le front de l'Est. Événements dignes de faire frémir le monde entier. Mais, autour de nous, nous ne voyons qu'un monde gris et hésitant, qui murmure de tristes présages sous un ciel automnal...

Mardi 8 *septembre.* — Nous avons atteint le point culminant de la campagne. Stalingrad est sur le point de tomber. Grozni est sérieusement attaqué.

1. Voir *Revue de Paris* de juillet 1946 « La Chute de Mussolini », par Willy Sperco. Dans la fameuse séance du Grand Conseil, du 24 juillet 1943, Alfieri resta fidèle à Mussolini.

Cependant, nous observons ces jours-ci, dans les milieux dirigeants allemands, un étrange sentiment de malaise et de nervosité. On dirait l'écho d'une tempête lointaine. Non seulement on ne manifeste qu'une piètre satisfaction devant les résultats obtenus, mais on critique l'État-Major, et en particulier le général Halder, parce que le plan de l'offensive ne se serait pas révélé assez efficace. Certains parlent, au contraire, d'une disgrâce d'Himmler, accusé d'avoir donné à la guerre un caractère de destruction et de massacre qui a aliéné à l'Allemagne les sympathies du monde entier. Et entre temps, la violence des bombardements aériens s'intensifie. La population commence à souffrir sérieusement de cet état de choses et la production industrielle (d'après les renseignements que nous possédons), si elle ne décroît pas rapidement, n'augmente du moins pas en proportion des besoins du pays.

Lundi 14 *septembre.* — La situation intérieure de l'Allemagne est de plus en plus tendue et devient très inquiétante. L'inexplicable lenteur de la conquête de Stalingrad, les échecs du Caucase, l'intensification des bombardements aériens (ce fut hier le tour de Dusseldorf), favorisent la propagation des nouvelles alarmantes et des bruits absurdes concernant un coup d'État qui serait préparé, en ce moment, contre le Führer, Himmler et compagnie. On entend dire pour la première fois avec insistance, qu'il faut « éliminer Hitler », car il est le seul obstacle à la conclusion de la paix, non seulement parce qu'il ne veut pas en entendre parler, mais aussi parce que les Alliés ne veulent pas traiter avec lui.

Mercredi 16 *septembre.* — Stalingrad serait tombé. Telle est la nouvelle qui circulait ce matin à l'Ambassade. Alfieri ne tenait plus en place et il a couru porter ses félicitations à l'État-Major. Il a été reçu par un général, stupéfait de tant d'enthousiasme, qui s'est montré très réticent, l'a informé que la victoire n'était pas encore complète de ce côté et lui a déconseillé d'envoyer au Führer un télégramme de félicitations.

Alors, l'ambassadeur, désolé de devoir renoncer au programme de réjouissances qu'il avait prévu, a fait venir à la chancellerie une douzaine de malheureux marchands d'étoffe napolitains, revêtus pour l'occasion de chemises noires, et, en leur compagnie, il a célébré la « Grande Victoire de l'Axe ».

Mardi 22 *septembre.* — D'heure en heure, la radio transmet puis dément des communiqués extraordinaires. Stalingrad résiste toujours. Contre-attaques soviétiques, dans de nombreux secteurs. Rome s'enquiert, auprès du Quartier général, de la situation sur le front de l'Est, et reçoit une réponse très sèche : « Nous n'avons pas la moindre idée du moment où Stalingrad pourra tomber. La campagne du Caucase durera aussi longtemps que nous le jugerons nécessaire ».

Des bruits étranges continuent à courir, mais ils sont d'un nouveau genre : Hitler aurait été victime d'un attentat et Himmler serait en

prison. Il est vrai que l'on n'entend plus parler de ce dernier depuis quelque temps.

Très violent bombardement de Munich.

Vendredi 25 *septembre.* — Nouvelle sensationnelle : Hitler a limogé le général Halder, chef d'état-major de l'armée. Il était tout petit, il portait des lunettes et il avait l'air d'un employé de bureau, mais il était considéré comme une intelligence de premier ordre et c'est lui qui avait préparé le plan de toutes les campagnes de la Wehrmacht.

Le Führer, commandant suprême des armées en campagne, semble avoir voulu frapper en Halder, l'auteur de la « manœuvre de Voronej ». Cette manœuvre ne correspondait pas aux buts stratégiques que l'Allemagne voulait atteindre et avait contraint les divisions blindées allemandes à effectuer pour rien une marche de plusieurs centaines de kilomètres. Le plan de la marche sur le Caucase et de la bataille de Stalingrad a révélé après coup que les forces ennemies n'avaient pas été évaluées à leur juste valeur.

Le général Zeisler (encore inconnu), succède à Halder, mais dispose de pouvoirs moins étendus.

Samedi 26 *septembre.* — Encore des nouvelles sensationnelles : trois maréchaux, chefs de groupes d'armées, ont été limogés par le Führer : List, von Bock et Kleist. Cette nouvelle provoque, à l'État-Major et dans les milieux diplomatiques, une impression d'autant plus profonde que les bruits concernant la disparition ou la disgrâce de Himmler se multiplient et semblent de plus en plus fondés.

Quoiqu'il en soit, la disgrâce du chef d'état-major et de trois chefs de groupes d'armées, en pleine bataille, indique que les choses vont vraiment assez mal.

Mercredi 30 *septembre.* — Les journaux publient une liste de condamnations à mort signée par Himmler. Jamais, jusqu'à présent, ces listes n'avaient été publiées. Manifestement, le cruel chef de la Gestapo a voulu démentir ainsi les bruits qui couraient sur son compte et se révéler plus vivant et plus fort que jamais.

Mercredi 14 *octobre.* — Le combat sur le front de l'Est ralentit depuis quelques semaines. Les Allemands affirment qu'ils sont en train de préparer un « coup final ». Personne n'y croit plus. La campagne d'été est pratiquement terminée et mal terminée. Non seulement aucun résultat positif n'a été obtenu, mais la situation reste très incertaine. Il y aurait de fortes concentrations de troupes dans le secteur de Stalingrad et dans le Caucase. Pourtant, l'État-Major est convaincu que les Soviets ne sont plus en état de recommencer l'offensive de l'hiver dernier.

Mercredi 21 *octobre.* — Quel calme étrange sur le front! Nous ne nous y fions pas. Les Russes et les Anglo-Américains se montrent trop discrets à cet égard. Et l'on entend parler de négociations de paix, secrètement

engagées entre la Russie et l'Allemagne. Ce sont là des bruits qui portent malheur.

Samedi 7 novembre. — Un très important convoi, parti de Gibraltar, se dirige vers l'Est. Il s'agit, sans aucun doute d'une tentative de débarquement allié. L'État-Major allemand est en effervescence. Les hypothèses les plus variées se font jour : Corse, Tunisie, Sardaigne?

Pris ainsi à l'improviste, alors que se déroule l'offensive anglaise en Égypte et que la situation paraît menaçante en Russie, les Allemands donnent l'impression de perdre complètement la tête.

Dimanche 8 novembre. — Quelle sombre journée! On se dirait déjà en plein hiver. A huit heures du matin, nouvelle d'un débarquement américain à Alger. Voici l'événement attendu, inévitable. Les Allemands espéraient que ce débarquement n'aurait lieu qu'après une victoire définitive en Russie. Mais, plus encore que l'année dernière, cette victoire apparaît aujourd'hui lointaine, très lointaine. Nous avons l'impression d'être à un tournant décisif de la guerre. Au début d'une phase dans laquelle l'Italie sera directement engagée.

Les nouvelles se succèdent rapidement dans le cours de la journée. Les principaux ports de l'Algérie et du Maroc sont occupés par les Alliés.

Coup de téléphone affolé de Rome. Le soir, on nous annonce que le comte Ciano va partir pour Munich, afin d'y rencontrer le Führer.

Lundi 9 novembre. — A midi et demie, je pars avec l'ambassadeur, par le train ordinaire, pour Munich où nous arrivons à dix heures du soir. Le comte Ciano est arrivé depuis dix minutes. Nous le trouvons avec sa suite au *Vier Jahreszeiten.* Atmosphère de chapelle ardente. A vingt-trois heures, nous nous rendons chez Hitler, et la longue file de nos autos noires se déroule à travers les rues sombres et désertes. Tandis que nous montons le grand escalier, le Führer sort précipitamment de son bureau en gesticulant et vient à la rencontre du ministre. Il engage tout de suite avec lui une conversation décousue que Schmidt s'efforce de traduire. Toute la suite, échelonnée sur les marches, reste immobile, jusqu'au moment où les deux hommes s'éloignent. Longue attente dans la pénombre d'un salon. On nous informe que Laval a été appelé aussi, mais que son voyage a été retardé à cause du brouillard. A minuit, Dœrnberg vient me chercher. Une porte s'ouvre et je me trouve tout à coup devant le Führer, Ribbentrop et leur suite habituelle. Ciano est dans un coin, au milieu de généraux et de chefs nazis ; personne ne semble faire attention à lui.

Hitler me dit : « Vous connaissez bien la Tunisie, combien d'Italiens y vivent-ils? Dans quelle région sont-ils groupés? »

Je lui indique les principaux centres de notre colonisation, je remarque avec stupeur que la carte, sur laquelle le Führer et ses généraux étudient la situation, est une carte rudimentaire arrachée à un horaire des wagons-

lits. Hitler tient à la main un lambeau de journal plié et replié dans tous les sens, sur lequel sont tracées sommairement au crayon les lignes qui indiquent les distances. Il a l'air possédé d'une idée fixe, et à l'aide de ce papier, il mesure plusieurs fois la distance entre Tunis et Rome.

Je me retire dans un coin et observe cette scène. Tous semblent déroutés et agités. Keitel, lui-même, est en train de chercher à obtenir une communication avec je ne sais quel consulat allemand de l'Afrique du Nord; il n'y réussit pas et jure comme un templier. Des sous-ordres, hors d'haleine et en sueur, nous disent que le bruit court que des révoltes ont éclaté à Nice et à Marseille. Tout le monde s'agite et s'interpelle. Puis un grand silence s'établit. Le Führer, sur qui convergent tous les regards, est devenu extraordinairement pensif.

Von Hetzdorf me touche le coude : « Tu vas voir, me chuchote-t-il; maintenant, c'est la décision! ».

Le silence se prolonge. Hitler penche la tête et écarquille les yeux. On a l'impression d'assister à une séance de spiritisme. Ciano s'agite et dit quelques mots à haute voix. Tout le monde se tourne vers lui, l'air irrité et réprobateur.

Soudain, le Führer se redresse, se frappe la cuisse de la main et s'écrie :

« Et dire que rien de tout cela ne serait arrivé, si l'Espagne nous avait laissé attaquer Gibraltar... J'avais tout préparé! Tout aurait été fini en quinze jours... L'Espagne a commis un *Unsinn!* [1] ».

Nouveau silence. Puis, le Führer reprend d'un ton énergique, en se tournant vers Keitel : « Il faut marcher immédiatement sur la Corse et sur la France. Quand peut-on commencer? »

« Mais tout de suite, mein Führer — répond précipitamment le maréchal — il suffit de donner l'ordre d'attaquer. Il ne faut s'attendre à aucune résistance sérieuse. »

Puis, l'on parle du meilleur moyen de faire affluer les renforts.

A une heure, le Führer nous congédie d'un bref signe de la main.

Mardi 10 *novembre*. — Un important convoi est signalé à l'est d'Alger. Direction inconnue.

Chez le Führer, les entretiens ont été renvoyés ce matin à plusieurs reprises. De temps à autre, parviennent des nouvelles fragmentaires. Darlan serait passé aux Anglais. Les Allemands semblent absolument perdre la tête.

Alerte aérienne. Ordre de nous rendre tous immédiatement chez le Führer. Les visages se sont encore allongés depuis hier soir. La rage des Allemands obligés de s'occuper de cette maudite Méditerranée est manifeste. Au moment où nous entrons, je vois passer, dans une pièce voisine, Laval flanqué de Ribbentrop, Abetz et autres. On dirait un convoi funèbre.

1. Absurdité.

Nous sommes dans un vaste salon dont les portes sont fermées à clef. Ciano, dont les Allemands semblent ne plus savoir que faire, est avec nous. Il parle de choses futiles, et rit, mais il rit jaune. A seize heures, Dœrnberg nous informe, qu'à la suite de l'affaire Darlan, le Führer a refusé de voir Laval. On se demande ce qu'ils ont fait pendant tout ce temps!

Ils nous renvoient déjeuner à l'hôtel. Je me trouve à côté de la table où sont assis Ciano et Gœring. Celui-ci s'écrie tout à coup : « Nous vaincrons, si nous savons garder confiance! » A dix-huit heures, retour à la Chancellerie. Laval vient prendre le thé dans notre bureau. Il demande à Alfieri des nouvelles du duce. Il fait allusion à l'affaire Darlan et dit :

« Si on avait fait moins de bêtises, on n'en serait pas là. »

Ciano entre chez le Führer, il y reste peu de temps. Quand il revient, il est rouge et agité. Il m'appelle : « Vous qui avez été le pessimiste de la première heure, qu'est-ce que vous pensez de la situation, maintenant? »

Il m'écoute avec une étrange avidité, puis il s'écrie : « Nous sommes perdus..., et les Allemands ne s'en rendent pas encore compte. Ils sont morts de peur, mais ils ne croient pas à la défaite. En avril, les Alliés seront en Italie et nous paierons pour tout le monde...! »

L'atmosphère devient peu à peu somnolente et grave. Maintenant, Ciano se tait. Il est allongé sur le divan. Personne ne semble plus penser à lui.

A minuit et demie, Keitel entre brusquement et appelle à haute voix le général Gandin. Ils sortent ensemble. Peu après, Gandin revient, le visage bouleversé, se précipite au téléphone et appelle directement Rome, le Palais de Venise. Il paraît que des forces américaines auraient débarqué en Corse.

Tandis que l'on attend la communication, Ciano s'écrie à haute voix : « Oh! ils peuvent très bien débarquer à Rome, à Gênes, où ils voudront... Ils ne trouveront personne pour les recevoir... »

Rome répond. On ne sait rien de ce débarquement. Ciano appelle personnellement le duce. Celui-ci explique qu'il s'agit d'une fausse alerte. Ce sont des avions français, autorisés à quitter la métropole pour gagner l'Afrique du Nord qui, ayant atterri en Corse, ont fait naître la nouvelle d'un débarquement allié.

Ciano ignore tout de son emploi du temps. A deux heures, on vient l'avertir que son train est prêt et qu'il peut partir pour Rome. Brefs adieux dans une atmosphère de catacombes. Puis, on nous emmène à la gare.

Mercredi 11 *novembre*. — Hier, Laval ignorait complètement ce qui se tramait. Ribbentrop voulait publier, à son insu, une proclamation au peuple français affirmant qu'avec le « consentement de Laval » les troupes

allemandes allaient faire leur entrée dans la zone non occupée. Ciano s'y est opposé et a obtenu que cette proclamation ne fût pas faite.

Durant le voyage, Alfieri est pris d'une crise. Il répète comme une ritournelle, les paroles de Ciano : « Nous sommes perdus, nous sommes perdus..., en avril, les Alliés seront en Italie... »

Il proclame qu'il faut absolument faire quelque chose. Je cherche à le convaincre qu'il est absurde d'espérer que Mussolini se décidera à parler une bonne fois clairement à Hitler et qu'il faut agir par des voies obliques, en préparant un plan précis que l'on imposera au duce au moment opportun. Il me répond qu'il faut préparer ce projet et me promet de l'appuyer.

En arrivant à Berlin, nous apprenons que Nice et la Corse ont été occupés.

Lundi 16 *novembre.* — L'ambassadeur a demandé un compte rendu de la situation. Après avoir fait sonder, avec soin, différents milieux et lu attentivement les rapports, je fais le résumé suivant :

« Les résultats de la campagne d'été sur le front oriental ont produit, en Allemagne, une vive et profonde désillusion. Les Allemands sont maintenant convaincus qu'il est désormais impossible de remporter une victoire complète et d'espérer l'anéantissement total des Russes.

» Les succès remportés dans le domaine agricole, en Ukraine et une certaine sensation, plus apparente que réelle, de détente dans le régime des restrictions alimentaires, contribuent par contre à répandre, jusque dans les milieux responsables, l'opinion que l'économie allemande a désormais surmonté la période critique et qu'elle a atteint un équilibre presque parfait.

» En l'absence à peu près complète d'idées et de plans concernant la future conduite stratégique de la guerre, où ils ont été inopinément entraînés après l'échec de la campagne d'été, les dirigeants allemands, se basant sur les éléments indiqués ci-dessus, semblent être arrivés à la conclusion suivante : il est impossible de parler de victoire, mais d'autre part, l'idée de la paix (et par conséquent de négociations avec l'adversaire) est inconcevable. *Il ne reste qu'une solution : la guerre.*

» Et la guerre se trouve maintenant comprise et présentée non plus comme un état de fait exceptionnel, caractérisé par d'inlassables offensives, mais bien comme un état de choses normal d'une durée indéfinie. *Une situation dans laquelle le Reich tient à maintenir le champ de bataille le plus loin possible de ses frontières,* se nourrit et pourvoit aux besoins de son industrie grâce aux produits et à la main-d'œuvre des territoires occupés et se borne à se défendre des attaques de l'adversaire.

» En sondant l'opinion de personnalités responsables, d'officiers supérieurs, de chefs nazis, au mois d'octobre, nous avions été absolument stupéfaits de constater l'absence complète de plans stratégiques. Peu importe, répétaient les Allemands, que nous obtenions la victoire ou la

paix, tant que la guerre pourra être contrôlée et qu'elle ne nuira pas, de façon sérieuse à l'existence et au développement de la race germanique.

» C'est à la lumière de tels postulats que le Reich considéra et jugea l'offensive britannique en Égypte.

» Les nouvelles concernant le déroulement des opérations à El Alamein d'abord, à Marsa Matrouk ensuite, ne semblèrent provoquer en Allemagne aucune émotion particulière.

» La nouvelle du débarquement anglo-américain en Afrique du Nord suscita, au contraire, dès le premier instant, une profonde émotion.

» Cet événement apporta la preuve inattendue que les adversaires étaient bien préparés. Et la surprise en fut d'autant plus grande que l'on ne croyait vraiment pas qu'il pût en être ainsi.

» La désillusion causée par l'attitude française contribuait à aggraver le trouble des esprits. Les Allemands avaient cru sincèrement et, disons même, ingénument, à la « collaboration », c'est-à-dire à la reconnaissance par les Français d'une subordination totale au troisième Reich. Ils soupçonnaient le double jeu de Vichy, mais ils en parlaient le moins possible, cherchant presque à s'en nier l'existence à eux-mêmes. La résistance française a donc provoqué une très profonde désillusion et une cuisante amertume.

» Mais le débarquement a eu lieu en Afrique. Les opérations militaires se déroulent encore une fois loin des frontières allemandes, et, au bout de quelques jours, l'opinion publique est retombée dans sa léthargie, dans cette indifférence avec laquelle elle suit les phases du conflit depuis le premier jour.

» Dans les milieux dirigeants, par contre, on peut relever des préoccupations marquées. Les conséquences du débarquement anglo-américain sont examinées et discutées du double point de vue européen et italien.

» L'opinion dominante est qu'au cours des deux prochains mois, les forces anglo-américaines auront complètement occupé l'Afrique du Nord. Elles seront alors en mesure de déclencher contre l'Italie une puissante offensive aérienne et d'effectuer ultérieurement des opérations terrestres. Ces opérations, pense-t-on, auraient pour objectif principal la Turquie (où Berlin constate des signes inquiétants en ce qui concerne l'attitude de neutralité qu'elle avait observée jusqu'à présent). Le contrôle des Dardanelles et du Bosphore donnerait à l'adversaire (toujours selon le plan qu'on lui prête) la possibilité d'engager trois séries d'opérations : il pourrait se porter, à travers la mer Noire, au secours de l'allié soviétique, à travers la Thrace et la Bulgarie vers les puits de pétrole roumains, à travers Salonique, la Serbie et la Croatie, en direction des frontières méridionales de l'Allemagne.

» On craint qu'en même temps, des forces anglo-américaines ne puissent tenter de débarquer en Finlande, afin de ravitailler la Russie par ce pays. Enfin, on n'exclut pas la possibilité de tentatives ultérieures sur la côte française.

» Malgré les préoccupations que révèle le simple énoncé d'un tel programme, le point de vue allemand ne s'écarte pas, dans le domaine stratégique, de la conception uniquement défensive dont nous avons déjà parlé.

» L'Allemagne reconnaît que l'armée n'est pas assez puissante pour passer à la contre-attaque sur une grande échelle. Certains envisagent la possibilité d'une attaque par surprise de la Turquie et surtout de l'Espagne. Mais, en général, l'opinion dominante, dans les milieux responsables, semble être la suivante : *les événements actuels doivent être considérés comme des phénomènes inévitables dans une guerre de longue durée et incapables de troubler l'équilibre allemand qui est basé sur la possibilité d'une continuation indéfinie de la guerre et sur le maintien d'une simple position défensive.* Le bloc Baléares-Corse-Sardaigne-Crète semble constituer une barrière suffisante pour maintenir l'adversaire loin des frontières du Reich où la vie pourra continuer à se dérouler selon son rythme monotone de caserne.

» Et l'Italie? Après avoir achevé, en deux mois environ, l'occupation de l'Afrique du Nord, les forces anglo-américaines — pense-t-on — déclencheront une brève et très violente offensive aérienne contre la péninsule. Ensuite, les Alliés feront une offre de paix séparée basée sur le *statu quo ante*, l'Éthiopie comprise. L'Italie n'acceptera pas. Alors, l'ennemi tentera un débarquement sur les côtes italiennes.

» La situation italienne est, aujourd'hui, étudiée avec la plus grande attention. On devine que la résistance morale de l'Italie pourrait être, d'un moment à l'autre, si profondément affaiblie que celle-ci ne saurait plus constituer le pilier du système défensif aux frontières méridionales du troisième Reich.

» Cette menace est, sans aucun doute, sensible, comme est évidente l'intention de l'empêcher, au moment opportun, de se réaliser. *On parle donc d'envoi de renforts (troupes et matériel) destinés à la défense de nos côtes, mais on se refuse à envisager l'envoi pur et simple d'armes et de matières premières destinées à notre armée.* On reconnaît l'opportunité de procéder, dans la mesure du possible, à l'envoi de denrées alimentaires et de carburant, mais on prétend, en même temps, que la distribution en soit contrôlée, en Italie, par des organismes allemands. »

Mardi 17 *novembre.* — Depuis le débarquement du 8 novembre, nous vivons dans une atmosphère de suspicion et d'agitation. Les Allemands ne semblent pas avoir encore retrouvé leur équilibre. Ils s'informent continuellement de la situation italienne avec la délicatesse qui les caractérise; ils laissent entendre qu'ils craignent de notre côté une mauvaise surprise. Au Brenner, des trains chargés de troupes et des convois de mystérieux « civils » passent sans arrêt.

« Vont-ils en Afrique? » demandons-nous.

Les réponses sont assez ambiguës.

« Oui, ils iront en Afrique, même les civils. En attendant, ils séjourneront en Italie. »

Évidemment, puisqu'aucune décision n'a été prise en ce qui concerne la résistance en Tunisie! La plus grande partie de l'État-Major voudrait abandonner ce pays, mais l'Allemagne tient de plus en plus à prolonger la résistance sur les fronts éloignés de ses frontières.

Autres nouvelles inquiétantes. Une contre-offensive russe se dessine dans le secteur de Stalingrad.

Mercredi 18 *novembre.* — Je crois qu'en ces derniers jours, toutes les malédictions proférées par le Führer et ses acolytes ont été adressées à l'Espagne, plus encore qu'à l'Italie. Ils la considèrent comme la principale responsable de ce qui arrive en ce moment et tremblent de rage, parce qu'il ne leur est pas possible d'agir en Espagne comme ils ont agi, il y a deux ans, en Bulgarie et en Roumanie, en occupant préventivement le pays.

Entre temps, les Alliés avancent très lentement en Tunisie. Incapacité congénitale des Anglo-Saxons d'exploiter leurs succès! Ils pouvaient déjà être à Rome et ils laissent, au contraire, à leurs ennemis le temps de se ressaisir et d'organiser la résistance à leur aise.

Hier encore, les Allemands n'auraient pas misé un sou sur la possibilité de résister en Afrique du Nord. Aujourd'hui, ils sont sûrs de pouvoir le faire au moins pendant quelques mois.

Dimanche 22 *novembre.* — Conversation avec un aide de camp du Führer, de passage à Berlin.

— Sincèrement, nous ne vous comprenons plus...

— Pourquoi donc? Ne nous comportons-nous pas correctement? Notre fidélité à l'alliance allemande ne serait-elle point parfaite?

— C'est justement cela que nous ne comprenons pas et qui nous incite à faire mille conjectures.

— Que voulez-vous dire?

— C'est qu'à votre place, à cette heure, nous aurions déjà laissé tomber notre allié, au moins cent fois. La fidélité de l'Italie paraît si absurde que nous craignons qu'elle ne cache quelque piège.

Comme d'habitude, tout le monde prend les Italiens pour de mauvais petits Machiavels et ne s'aperçoit pas qu'ils sont seulement de pauvres ingénus.

Lundi 23 *novembre.* — A Stalingrad, l'attaque soviétique redoutée s'est déchaînée. Le Führer a déclaré qu'il n'abandonnerait à aucun prix cette forteresse.

Mardi 24 *novembre.* — Nous avons préparé pour l'ambassadeur, en

grand secret, un projet [1] de décrochage. Nous en avons discuté longuement avec les militaires, en particulier avec Marras et quelques autres collègues.

L'ambassadeur a accepté de présenter le projet à Ciano. Nous avons décidé de partir, lui et moi, pour Rome. Nous quitterons Berlin, séparément, à bref intervalle. Nous nous retrouverons à Milan, puis à Rome.

Mercredi 25 *novembre*. — Les forces russes qui attaquaient Stalingrad par les deux côtés ont fait leur jonction, encerclant ainsi la ville. La garnison qui se trouve maintenant isolée, comprend la VIe armée, sous les ordres du général Paulus.

Jeudi 26 *novembre*. — Les Allemands, qui subissent une crise d'effectifs, ne sont pas en mesure de secourir la garnison de Stalingrad. Tout l'État-Major affirme et proclame, à pleine voix, que Paulus doit se retirer au plus vite pour ne pas être abandonné et ne pas se trouver dans la douloureuse nécessité de sacrifier toutes ses troupes. Le Führer s'oppose

1. Je reproduis ce projet dans ses lignes essentielles :

A. — *Conception générale.*

1° Il paraît nécessaire que l'Italie se sépare le plus vite possible de l'Allemagne;

2° Le décrochage doit avoir lieu de manière à englober non seulement les intérêts italiens, mais ceux de tous les Etats alliés de l'Allemagne, provoquant ainsi inévitablement et rapidement la solution du conflit;

3° L'événement devrait se produire au moment opportun, comme un fait presque naturel et inévitable, avec, si possible, le consentement de l'Allemagne;

4° Il est nécessaire que la manœuvre se déroule, non seulement de manière à éviter à l'Italie, par la suite, l'accusation de trahison, mais de manière à entraîner un accroissement de notre prestige diplomatique en Europe.

B. — *Projet sommaire d'exécution.*

1° Sondages préalables et contacts extrêmement prudents avec les Gouvernements de Hongrie, de Roumanie, de Bulgarie. Ces contacts seraient établis par l'intermédiaire d'agents en qui nous aurions toute confiance (on pourrait, par exemple, nommer Pietromarchi chef du personnel et le charger d'une inspection dans les légations italiennes à Budapest, Sofia et Bucarest);

2° Prises de contact préalables avec les Gouvernements d'Ankara et de Madrid;

3° Proposer ou faire proposer par le Gouvernement allemand la création d'un commandement unique pour les forces opérant sur tous les fronts. Ce commandement assumerait la direction suprême stratégique, et seulement stratégique, de la guerre. Il serait confié à un général allemand;

4° En échange d'une telle concession faite par les alliés de l'Allemagne, imposer à cette dernière la création d'un Conseil suprême auquel appartiendrait toute décision concernant les initiatives à prendre sur les divers fronts et auprès des puissances étrangères au groupe. Le Conseil serait chargé d'élaborer tous les plans; les représentants des Gouvernements alliés y siégeraient à égalité absolue de suffrages;

5° La phase préliminaire achevée, les points ci-dessus admis, et le Conseil politique convoqué, les délégués italiens, roumains, bulgares et hongrois devraient obliger l'Allemagne à dévoiler ses plans et à en accepter la discussion;

6° Une fois l'absurdité des projets clairement prouvée, les délégués des susdits Etats devraient imposer à l'Allemagne l'adhésion à une démarche commune en vue de négociations de paix. Ceci, sous la menace d'être abandonnée par tous ses alliés. En même temps, l'Espagne et la Turquie seraient informées de ces intentions et priées d'établir des contacts immédiats avec l'adversaire;

7° Les Gouvernements de Madrid et d'Ankara pressentis et intéressés, devraient avaliser le projet des dissidents et l'Allemagne se déciderait sans doute à s'y associer pour ne pas courir le risque de demeurer dans un effrayant isolement.

obstinément à cette retraite. Stalingrad doit résiter à tout prix : que la VIe armée suive l'exemple de la XVIe armée, à Demiansk.

Von T. s'arrache les cheveux : « Nous allons à un désastre ».

Mardi 8 *décembre.* — Milan. L'ambassadeur m'a précédé de quelques jours. Je le trouve fatigué, distrait, abattu, très occupé cependant à recevoir les habituels hommages des « autorités locales ».

Je lui demande s'il est toujours décidé à parler avec Ciano de la nécessité du décrochage immédiat.

Il déclare qu'il veut faire son devoir et qu'il est prêt à se sacrifier.

— Qu'entendez-vous par « votre devoir », lui dis-je, exaspéré.

— Obtenir que le duce parle clairement au Führer.

C'est une idée fixe.

Lundi 14 *décembre.* — Rome. Les collègues me confirment la gravité de la situation et la nécessité de tenter n'importe quoi pour sortir de la situation désespérée dans laquelle nous nous trouvons. D'ici peu de mois, nous aurons perdu l'Afrique et nous serons menacés en Italie. Il faut nous dégager le plus tôt possible. Mais comment faire?

Je parle longuement avec Luciolli du projet qu'Alfieri voudrait présenter.

« On ne pourra rien faire de sérieux, me répond-il. Ciano n'ose pas affronter son beau-père et celui-ci reste sourd à toute suggestion. »

Alfieri, maintenant qu'il a respiré l'air de Rome, est devenu un simple pantin ; il suit Ciano, se prosterne devant le secrétaire du parti, se traîne jusqu'au duce à grand renfort de salamalecs et de saluts romains. Il n'a plus le courage de dire un mot.

Mardi 15 *décembre.* — Mussolini a été invité au Quartier général du Führer. Prétexte : examen de la situation française. Mais il s'agit sans doute de choses bien différentes. Les Allemands veulent se rendre un compte exact de notre volonté de résistance. Alfieri dit que ce sera là une excellente occasion de parler de décrochage. Je ne crois plus à rien.

Le départ est fixé à demain soir, mais il paraît que Mussolini est souffrant et le voyage est retardé d'heure en heure.

Mercredi 16 *décembre.* — A onze heures, on annonce définitivement que Mussolini, malade, ne se rendra pas auprès de Hitler. Il sera représenté par Ciano, à qui il a donné une brève série d'instructions écrites de sa main. Dans ces notes, il conseille à l'Allemagne de conclure au plus tôt une paix séparée avec la Russie. On ne peut gagner une guerre « contre l'espace » affirme le duce.

Jeudi 17 *décembre.* — Partis depuis hier soir. Train somptueux. Ciano, Mackensen, Cavallero ont chacun leur voiture-salon. Puis vient un wagon pour les « transmissions », plein de fils embrouillés et d'appareils qui ne fonctionnent jamais quand on veut les utiliser, enfin le wagon de l'État-Major dans lequel personne n'ose mettre les pieds tant il

est froid, obscur et abandonné. C'est un poids mort que la locomotive semble traîner avec peine. La table est raffinée, le service parfait. A chaque repas, des fleurs fraîches sur les tables. Aux arrêts dans les gares d'Allemagne, la liaison est établie en quelques minutes avec Rome. Mais Rome n'a rien à dire et je ne crois pas que notre ministre ait de substantielles réflexions à confier. Ses propos brillants et divertissants sont d'un vide déconcertant et d'une extrême monotonie. Les Allemands sont sa cible préférée : il s'amuse à les traiter de la pire façon. Mackensen doit être habitué à s'en entendre dire de toutes les couleurs ; il se tait et ignore avec dignité les allusions déplaisantes et transparentes à son pays. On ne voit jamais Cavallero. Ciano, quand il parle de lui, l'appelle : « Cet imbécile aux jambes courtes ».

Imbécile par ci, imbécile par là ; ces idiots d'Allemands par ci, ces crétins d'Allemands par là, « ce brigand de Ribbentrop », « ce criminel de Führer » et ainsi de suite... Au rythme de ces propos, peu à peu, le train nous transporte sans secousses ni détours vers notre but.

Vendredi 18 *décembre.* — De bon matin, le Bureau militaire a recueilli des nouvelles concernant une subite aggravation de la situation dans le secteur de Stalingrad.

Nous traversons la lugubre Prusse Orientale sous un ciel gris, froid et hostile. Après Allenstein, le train gagne Rastenburg ; là, nous roulons lentement sur une ligne provisoire ; nous pénétrons dans une forêt et, après un long trajet, le train s'arrête sur une vaste place où se trouvent quelques baraques militaires. Nous sommes au Quartier général. On entrevoit quelques alliés dans le bois, trois lignes de fils barbelés et, partout, des sentinelles, des S.S. mitraillette sur l'épaule, engoncés dans leurs imperméables verdâtres.

Ribbentrop, Keitel et quelques hauts bonnets venus au devant de Ciano ont des visages sombres et paraissent très nerveux.

Le ministre se rend immédiatement chez le Führer, tandis que nous établissons la liaison avec Rome et notons les dernières nouvelles. Quand, peu après, nous rejoignons la suite de Ciano dans la petite maison de bois du Führer, deux collègues viennent au devant de nous, l'air bouleversé et les yeux égarés. Ils ont été littéralement pris à parti par les Allemands que la situation sur le front de l'Est rendait furieux. Ils accusent nos troupes d'avoir fui, cette nuit, devant les Russes, mettant ainsi en danger toutes leurs divisions dans le secteur de Stalingrad.

Nous comprenons pourquoi Ribbentrop et ses acolytes paraissaient si sombres et nous nous expliquons la lourde atmosphère qui règne sur cette entrevue.

Ciano ne revient dans notre train qu'à vingt et une heures. Il est très nerveux, surexcité. Il rapporte des impressions nettement pessimistes. La situation, dit-il, est extrêmement grave. Le Führer lui-même a fait allusion, à deux reprises au moins, à l'éventualité d'une défaite

totale. On redoute la chute de Rostov ; on parle d'abandonner toute l'Afrique du Nord. Hitler a prié instamment Ciano de téléphoner au duce pour qu'il « adjure solennellement les soldats italiens de ne pas céder un pouce de terrain... » Pourtant, quand Ciano a fait allusion à l'éventualité de négociations de paix avec la Russie, Hitler s'est immédiatement repris. Il a déclaré qu'il était « certain de gagner la guerre... ».

Retour à la maison du Führer auquel notre délégation doit être présentée. Nous sommes entassés dans une très petite antichambre. Hitler paraît presque aussitôt, sinistre, courbé, vieilli, un éclair de méchanceté dans le regard. Il serre la main à chacun de nous. Il a une main de vieille femme, froide et rugueuse. Il salue à peine les Allemands présents. Tout à coup, il aperçoit Dollmann au deuxième ou troisième rang, il le regarde fixement, retourne sur ses pas et lui serre chaleureusement la main avec un pâle sourire d'intelligence.

Dœrnberg m'invite à dîner avec Pansa, dans son wagon. A minuit, on annonce Ribbentrop. Le Führer l'a chargé d'insister pour que nous donnions à nos troupes de Russie l'ordre formel de ne pas reculer.

Mais, entre temps, Marras a examiné à fond la question. Il a découvert que les troupes italiennes n'étaient pour rien dans la déroute de la nuit précédente. Elles se sont fort bien comportées et c'est le fait que les renforts allemands prévus ne sont pas arrivés qui a tout compromis.

Ciano télégraphie que la situation est grave et qu'il ne semble absolument pas possible d'inciter l'Allemagne à s'entendre avec la Russie.

Samedi 19 *décembre*. — L'atmosphère de ce Quartier général est déprimante. On dirait un asile d'aliénés isolé en un lieu maudit. On respire une humidité malsaine et on a l'impression d'être constamment sur le point d'être traduit devant un Conseil de guerre pour haute trahison.

Aujourd'hui, la journée a été particulièrement agitée. Les entretiens de Ciano et du Führer n'ont, paraît-il, rien révélé de particulier. Hitler a déclaré à Alfieri et au ministre que, quoi qu'il arrive, la VIe armée ne quitterait pas Stalingrad. Keitel a approuvé.

La situation militaire, dans tous les secteurs, paraît grave. Marras l'expose à Ciano avec une cruelle précision. Ses conclusions ne sont que trop pertinentes, et c'est peut-être pour cette raison que Cavallero lui jette un regard sombre et s'éloigne, l'air nerveux.

Ciano donne l'impression d'avoir perdu tout contrôle sur lui-même. Il ne peut rester en place ; il se lève et se rassied ; il plaisante, puis s'assombrit ; il a des accès de colère subits, tente un raisonnement suivi et finit par un juron. Il répète toujours le même refrain : il n'y a rien à faire, les Allemands ne veulent pas entendre raison, les Allemands ont perdu la guerre.

Soudain, Alfieri a un sursaut d'énergie et parle avec autorité de la nécessité de tenter un décrochage.

Ciano tourne vers lui un regard las (il pense déjà manifestement à autre chose), puis il laisse tomber textuellement ces mots : « Rien, rien! Il ne nous reste qu'à attendre la chute. »

Dimanche 20 *décembre*. — Ce matin, Ciano voulait demander à assister à la messe pour faire enrager les Allemands, sachant bien qu'à cent kilomètres à la ronde on n'aurait pu trouver un prêtre catholique ou un pasteur protestant. Dœrnberg l'en a dissuadé, il lui a fait comprendre qu' « il valait mieux, pour lui », ne pas trop irriter le Führer.

Les entretiens sont terminés. Nous partons à midi.

Pendant le voyage, Alfieri et Luciolli se concertent. Alfieri constate que rien de bon n'est sorti des conversations Ciano-Hitler. Les Allemands nous ont écrasés sous le poids de leurs reproches, au sujet du comportement de nos soldats ; et cela, peut-être, dans le but de prévenir toute intervention énergique de Ciano, en faveur des négociations de paix. L'ambassadeur affirme plus que jamais la nécessité de sortir, une bonne fois, de cette dangereuse incertitude où nous vivons. Le duce est rivé à son programme de fidélité, poussé à l'absurde. Ciano continue à croire qu'il faut laisser précipiter l'Italie dans la catastrophe (il est convaincu que les Alliés se tourneront alors vers lui et lui confieront le gouvernement).

Nous examinons les divers éléments du projet élaboré à Berlin. Luciolli affirme que ni Mussolini ni son ministre n'auront jamais le courage de l'accepter. Tournons la difficulté, suggère-t-il : faisons parvenir à Rome, de Berlin, une série de rapports susceptibles d'inciter notre Gouvernement à prendre au moins contact avec les autres alliés de l'Allemagne.

Cavallero est, comme toujours, tranquille et optimiste. Mais tout son entourage paraît sombre et préoccupé.

J'ai cueilli cette phrase au passage : « Maintenant, nous n'apercevons plus le moindre rayon de lumière! »

IV

STALINGRAD

(JANVIER-MARS 1943)

Samedi 9 *janvier* 1943. — Nouveaux événements importants sur le front du Caucase. Menacé par de fortes pressions, le général Zeisler a ordonné la retraite de toutes les forces allemandes du secteur de Grozny. L'énorme extension de ce front et le moment où ces opérations se déroulent, rendent la manœuvre très difficile et très dangereuse.

La pression ennemie doit être particulièrement forte pour que Hitler se soit décidé à céder du terrain, précisément dans cette région qui constituait l'objectif principal de la dernière offensive.

Mardi 12 *janvier.* — Tout Berlin s'intéresse à la célébration de l'anniversaire de Gœring. Descriptions, photographies et listes de cadeaux remplissent des pages entières des journaux. Le Führer lui a fait don d'un étui orné de pierres précieuses, contenant je ne sais quel parchemin, et d'un buste de la maréchale. Le Gouvernement italien a envoyé la plaque en brillants d'un ordre équestre et une épée en or. L'une coûte 700 000 lires (elle était destinée au roi Zog) ; l'autre 1 million. Ce sont, en tout cas, des cadeaux utiles...

La propagande de Gœbbels utilise cette occasion pour détourner l'attention des Allemands de la situation sur le front russe où gronde un épouvantable orage. Pour le moment, dans le secteur tenu par notre armée, le calme règne encore, mais il ne faut pas se faire trop d'illusions!

Mercredi 13 *janvier.* — Les Russes ont attaqué avec une extrême violence dans le secteur tenu par les Hongrois, sur la gauche de notre armée.

Nos relations commerciales avec l'Allemagne s'acheminent vers une nouvelle crise qui, cette fois, menace d'être particulièrement grave. Notre crédit dépasse 8 milliards de marks : 2. 800. 000. 000 représentent le crédit du compte général de clearing (règlement des exportations normales réciproques) ; 6 milliards sont représentés par la garantie de crédit pour les fournitures militaires assumées par le Gouvernement, lequel finance les établissements de commerce qui exportent du matériel de guerre en Allemagne.

Ce crédit excessif pèse sur les relations commerciales entre les deux pays et, du côté italien, on voudrait le réduire de façon radicale. Les contre-propositions allemandes sont absurdes et entraîneraient pour nous une aggravation ultérieure. Nous sommes décidés à être intransigeants et nous voulons demander le renvoi immédiat en Italie de nos ouvriers travaillant en territoire allemand. Il me semble que la menace est trop grave pour que nous ayons le courage de la mettre à exécution.

Jeudi 14 *janvier.* — L'attaque russe a enfoncé les lignes hongroises où l'ennemi a pénétré profondément. Il faudrait des réserves fraîches ; or, le Quartier général reconnaît à demi-mots qu'il n'y en a pas de disponibles « pour le moment ».

Vendredi 15 *janvier.* — La brèche dans le secteur hongrois s'élargit et s'étend en profondeur. Le corps alpin italien est directement menacé sur son flanc. On pense que le général Gariboldi, pour éviter un dangereux encerclement, ordonnera la retraite le plus rapidement possible.

La situation s'aggrave à Stalingrad et dans le secteur de Rostov : précisément sur les arrières de ce front du Caucase qui recule avec une précision chronométrique.

Un représentant de la Pirelli est arrivé pour examiner avec les Allemands le problème du caoutchouc, objet de nos plus graves préoccupations. En juin dernier, l'Allemagne prévoyait l'achat au Japon et le

transport en Europe de soixante à soixante-quinze mille tonnes de caoutchouc naturel. Les Japonais nous ont finalement cédé au maximum vingt mille tonnes dont mille, en tout, sont arrivées jusqu'ici en Europe. Aucun autre arrivage n'est prévu avant la fin du mois de mars.

Samedi 16 *janvier*. — La brèche dans le secteur hongrois est aujourd'hui de vingt et un kilomètres. Il n'y a pas de réserves à y jeter. Ainsi, tout le front central allemand est comme un paravent que rien ne soutient, et qui est, en outre, gravement miné. Le Haut Commandement a finalement ordonné à Gariboldi d'effectuer une retraite. Mais sur quelle position? Et jusqu'à quand les nôtres devront-ils se défendre, vant d'être soutenus par des renforts de troupes fraîches?

Gœring déjeune à l'Ambassade. Il est furieux contre les Hongrois qu'il couvre d'épithètes injurieuses. Il les accuse d'avoir abandonné leurs positions sans motif, compromettant de cette manière toute la situation sur le front central. Les Alpins italiens, ajoute-t-il, vont se trouver ainsi dans une situation très critique.

« Y a-t-il des réserves? » lui demande un général italien. Le maréchal le foudroie du regard et change de conversation.

Vers le soir, nous apprenons que neuf mille hommes de la division Torino, assiégés depuis environ vingt jours à Tcherkov et dans l'impossibilité de résister, ont reçu l'autorisation de se rendre. Plutôt que de mettre bas les armes, ces héros ont fait savoir qu'ils tenteraient d'enfoncer les lignes russes.

Dimanche 17 *janvier*. — Les neuf mille hommes de la Torino ont enfoncé les lignes russes et ont passé. Vive l'Italie!

Mais, cependant, les Alpins demeurent toujours isolés. Nous ne parvenons pas à écarter de notre esprit la vision de ces colonnes en marche, sur les steppes couvertes de glace, où l'horizon s'efface dans la grisaille du ciel, tandis que les nuées de neige montent de la terre dure comme le roc. Les lignes allemandes sont maintenant loin, très loin des nôtres et s'en éloignent chaque jour davantage. Marras, énergique, intelligent et infatigable, harcèle sans trêve les Allemands pour qu'ils envoient des renforts à nos soldats. Il se heurte à une résistance opiniâtre et hostile.

La bataille de Stalingrad tourne mal pour les forces allemandes elles aussi.

L'offensive soviétique sur le Don, écrit Marras, a mis en évidence combien le manque de réserves rend la situation difficile pour le Haut Commandement allemand. Ainsi apparaît clairement la crise d'effectifs et de matériel et, par conséquent, la disproportion entre les objectifs que les Allemands veulent atteindre et les forces dont ils disposent réellement. Cette crise d'effectifs et de matériel a été, sans aucun doute, provoquée par les pertes subies au cours des opérations de Stalingrad.

Lundi 18 *janvier*. — La retraite de nos Alpins continue. Ce n'est d'ailleurs pas une retraite : c'est une marche continuelle avec l'ennemi

sur les talons. Et rien n'annonce encore l'envoi de secours à nos unités. Les forces allemandes se replient pour leur propre compte sur le Donetz. Rostov est sur le point de tomber.

En Lybie, les troupes de l'Axe se retirent à l'intérieur des fortifications de Tripoli.

La propagande allemande déchaîne subitement une campagne pour attirer l'attention du peuple sur la gravité de la situation. Jusqu'ici, on la lui avait soigneusement cachée. Le thème de la campagne est le suivant : « Il faut vaincre ; si nous perdons, c'est la fin de l'Allemagne ». Cela nous change de l'orgueil et de l'assurance qui régnaient ces derniers mois.

Mercredi 19 *janvier*. — La campagne de propagande et les nouvelles du front ont enfin secoué les Allemands de l'apathie dans laquelle ils s'endormaient depuis le début de la guerre. La population semble avoir atteint au paroxysme de la peur. Elle est grave, sombre. Les bruits les plus étranges circulent... Et, naturellement, tout le monde maudit l'Italie...

Au Nord, les Russes ont brisé le blocus de Leningrad. Les Allemands évacuent Vélikye-Louki, tandis qu'au centre, le front de Kharkov chancelle de façon effrayante. A Stalingrad, la situation est très grave. Rostov est investi. L'État-Major continue à passer sous silence la question des « réserves ».

Notre corps alpin signale une grave crise de carburant. Il devra abandonner, entre autres, toutes ses pièces d'artillerie.

Mercredi 20 *janvier*. — Aujourd'hui, il n'a pas été possible d'entrer en contact par radio avec nos troupes en retraite.

Deux divisions blindées soviétiques et une armée de cavalerie attaquent dans le secteur de Kharkov, juste dans l'axe du front tenu par nos soldats.

A l'État-Major, les officiers allemands avaient aujourd'hui des visages de médecin devant un malade en danger.

Vendredi 22 *janvier*. — Les Allemands, sans se soucier de nos divisions, se sont repliés au delà de l'Oskol. Nous nous trouvons abandonnés et isolés. Les Alpins sont désormais, à plus de cent kilomètres des lignes allemandes.

Samedi 23 *janvier*. — Un communiqué où transparaît, à chaque ligne, la gravité de la situation, a jeté la consternation dans le peuple allemand. Berlin semble une ville de désespérés à la veille du suicide.

Subitement, dans l'après-midi, Marras reçoit une nouvelle incroyable : le Haut-Commandement allemand impose à nos troupes d'aller à Kiev à pied! Il s'agit de leur faire parcourir, en plein hiver et dans les pires conditions, quelque chose comme mille kilomètres. Marras envoie d'urgence un de ses officiers au Commandement suprême pour tenter d'obtenir l'annulation de cet ordre.

Tripoli est évacué, mais ceci n'intéresse pas les Allemands : pour eux, la partie, dans la Méditerranée, est jouée depuis longtemps.

Dimanche 24 janvier. — Stalingrad manque de vivres, de carburant et de munitions. Paulus a télégraphié hier à Hitler ; il lui a fait savoir que son armée n'était plus, désormais, en mesure de se replier, ni de continuer à soutenir le siège. Hitler a examiné la situation avec ses généraux. Vers le soir, il a télégraphié à Paulus de résister jusqu'au dernier homme. Quel allié le Führer est pour les Russes!

Le sort de Stalingrad est définitivement réglé. Ordre a été donné aux troupes allemandes, sur tous les fronts, pour manifester leur solidarité avec les défenseurs, de ne plus boire d'alcool. Ne serait-il pas plus juste de donner cet ordre aux chefs nazis qui, impassibles, continuent à se livrer à leurs incroyables orgies?

Grand titre dans tous les journaux : *La victoire ou le bolchevisme.* On ne pouvait trouver mieux, cet appel est entendu : les Allemands ont une sainte terreur des Russes et tremblent de peur — une peur abjecte de coupables — à la simple idée que les troupes de Staline pourraient un jour défiler sous la Porte de Brandebourg.

Tard dans la nuit, l'officier envoyé par Marras revient du Quartier général. Il n'a rien pu obtenir pour nos soldats. Ceux-ci ne recevront ni un camion ni un litre d'essence. L'atmosphère de l'étrange village perdu dans les forêts lithuaniennes, où se trouve le poste de commandement du Führer — raconte notre officier — était, hier après-midi, tranquille et sereine comme à l'ordinaire. Les officiers jouaient au bridge et buvaient du vin du Rhin. Il y avait quatre heures que le Führer marchait de long en large, dans son bureau, exposant à quelques intimes les influences hébraïques sur la philosophie chrétienne.

Lundi 25 *janvier.* — Les Russes ont occupé le champ d'aviation de Stalingrad.

Il paraît que, finalement, les Alpins ont réussi à s'ouvrir une voie, pour rentrer dans les lignes : dans trois jours, ils pourront franchir l'Oskol.

L'attention des Allemands se tourne, avec une morne tristesse, vers Stalingrad. Les journaux ne cachent plus, désormais, que, là-bas, la situation est désespérée.

Mercredi 27 *janvier.* — L'avant-garde du groupe alpin a fait, aujourd'hui, sa jonction avec une division allemande envoyée à sa rencontre. Les nôtres se trouvent à dix kilomètres seulement des lignes. Jusqu'au dernier moment, ils ont dû soutenir de durs combats d'arrière-garde.

Malheur à qui, dans l'avenir, oserait attaquer ces magnifiques soldats et méconnaître leur sacrifice : il est l'une des gloires les plus éclatantes de l'histoire de l'Italie!

Stalingrad est à bout de résistance. Aujourd'hui, les Russes ont sommé les Allemands de se rendre. Ceux-ci ont tiré sur les parlementaires.

Un officier arrivé à Berlin par le dernier avion parti de là-bas, raconte que depuis le 17, on combattait sur un espace qui n'avait pas plus de cinq kilomètres de diamètre. La lutte était sauvage, mais le moral des troupes allemandes très élevé.

Jeudi 25 *janvier*. — La division Grossdeutschland envoyée au secours de nos Alpins avait à peine opéré sa jonction avec eux qu'elle a dû se replier vers le Nord, où la situation devenait subitement grave. Les nôtres sont de nouveau à découvert, isolés.

La campagne de presse qui, prenant pour thème « Stalingrad », a tenté de galvaniser les foules, semble avoir cessé d'un seul coup. On annonce que de nouvelles mesures, très importantes, vont être prises en vue d'abaisser encore le niveau de vie du pays.

Aujourd'hui, je n'ai pas rencontré dans la rue une seule femme qui n'eût les yeux rougis par les larmes.

Vendredi 29 *janvier*. — Les journaux publient un décret concernant la mobilisation générale des femmes et des hommes n'ayant pas l'âge militaire. Le décret est signé par Sauckel, un ex-matelot spartakiste de 1918, devenu Gauleiter de Thuringe, puis plénipotentiaire du Führer, en ce qui concerne la question de la main-d'œuvre. C'est un homme violent et inflexible qui passe ses nuits en orgies scandaleuses et qui est en état d'ébriété pendant une grande partie de la journée, mais qui connaît à fond son métier de négrier.

Le régime nazi s'appuie sur des individus de cette sorte. C'est eux qui lui permettent de durer.

La gravité des mesures annoncées aujourd'hui est telle qu'elle parvient à détourner l'attention du public des vicissitudes de la guerre.

Le grand amiral Raeder est remplacé par Dœnitz, considéré comme le technicien accompli de la guerre sous-marine. Impressionnante atmosphère de tempête. Pourtant, tout le monde s'accorde à penser due, cette fois encore, il n'arrivera rien. Devant un chef décidément déséquilibré et un peuple exaspéré, trois éléments s'opposent au jaillissement de l'étincelle : le sens de la discipline, inné chez tous les Allemands, l'obéissance aveugle du soldat, la force de la police. Ce peuple ira jusqu'au bout! Il verra les Russes à Berlin et il l'aura voulu!

Samedi 30 *janvier*. — Hier, le général Martinat, chef d'état-major du corps alpin, un magnifique soldat valdotain, a été tué lors d'un combat.

Gœring devait faire un discours ce matin à l'occasion de la fête nationale allemande. Mais, à l'heure prévue, il y a eu une alerte et nous avons nettement vu quelques « Mosquitos » dans le ciel de la capitale. C'est la première alerte aérienne de jour à Berlin. Elle a produit un effet moral incroyable sur les Allemands. Ils semblent tous absolument terrorisés. Les boutiques sont restées fermées le reste de la journée.

Dimanche 31 *janvier*. — Paulus est nommé maréchal. Serait-ce pour l'encourager à mourir?

Ce soir, à minuit, la VIIIe armée italienne abandonne la responsabilité du front aux forces allemandes et passe en seconde ligne. Le triste épisode de notre participation à la campagne de Russie n'est cependant pas terminé. Les unités doivent rejoindre l'arrière et parcourir à pied des centaines de kilomètres.

Lundi 1er *février*. — Réserves, réserves, réserves : voilà l'appel qui, de tous les secteurs du front, parvient à l'État-Major. Or, il n'y en a pas. Aujourd'hui, on nous a demandé de jeter dans la fournaise notre division « Tridentina » qui vient de rentrer à l'intérieur des lignes et se trouve dans un état déplorable.

Un officier informe Marras que Paulus et son état-major ont été faits prisonniers, mais la propagande de Gœbbels cherche désespérément à accréditer le bruit que tous les défenseurs de Stalingrad sont morts : on peut imaginer quelle satisfaction c'est pour le peuple!

Mercredi 3 *février*. — Stalingrad est tombé.

A quatorze heures, la radio a transmis cette nouvelle laconique. Puis ce fut le lugubre chant militaire pour les morts tombés au champ d'honneur : *Ich hatt' einen Kameraden*. Puis enfin, le silence.

La ville est comme pétrifiée par la terreur, plus encore, peut-être, que par la douleur. Personne dans les rues. Les gens peu nombreux que l'on rencontre filent en rasant les murs, comme s'ils avaient des assassins à leurs trousses. Et, cette fois, aucune malédiction à l'adresse de Hitler ou du nazisme : même pas à voix basse.

Ils considèrent tous Stalingrad comme une tragédie « allemande » et ils en éprouvent une profonde humiliation. Terrible et incorrigible peuple!

Détail comique : tandis qu'à Berlin on racontait à Marras la véritable histoire de la capture de Paulus et de la reddition de Stalingrad, on donnait à l'un de nos officiers, au Quartier général du Führer, la version officielle de l'événement que l'on voudrait accréditer, afin de créer une légende. Hitler et les maréchaux, en grand uniforme — naturellement — auraient reçu le dernier coup de téléphone de Paulus qui, après avoir réuni autour de lui les derniers défenseurs de la citadelle et envoyé un dernier salut à la patrie, aurait fait exploser une charge de dynamite, se faisant ainsi sauter pour la gloire du Führer.

Jeudi 4 *février*. — Les Russes annoncent que Paulus est prisonnier. Le Führer est furieux. Il l'avait nommé maréchal pour l'inciter à se suicider. Et pourtant (intéressant indice de la mentalité des Allemands) le peuple refuse de croire que les derniers défenseurs de Stalingrad se soient rendus : il préfère croire à leur mort!

Vendredi 5 février. — La bataille pour Kharkov se poursuit avec fureur, tandis qu'une autre commence, ayant Rostov comme objectif direct.

Marras est pessimiste : le problème des réserves est de plus en plus grave. On constate des actes d'indiscipline dans les troupes allemandes. Des généraux ayant été appelés au Quartier général, les soldats ont déclaré : « Si les généraux ne reviennent pas, nous mettrons bas les armes » ; et certains l'ont fait. C'est pour cela que Paulus aurait été laissé à son poste.

Tard dans la nuit, la radio transmet une nouvelle tout à fait inattendue : remaniement total de notre Gouvernement. Même Ciano a démissionné. Les Allemands seront contents...

Dimanche 7 février. — Ce matin, Marras a reçu le télégramme suivant :

« Rome 0 h. 30.

« Le général Gariboldi me communique que le groupe Sud devra aussi poursuivre sa route par la voie normale. Le télégramme s'achève par ces mots amers et dramatiques : *Nous sèmerons la route d'hommes épuisés qui témoigneront du traitement dont on usa à notre égard.*

» Je vous prie de faire en mon nom une démarche officielle auprès du maréchal Keitel pour obtenir ce qui fut plusieurs fois promis. Il est aussi douloureux que facile de prévoir que nous perdrons beaucoup d'hommes au cours de cette marche, mais il est encore plus facile de prévoir que la répercussion s'en fera sentir non seulement parmi les troupes mais aussi en Italie où, quelques nouvelles ont filtré.

» Dites à Keitel qu'un minimum d'aide au moins s'impose si la camaraderie a encore un sens. *Mussolini.* »

Marras se rend immédiatement au Quartier général.

Lundi 8 février. — La nomination de Ciano comme ambassadeur près le Saint-Siège produit une profonde impression dans les milieux allemands et suscite leur méfiance. Nous-mêmes, malgré toutes les preuves de sottise données par notre Gouvernement, nous supposons encore que Mussolini doit méditer quelque plan lui permettant d'engager des négociations et de se désolidariser de l'Allemagne, et nous considérons cette nomination comme « potentiellement significative ».

Mardi 9 février. — Koursk, pilier de la défense allemande dans le secteur central, est tombé. Rostov est sur le point de se rendre. Il semble qu'il n'y ait plus d'armée allemande capable d'arrêter la marée impétueuse des Russes.

L'attaché de l'air adjoint, le commandant Gasperi, technicien avisé qui connaît à fond les Allemands et sait évaluer exactements leur forces et leurs possibilités, rapporte d'intéressantes impressions après une longue tournée dans les usines militaires. Le travail, raconte-t-il, est

partout intensif, malgré des difficultés considérables. Tous, dirigeants et ouvriers, semblent trop absorbés pour s'apercevoir de ce qui se passe hors de leurs établissements. Ils feront leur devoir jusqu'à la fin : aucune opinion politique autre que celle du nazisme ne peut ébranler leur confiance ou détourner leur esprit vers d'autres idées.

Mercredi 10 *février*. — Les forces allemandes évacuent la grande boucle du Don. Je sens, en relisant ces notes, que dans quelques années, je parviendrai difficilement à me replonger dans l'atmosphère qu'elles reflètent. Il semble que nous nous trouvions au milieu d'un cyclone : la structure entière du Reich craque. S'il se trouvait des chefs courageux et décidés... Si un coup de revolver atteignait Hitler...

Et pourtant, même dans ce cas, le peuple se révolterait-il ? J'en doute.

Au fond, le nazisme est l'expression la plus naturelle de l'esprit de ce peuple : il le suivra ou, pour mieux dire, il ne fera qu'un avec lui, jusqu'à la fin.

Et pourtant, hier et aujourd'hui, quelques gros bonnets de l'industrie, touchant d'assez près certains cercles gouvernementaux, ont discrètement et prudemment tâté le terrain afin de savoir si, à l'occasion, l'Italie serait disposée à prendre l'initiative de négociations avec les Alliés. Alfieri, avec qui nous nous efforçons de mettre ces messieurs en contact, refuse de les recevoir, considérant qu'ils agissent sans mandat.

Jeudi 11 *février*. — Marras revient du Quartier général. Il a eu une violente discussion avec Keitel. Le Führer avait décidé que nos soldats se rassembleraient dans la zone marécageuse de Gomel et il n'était pas possible de le faire changer d'idée. Quant à envoyer des trains au-devant des troupes italiennes, Keitel ne voulait pas en entendre parler. Devant la lettre du duce, il a dû céder, au moins en paroles. Nous espérons qu'il passera rapidement à l'exécution.

Vendredi 12 *février*. — Nouvel examen de la situation. Stalingrad devait marquer la fin de la contre-offensive russe de 1942. Et, au lieu de cela, une véritable offensive soviétique d'hiver est en cours. Tout d'abord, les Allemands avaient espéré réussir à garder une bonne partie du Caucase et de la région Don-Donetz. Ils n'ont pas pu résister : maintenant, les Russes, tout en lançant une pointe vers Kharkov, menacent d'enfermer Rostov dans une vaste poche. La pression ennemie ne donne aucun signe de ralentissement. Le Haut Commandement allemand ne se dissimule pas que la situation est délicate. L'adversaire a obtenu des résultats considérables ; il a, d'ores et déjà, reconquis tout le territoire perdu au cours de l'été précédent et il s'est emparé d'importantes quantités de matériel. Tous les espoirs reposent sur la fatigue qui, tôt ou tard, devrait se manifester chez les Russes et les contraindre à s'arrêter. Tous les efforts convergent vers la création d'une masse de manœuvre qui,

jetée sur le point convenable, au moment opportun, rétablirait définitivement la situation.

Les officiers allemands cachent difficilement leur mauvaise humeur devant la tactique imposée par le Commandement suprême. Tactique de défense à outrance des points stratégiques et des lignes considérées comme « intéressantes, du seul point de vue politique ». La troupe est souvent irritée et donne des signes sporadiques d'indiscipline, mais, dans l'ensemble, le soldat suit parfaitement ses chefs et se battra tant que l'ordre lui en sera donné.

Samedi 13 *février*. — Keitel a promis à Marras d'envoyer des trains au-devant de la VIIIe armée, puis il a télégraphié pour soulever de nouvelles difficultés. Nous sommes ainsi, encore une fois, loin du port. En fait de camaraderie!...

Les Russes ont dépassé Koursk. On se bat dans la périphérie de Rostov. Aujourd'hui, les magasins militaires de Kharkov ont été incendiés; l'évacuation de la ville est imminente.

Dimanche 14 *février*. — Nous recueillons quelques échos des violentes discussions qui ont lieu au Quartier général : quelques maréchaux auraient insisté auprès du Führer pour que l'on engageât au plus tôt des négociations de paix. Mais Hitler est, plus que jamais, décidé à résister jusqu'au bout. Il faudrait le chasser, puis se débarrasser de Himmler; sinon, ce dernier prendrait la succession et nous en serions au même point.

Lundi 15 *février*. — Rostov est tombé.

Un « problème Rommel » surgit. Le maréchal a quitté la Tunisie pour raison de santé. Depuis, on n'a plus aucune nouvelle de lui et les bruits les plus divers courent sur son compte.

Mardi 16 *février*. — Kharkov, à peine investi, est tombé. L'offensive russe, toujours très violente, est aussitôt dirigée sur Dniepropetrovsk.

Mercredi 17 *février*. — A Rome, négociations italo-allemandes en vue de résoudre les problèmes commerciaux. Un grave écueil : notre créance. Les Allemands menacent d'interrompre les livraisons. Pourparlers très orageux.

Hier, le ministre Funk a prononcé un discours très dur dans lequel il a affirmé que l'existence de crédits commerciaux que l'Allemagne n'est pas en mesure de liquider tout de suite ne doit pas empêcher les Alliés d'aider le Reich. On a confiance ou non dans sa victoire. Dans l'affirmative, il ne faut pas se répandre en mesquines récriminations.

Voilà qui nous est destiné et j'imagine qu'à Rome les négociateurs allemands vont devenir encore plus intransigeants!

Des fonctionnaires du bureau de presse de Ribbentrop nous font de surprenantes ouvertures. Ils voudraient que nous conseillions à Rome de faire une démarche en vue de négociations de paix.

Vendredi 19 *février*. — Le commandant Perego, après un stage de quinze jours au Quartier général du Führer, rapporte les impressions suivantes :

1. L'armée allemande a reçu, cet hiver, un coup extrêmement rude. Les pertes en hommes et surtout en matériel ont été très importantes ;

2. L'insuccès est dû, en partie, à une évaluation erronée du potentiel de l'adversaire, en partie à une conception stratégique ne correspondant pas aux possibilités réelles, en partie aux erreurs de tactiques du Führer, enfin à l'excessif affaiblissement des forces allemandes du front oriental, au profit d'un renforcement excessif du front français. Stalingrad pourrait être considéré comme une conséquence directe de Dieppe.

3. L'État-Major semble avoir compris la gravité de la situation, mais il n'est nullement découragé ni déprimé. On pense que les Russes continueront à avancer jusqu'au milieu de mars, c'est-à-dire jusqu'à l'époque du dégel. Ainsi, l'on admet l'impossibilité de les arrêter par des moyens militaires ;

4. L'État-Major considère l'avance actuelle comme le chant du cygne de l'armée russe. Il préparerait une masse de manœuvre pour la nouvelle et troisième offensive de printemps qui devrait avoir un caractère définitif.

Lundi 22 *février*. — Alfieri a eu un entretien avec Ribbentrop. Celui-ci annonce son imminent départ pour Rome où il remettra au duce une lettre du Führer. Il déclare que l'origine de la retraite sur le front russe fut l'affaissement du front des armées alliées (roumaines, *italiennes* et hongroises). Grand merci!

Ribbentrop a insisté sur la nécessité où se trouvait l'Allemagne de poursuivre la lutte à tout prix : « Il serait impossible de s'entendre avec Moscou. La solution du conflit doit être cherchée sur le champ de bataille ». Il a fait quelques allusions prouvant que les ouvertures qui nous ont été faites au sujet de négociations de paix ne lui étaient pas inconnues, mais qu'il entendait les repousser. Naturellement, il a terminé en parlant de la prochaine offensive et des « armes secrètes » qui seraient bientôt au point.

Vendredi 26 *février*. — Une proclamation du Führer annonce la mobilisation de toutes les « forces agissantes de l'Europe », pour la lutte de l'Allemagne contre le bolchevisme.

Et, précisément aujourd'hui, on nous annonce de Rome qu'étant donné l'échec des négociations commerciales, nous avions décidé de rappeler les Italiens qui travaillaient en Allemagne. Cela enlèvera au moins deux cent cinquante mille ouvriers à l'industrie allemande. Je me demande si nous réussirons à les faire partir.

Lundi 1er *mars*. — Ce soir, très violente attaque aérienne sur Berlin. On a l'impression qu'un torrent de feu se répand dans la ville. Charlot-

tenburg, Kurfürstendamm et Unter den Linden sont parmi les quartiers les plus atteints. Pendant une partie de la nuit, nous allons porter secours à plusieurs de nos collègues dont les maisons sont détruites ou menacées par le phosphore.

Lundi 2 *mars*. — Ce matin, la ville est d'une couleur de plomb, sous l'épaisse fumée qui la recouvre. Une pluie fine agglutine partout les cendres. Incendies, affreuse odeur de brûlé, bruit assourdissant des bombes à retardement qui éclatent à tout moment. La cathédrale Sainte-Edwige est complètement détruite, son dôme s'est volatilisé. Le Ministère de l'Air est très sérieusement atteint [1].

LEONARDO SIMONI.

(TRADUIT PAR C.-D. JONQUIÈRES) [2]

1. Nous rappelons les événements qui suivirent. Au mois de mars Mussolini écrit à Hitler pour lui recommander de signer une paix séparé avec la Russie. En mai Tunis tombe aux mains des Alliés. Le 9 juillet les Alliés débarquent en Sicile. Le 24 juillet chute de Mussolini.

2. Copyright by Robert Laffont.

MONSIEUR BENOIT

Nous sursautâmes tous les cinq, presque en même temps — sauf peut-être Boris qui était assis en face de la porte et avait dû voir lentement tourner la clenche de la serrure. « Il » entrait toujours ainsi, silencieusement, sans qu'aucun bruit vînt annoncer son approche. A pas si feutrés que chaque fois, d'instinct, je regardais ses pieds, pensant le voir chaussé de semelles de crêpe. Mais il ne portait jamais que d'honnêtes richelieus noirs, cirés avec un soin impeccable, ou des snow-boots en caoutchouc d'un modèle tout à fait démodé, qui n'expliquaient rien. Sans doute ce silence était-il dû à sa démarche glissée, précautionneuse et mesurée, très souple malgré sa corpulence? Je ne sais. En tout cas, il était là, tout à coup, derrière vous, et vous perceviez sa présence plutôt comme une sorte de fluide assez désagréable entre les épaules, un subtil changement d'accord, que comme une réalité de chair.

A la ronde il serra la main de l'Arbi, de Rodolphe, d'Ali-Baba, qui s'étaient levés. C'étaient nos noms de guerre, naturellement. Sa poignée de main se révélait d'habitude onctueuse et un peu molle, avec quelque chose d'ecclésiastique dans le port du bras et le toucher. Pourtant, dans des occasions particulières — lorsqu'elle voulait souligner une recommandation importante, dire un adieu, commander le silence — elle se resserrait à vous broyer les phalanges, en témoignant d'une vigueur singulière. Je présentai l'arrivant à Boris, nouveau venu parmi nous.

— Boris, un récent camarade du groupe... M. Benoît, du Comité directeur, notre chef...

Boris ne me parut pas spécialement impressionné. A dire vrai, rien n'était moins intimidant, au premier contact, que M. Benoît. Il offrait l'aspect limpide, tout en transparences, d'un bourgeois rose et poupin, un peu bedonnant, au front chauve cerclé d'une couronne de cheveux d'argent bien lissés qui ajoutait encore à son apparence de personnage dickensien — M. Pickwick ou Micawber, suivant les moments. Derrière ses lunettes de myope à fine monture d'or, le regard paraissait d'abord neutre, presque atone, avant qu'il ne s'animât dans la discussion ; alors,

il se chargeait de lueurs plus dures. Lui-même était invariablement vêtu d'un veston de serge à unique bouton, fort semblable à une jaquette, et d'un pantalon de coupe désuète, étroit du bas, qui avait tendance malgré le coup de fer à former des poches aux genoux et des fronces à hauteur des cuisses. Sa boutonnière s'ornait d'un ruban rouge plutôt voyant, et son gilet d'une chaîne de montre agrémentée de breloques qui lui barrait le ventre d'un vaste accent circonflexe. A tout instant, il tirait de son gousset ce chronomètre — un objet ancien, ovoïde et lourd — et le consultait d'un air complaisant. Puis il refermait le boîtier sur un petit bruit sec.

Cette fois encore, il tira sa montre, la soupesa, l'ouvrit.

— Quatre heures vingt. Je suis en retard, excusez-moi. Mais ce temps...

Il était, ce jour-là, emmitouflé jusqu'aux oreilles dans le col relevé de son pardessus et le triple tour d'un foulard de laine qui laissait tout juste apparaître un bout de nez marbré par le froid de veinules aubergine. Après un coup d'œil circonspect, il choisit une chaise près du poêle, aussi loin que possible de la porte et des fenêtres.

— Asseyez-vous, Messieurs, je vous prie! Et causons.

La voix égale était sans inflexions, sans rien qui pût traduire la tension intime, l'intensité où nous nous débattions. Qui était M. Benoît? D'où venait-il? C'est ce qu'il ne semblait point facile de démêler. Longtemps, j'avais soupçonné en lui, à divers signes, à l'index dressé et un peu doctoral dont il soulignait volontiers ses phrases, aux citations très classiques qui émaillaient parfois son discours — ne l'avais-je pas entendu citer une fois un vers imprévu de Delille; un autre jour, tel mot de Macaulay? — quelque professeur en retraite. Mais il ne portait pas les palmes d'officier d'Académie, ce qui contredisait mon hypothèse, et j'avais fini par pencher pour un ancien fonctionnaire des postes ou de l'enregistrement. Il en avait cette honnêteté un peu étriquée des vieilles administrations, une sorte de courtoisie fanée que corrigeaient des aphorismes coupants de chef de bureau, un certain air frileux d'homme façonné par une ambiance confinée et ouatée. Mais, à la réflexion, tout cela pouvait être aussi bien le fait d'un rentier modeste, d'un pharmacien de province ou d'un propriétaire d'immeuble à bas loyers dans les quartiers suburbains...

Ce léger mystère, après nous avoir tous intrigués au sein du groupe, s'était finalement estompé et était resté, comme beaucoup d'autres, sans réponse. La règle du jeu nous interdisait d'ailleurs, sauf en d'exceptionnelles occasions, d'aborder les sujets personnels. Notre passé n'appartenait qu'à chacun de nous. Plus exactement, nous n'avions pas de passé; celui-ci commençait au plus loin à juin 40, au premier sursaut qui, après le direct en plein visage et le coup de gong de la défaite, nous avait poussés, titubants, à tâtons, à la recherche de mains fraternelles et de la conjuration encore obscure des hommes libres. Moins que tout autre,

M. Benoît se fût prêté aux questions. Il ne paraissait pas désireux de se livrer et, dès qu'une allusion privée se glissait dans les propos, il se figeait dans un air absent. Il avait au doigt une chevalière à cachet d'onyx, mais pas d'alliance, et ne semblait pas marié. Aux itinéraires qu'il prenait, aux rendez-vous qu'il lui arrivait de nous fixer, on pouvait déduire qu'il habitait la banlieue Ouest, probablement Bezons ou La Garenne. C'était tout. Et, de fait, nous n'en sûmes jamais plus.

Il ajusta posément ses lunettes, tira de sa poche un porte-mine et un petit agenda à couverture rouge sur lequel il prenait des notes en signes chiffrés tout en parlant. Autant que je m'en souvienne, il débuta par un commentaire de la situation militaire et des nouvelles de l'action clandestine avant d'aborder les directives. Il discourait à bâtons rompus, mais revenait avec une ferme obstination à quelques idées, toujours les mêmes, et, à travers ces méandres, son plan ne se découvrait qu'à la longue.

Tour à tour, il nous fixait de ses yeux gris, grossis par les verres bombés, qui semblaient nous soupeser, comme pour une prise de conscience et dont j'éprouvais, chaque fois qu'ils se posaient sur moi, le choc magnétique — plot contactant un autre plot. En face, il y avait le profil sémite et intelligent de Boris, penché de biais dans la pose d'un certain Tiepolo du musée des Offices, le mufle de boxeur au nez cassé entre des oreilles en éventail de Dorneuil dit Ali-Baba, et la bonne face ronde, sans complications, du docteur Rodolphe qui se forçait distraitement à l'attention. Debout, les mains dans les poches, l'Arbi mâchonnait un bout de cigarette. Avec sa tignasse rétive et sa lippe de faubourien ronchonneur, il ressemblait décidément de plus en plus à un Poulbot monté en graine et qu'il ne cesserait plus d'être jusqu'à la vieillesse. A supposer qu'on pût envisager pour nous une aussi improbable échéance.

— De Londres, toujours rien, à part les messages de la radio. L'envoyé que nous attendions n'est pas venu ou a été intercepté. Rien de nouveau, non plus, en ce qui concerne les armes. Entre nous, il n'y faut pas compter trop, au moins pour l'instant... Et, d'ailleurs, quelle importance? Il est trop tôt pour songer à la lutte ouverte, beaucoup trop tôt. Je dis : pour y songer, non pour l'engager... Méfiez-vous au contraire des impulsions, des impulsifs et des excités. Il y a un travail plus utile que de faire fusiller sans profit de pauvres bougres d'otages. Encore qu'il soit utile parfois de laisser fusiller quelques otages pour maintenir la haine. Mais à bon escient...

A mesure qu'il parlait, son regard s'éclairait d'on ne sait quelle flamme subtile et pétillante. Il allait de l'un à l'autre, infatigablement. Et, tour à tour, nous nous sentions captivés, puis délivrés, pris et rejetés par ce vivace feu tournant.

— Attendre, il faut attendre! Ce n'est pas le plus facile, je sais. Les hommes s'impatientent, je sais aussi... Mettez-leur dans la tête que notre action doit, jusqu'à nouvel ordre, être politique, uniquement politique... La fusion se fait, au moins en zone Nord, avec le mouvement « Libération »

et nous allons vers l'unité. L'essentiel est de travailler maintenant en profondeur, de regrouper les anciens éléments syndicalistes...

Nous l'écoutions avec un intérêt que n'expliquaient pas seules les différences d'âge — nous avions appris à tenir pour peu le privilège des vénérables — ou d'autorité — nous ne reconnaissions plus que celle de la décision ou du courage et, là-dessus, on ne pouvait facilement nous abuser. M. Benoît tirait son prestige de raisons plus déliées. Il n'était pas tant le chef que le messager qui transfusait à notre cellule les nouvelles, les ordres, les signaux d'alarme, la vie ; le lien ombilical avec toute cette organisation aux structures compliquées et inconnues qui existait en dehors de nous, au-dessus de nous, et dont nous ne percevions les pulsations que par l'entremise d'un seul. Ce cloisonnement en compartiments étanches n'était pas la moins sévère exigence de la résistance ; il nous condamnait au cercle étroit du groupe, aux trois ou quatre compagnons formant l'équipe auxquels nous nous buttions interminablement — maille infime d'un réseau dont nous connaissions seulement les raidissements lointains, les soudaines tensions, les relâchements qui révélaient une brisure dans la trame.

— Pas d'éclat, pas de faits d'armes ! Rien de plus inutile que les beaux faits d'armes... Un travail de sape, de mise en place, une besogne de contremaître, voilà notre tâche. Plus tard...

Oui, nous avions quelquefois l'impression d'être murés dans un cachot où nos appels restaient sans écho. Mais quelqu'un venait ouvrir le guichet, passer le mot d'espoir, chasser les ombres : c'était M. Benoît. Ensuite il disparaissait, pour des jours ou des semaines, et nous retombions dans le marasme, par degrés. De là l'exceptionnelle importance que revêtait ce personnage suranné dans sa jaquette de serge noire.

Il y eut un silence. On entendait les geignements, les craquements du poêle en fonte qu'on avait oublié de regarnir et qui se refroidissait. Les contours de la pièce se fondaient dans le nuage de fumée bleutée des cigarettes. Puis une voix s'éleva avec véhémence. Celle de l'Arbi, rageur comme un fox-terrier.

— Très bien, tout cela ! Très, très intéressant. Quand même, vous ne trouvez pas que des pétoires et quelques caisses de grenades feraient mieux notre affaire ? Si les armes n'arrivent pas, je ne pourrai bientôt plus tenir mes hommes... Depuis trop longtemps on nous lanterne avec des mots. Des mots dans les tracts — courage, vous n'êtes pas seuls — des mots à la radio — patience, nous arrivons ! — encore des mots. Et pour résultat : zéro. A croire que ça leur est bien égal, là-bas, que nous nous fassions trouer la peau sans défense et massacrer par petits paquets, en gros ou en détail...

Des remous en sens divers coururent dans l'assistance. Ali-Baba hochait la tête. M. Benoît n'avait pas remué. Il continuait à sourire légèrement, les yeux mi-clos derrière le piège de ses verres concaves, tout en remontant d'un geste douillet le cache-nez autour de ses oreilles.

— Si le sort veut que vous soyez, que nous soyons massacrés, mon cher ami, nous le serons. C'est un risque que nous avons accepté avec beaucoup d'autres en entrant dans cette affaire. Inutile donc d'épiloguer! Je souhaite seulement que nous soit épargnée la torture préalable... Mais il n'y a là en somme qu'une question de menues précautions à prendre.

Il défit l'une des breloques de sa chaîne — celle qui figurait une dent d'élan — la dévissa et en retira deux pastilles de cyanure, d'un gris vénéneux, qu'il fit rouler dans sa paume. Puis il reprit :

— Vous croyez vraiment que vos quelques mitraillettes changeraient la face des choses? qu'elles pèseraient d'un poids quelconque en face des chars « Tigre » qu'on peut voir d'ici en position sur le Champ de Mars? Non. Ce qui compte, ce qui peut compter, c'est votre valeur d'exemple, votre puissance de résistance, de... comment dire?... de refus. Faites ce qu'on vous dit de faire. Sans trop chercher à comprendre.

Avec une pointe de malice, il ajouta : « *Una salus victis, nullam sperare...* » à l'intention de l'Arbi qui dut prendre cela pour une attaque personnelle en latin, car il se tint coi et boudeur jusqu'à la fin.

M. Benoît, ayant troqué son cyanure contre une petite boîte ronde, écrasa délicatement un cachou sous sa langue. Nous l'écoutions. Il émanait de lui une sorte de force apaisante qui, aux heures de fièvre ou de doute, agissait sur nous comme un tonique. Lorsqu'il était là, tout devenait simple et rentrait dans la norme ; les perspectives reprenaient leurs lignes fuyantes d'épure. Alors, notre tâche nous apparaissait à peu près aussi dépourvue de fantaisie et d'exaltation que la besogne d'un placier en aspirateurs.

L'un après l'autre, nous lui fîmes notre rapport. Puis il dicta à chacun ses instructions. Boris se vit confier sa première mission qui consistait à se mettre en laison avec un agent du réseau de l'A.S.

— Comment être sûr de son identité? questionna Boris.

— Voici...

Benoît prit une coupure de dix francs dans son portefeuille, la déchira par le milieu et en remit la moitié à son interlocuteur.

— L'autre moitié vous sera présentée par l'émissaire. De cette façon, aucun risque... Vous n'aurez qu'à vérifier les numéros.

C'était un « passe » des plus classiques, mais qui étonnait toujours, la première fois, par sa simplicité. Je soupçonnai M. Benoît de l'avoir renouvelé à dessein et d'éprouver à ce moment même l'anodine satisfaction du vieil oncle de la famille qui amuse ses neveux par des tours de cartes. Pourtant, depuis quelques minutes, il paraissait se renfrogner, gagné par un malaise dont la raison nous échappait. Il jetait de plus en plus souvent des regards de coin dans la direction de la fenêtre. Brusquement, il se leva, se dirigea vers la baie vitrée où le givre, ce peintre cubiste, inscrivait des ramures, des diagrammes et des festons de broderie anglaise.

— Ce courant d'air dans le dos est insupportable. On gèle ici.

Il souligna d'un doigt désapprobateur la rainure qui laissait filtrer ce vent coulis, la considéra avec tristesse :

— Vous devriez calfeutrer ceci. Je déteste les courants d'air! Rien de tel pour attraper une mauvaise grippe...

Il semblait vraiment fâché. Cet incident dut, je pense, hâter la fin de la réunion. Rodolphe, pressé par un rendez-vous, interrogeait son bracelet-montre. Nous nous étions tous levés. Il y eut un brouhaha de paroles échangées un peu à contre-temps et qui s'accrochaient mal, car déjà nos routes se séparaient. Soudain, je cherchai des yeux M. Benoît, mais il n'était plus là. Il s'était éclipsé mystérieusement comme il était venu. Sans laisser d'autre trace que cette odeur de lavande Yardley dont il imprégnait ses cheveux bien brossés d'homme mûr et soigné.

Nous devions le revoir cinq ou six semaines plus tard dans ce petit café du quai des Célestins où nous tenions maintenant nos assises, depuis que notre ancien local était devenu peu sûr. Il s'agissait d'un débit-tabac vieillot, encastré un peu en retrait entre deux hautes bâtisses enfumées. Sa terrasse, sur le devant, s'abritait derrière des fusains en caisses. Un de ces ilôts provinciaux comme il en existe aux alentours de la pointe de l'île Saint-Louis et qui paraissent avoir été amenés là par le flot du fleuve, dans les temps, puis s'y être échoués définitivement. A l'intérieur, tout était d'un 1900 attendrissant : entrelacs, guirlandes, serpentins, décor en glaces encadrées d'algues sirupeuses et de macarons en saindoux — jusqu'au garçon efflanqué qui traînait à perpétuité une maladie de foie et des ennuis conjugaux, comme un vestige de l'Exposition Universelle. Il flottait là-dedans une clarté blême et verdâtre d'aquarium. Je suppose que cela était dû aux glaces piquées dont le tain s'écaillait par plaques sous la moisissure.

L'arrière-salle qui nous abritait par intermittences ne recélait d'ordinaire que quelques habitués, joueurs de manille, boutiquiers du quartier en train de régler une affaire délicate autour d'un vin blanc acide et, parfois, un couple d'amoureux en mal d'isolement. Un coin discret nous était réservé dans le fond, à l'ombre d'une plante verte en pot. Nous étions au complet, sauf Boris, et nous nous laissions aller à l'euphorie du lieu et de l'heure.

Les motifs de préoccupation ne nous manquaient pourtant pas. Depuis un certain temps, la conduite de Boris nous donnait des inquiétudes. D'abord, de menus détails avaient éveillé notre attention. Et puis, il s'était mis à mener une vie trop large, un peu trop voyante pour quelqu'un qui se disait en somme prisonnier évadé. Il jouait aussi d'une singulière malchance, et les deux ou trois missions qu'on lui avait confiées s'étaient mal terminées par des incursions de la Gestapo en des endroits où il eût été préférable qu'elle ne mît point ses antennes. Certaines coïncidences malheureuses gagnent à ne point trop se répéter. Naturellement, la situa-

tion pouvait devenir grave. Mais nous n'avions que des soupçons sans certitudes et, de toute façon, cet imbroglio nous laissait irrésolus, flottants dans une indécision qui ne nous paraissait avoir d'autre recours que M. Benoît.

— Après tout, c'est l'affaire du Comité central, dit l'Arbi, en rayant distraitement de sa bague le marbre de la table. Le plus simple est de s'en remettre à Benoît.

— Sûr, approuva Ali-Baba en écho, un peu pour dire quelque chose, je me demande ce qu'en pensera Benoît...

Une main replète se tendit à travers les feuillages stérilisés de la plante verte. Puis, parurent un feutre noir bordé, un cache-nez d'où émergeaient de grosses lunettes rondes. C'était M. Benoît, tout humecté de la petite bruine froide qui s'égouttait au dehors depuis le matin et délayait la ville en une espèce de pâte grise. Pourquoi n'avions-nous pas entendu battre la porte vitrée qui clôturait l'arrière-salle? Il plia son parapluie avec soin avant de s'asseoir, puis remarqua :

— Votre pendule avance. Garçon, une menthe à l'eau... Quel temps!

Une balafre d'un rose saignant coupait en oblique sa joue, si lisse d'habitude, et vernissée comme une pomme du Canada. Sans que nous lui demandions rien, il nous expliqua qu'il avait commis l'erreur de vouloir se servir, pour la première fois depuis quarante ans, d'un rasoir mécanique.

— Imprudence, messieurs, ridicule imprudence! A mon âge on devrait toujours se méfier des innovations...

Il bougonnait contre Gillette et ses successeurs et se perdit en digressions quant à la précellence des rasoirs droits sur ces « stupides inventions modernes ». De fait, cette entaille paraissait l'affecter outre mesure, pour des causes qui nous échappaient — peut-être parce qu'elle constituait un moyen d'identification. Il tirait de temps à autre une glace ronde de sa poche pour y mirer la coupure, essuya du gras du doigt un peu de mousse rosâtre avec une moue de dégoût.

Voyant qu'on l'observait, il confessa :

— J'ai horreur du sang. D'ailleurs, je suis végétarien.

Il semblait disposé à s'étendre sur les bienfaits du végétarisme — comme si les instants comptaient peu et qu'il convenait d'attendre un événement devant venir à son heure — quand Rodolphe ramena la conversation sur un terrain plus direct. Tout de go, il exposa la situation, nos craintes. M. Benoît ne parut pas autrement surpris. Il écoutait Rodolphe dans sa posture familière, les mains croisées sur le ventre, l'œil à moitié clos, paupière plissée, fine résille de la patte d'oie à peine marquée. Au coin de sa bouche jouait un demi-sourire mobile, son sourire chinois, qui pouvait donner à entendre qu'il en savait sur toutes choses plus que nous ne pouvions lui apprendre.

— Bien entendu, Boris ne se doute de rien. Nous lui avons seulement caché la réunion d'aujourd'hui...

— Très bien. Mais moi, je l'ai convoqué par un autre moyen, dit M. Benoît. — Le ton de sa voix était presque indifférent. — Il est à peu près l'heure. Je pense qu'il viendra...

Il ouvrit sa montre. On entendait le tic-tac assoupi de l'horloge et, par-dessus la cloison, le battement des cartes, ponctué par les annonces des joueurs.

— Cœur, je dis cœur. Et vingt de tierce! Inutile de vous fatiguer. Vous êtes capots... Atout, atout, atout...

La porte battit et Boris entra, de ses longues enjambées nonchalantes. Il se dirigea franchement sur nous sans remarquer — ou en feignant de ne pas voir — notre attitude gênée, nos poignées de main sans vigueur. M. Benoît arrondit le bras avec grâce pour lui tendre les doigts. Il conservait son air bienveillant, inquiétant. Seuls, ses yeux avaient pris cet éclat de métal gris qui annonçait chez lui la tension de l'escrimeur en garde. Après cette cassure, la conversation reprit sur le ton banal. Au juste, M. Benoît monologuait, pendant que nous observions la scène.

— Et un pique maître! Vous êtes dedans... Cent soixante-deux pour nous, plus cinquante d'annonces..., par-dessus la cloison.

Comme à l'habitude, il fit le point, parla de l'offensive en Ukraine, de la chute de Kharkov, des derniers méfaits de la Gestapo. Était-ce à dessein que son bavardage se faisait ronronnant, si endormant? Je me sentais bercé d'une envie de somnoler. Tout à coup, il se tourna vers Boris qui écoutait vaguement en étouffant de brefs bâillements :

— Nous commençons à être surveillés d'un peu trop près. Cette agitation autour du secteur 3 ne me plaît pas. Mauvais... Il y a eu des fuites aussi, mais d'où viennent-elles? Il nous faut savoir d'urgence... Nous avons besoin d'un agent double qui puisse nous renseigner. J'ai pensé à vous Boris. Vous parlez bien l'allemand.

— Mais je...

— Si, si! La besogne n'a rien d'agréable, ni de facile, je sais. Mais que voulez-vous? Vos missions précédentes se sont plutôt mal terminées, n'est-ce pas? Oh! je n'incrimine personne... Mais voilà une belle occasion de vous racheter. Vous tâcherez donc d'entrer en rapport avec le D.F.P. de la Gestapo, particulièrement avec un nommé Kraemer. Je dis Kraemer, oberleutnant S.S. Kraemer, gruppenführer ou je ne sais quoi... C'est l'homme qui s'occupe de nous. Vous trouverez son service rue des Saussaies...

— Plutôt rue Lauriston, je crois, fit Boris, machinal.

Son regard absent oscillait de la plante verte à son verre de chartreuse, puis de la chartreuse à la plante verte avec régularité.

— Parfaitement, rue Lauriston. Où ai-je la tête? Je pensais à autre chose.

Tic-tac, tic-tac, tic-tac, « Tu appelles ça jouer à la belotte? Comme un enfant de chœur, oui! Si tu t'étais défaussé de ton dix de carreau, tu repre-

nais la main à pique... — Pardon, tu permets? Si je m'étais défaussé à carreau... »

M. Benoît reprit plus doucement :

— Boris, vous irez demain à Argenteuil pour y prendre contact avec le camarade Josse. Vous ne connaissez pas, peu importe. Là-bas, on vous aiguillera et on vous donnera des instructions ; on vous dira surtout les renseignements que vous pouvez abandonner sans trop de casse aux verts-de-gris. Peut-être faudra-t-il quand même sacrifier des camarades. Cette guerre a des lois dures! Vous verrez avec Josse... C'est un pavillon à l'entrée d'Argenteuil, près de l'arrêt de l'autobus...

Il dessina sur une feuille de son carnet l'entrée d'Argenteuil et l'emplacement de la maison, décrivit l'homme qui devait recevoir Boris, lui donna le mot de passe. Boris acquiesçait à tout, pressé de s'en aller, mais hésitant. Nous n'osions pas le regarder en face, repoussés et attirés à la fois par la trouble répugnance d'un adolescent devant un acte obscène. Mes dents étaient serrées à me faire mal ; par instants, une dent gâtée me lancinait de son coup de poinçon. Je souhaitais que ce supplice prît fin. Le jour tombait et nous baignions tous dans une lumière de plus en plus verdissante, couleur d'anis, qui nous donnait des airs de spectres. Enfin, Boris se leva.

M. Benoît le suivit des yeux jusqu'à la porte.

— Il avait raison, conclut-il pensivement. Et nous n'avions pas tort. C'est bien rue Lauriston... Garçon! Garçon! Voulez-vous fermer cette porte? Nous sommes en plein courant d'air. C'est intolérable.

Il traça une croix sur son petit calepin rouge, en face d'un nom, puis l'enfouit dans son pardessus.

— Dommage! Ce garçon était intelligent. Il faudra le remplacer. Mais nous en reparlerons à la prochaine réunion : un problème à la fois, c'est la bonne méthode. A quinzaine donc...

Muets, nous le regardions se dépêtrer, en soufflant, de l'encoignure où il se trouvait serré entre la banquette et l'arête de la table, secouer son parapluie et s'éloigner, le dos un peu voûté, placide et rondelet — étrange et double personnage en qui se fondaient, sans qu'on pût démêler leur part, un rentier anonyme et le Fatum des tragiques.

J'essayai de penser à Boris, mais il n'offrait déjà plus qu'une image sans contours que je n'arrivais pas à mettre au point. En réalité, j'imagine que nous n'éprouvions qu'une sorte d'apaisement, un grand calme. Tout était bien ainsi et les choses s'accomplissaient avec une simplicité dépourvue de romantisme dangereux. Demain, Boris serait mort — ainsi qu'il était bon qu'il fût — mais le jeu continuerait. Ou la même partie à laquelle manquerait seulement l'un des habitués. Cinq heures dix à l'horloge. Songer à voir Bordier pour cette affaire de pneus, et passer chez le dentiste à cause de cette dent malade. Ce début de migraine, prendre de l'aspirine en rentrant. Ah! chercher un remplaçant pour Boris... Le mugis-

sement strident des sirènes qui annonçaient l'alerte nous chassa dans la rue.

Et il n'y eut plus rien qu'un fait divers coché au crayon bleu, en bas de page, dans le journal du surlendemain : « On a découvert dans un terrain vague, près du pont d'Argenteuil, le corps d'un inconnu âgé d'environ trente-cinq ans et tué d'une balle dans la nuque. Le vol ne paraît pas être le mobile du crime. Il pourrait s'agir d'un règlement de compte ou d'un attentat terroriste. La police enquête. »

Des jours s'écoulèrent et des semaines — beaucoup d'autres jours pareils et multiformes, faits d'attentes sans conclusions, de paroxysmes, de poussées de fièvre suivies de lents piétinements, de rendez-vous ratés, de contre-ordres, de paniques, de morts subites, au travers desquels M. Benoît passait et repassait comme une navette diligente, tissant sa trame dont le dessin nous restait obscur. Pourtant, depuis quelque temps, il demeurait invisible et jamais nous n'avions mieux senti l'urgence de sa présence.

Le groupe venait de subir une série de coups très durs : sabotage manqué de la centrale électrique de la rue des Archives, échec à la mairie de Saint-Ouen, au Soldatenheim de Saint-Denis, disparition de nos deux agents de liaison. Les brochets de la Gestapo commençaient à pulluler dans nos eaux. Et voilà qu'Ali-Baba venait de se faire bêtement ramasser dans une rafle à la sortie du métro Barbès. Rien de très grave à première vue : la nasse avait été jetée au hasard et ne visait pas spécialement Dorneuil. Tout résidait maintenant dans ce qu'on pourrait trouver sur lui. S'il ne portait pas de tracts ou de messages, il avait une chance de s'en tirer. Sinon... Nous attendions depuis quarante-huit heures. Trois mille minutes où chaque claquement de porte dans l'immeuble, chaque grelottement de sonnette me tordait un nerf — toujours le même, entre la cinquième et la sixième côtes — d'une pince délicate. Plusieurs fois par jour l'un ou l'autre des camarades venait au rapport. Mais les nouvelles étaient rares et décevantes. Partout, nous nous heurtions à des zones de silence et d'inconnu, à une menace sans visage que nulle éclaircie ne traversait. Nous avions l'impression de tourner en rond dans une incertitude, une brume gluante à qui tout, même le pire, paraissait préférable.

J'étais dans ma chambre d'hôtel, en train de faire le tri de mes papiers et de brûler sur un réchaud à alcool les plus compromettants. Rodolphe entra en coup de vent, ferma la porte, s'y adossa.

— Toujours rien, ou pas grand'chose! Ali est sorti vers dix heures des bureaux de la Feld et emmené en voiture — direction Fresnes probablement. Assez abîmé, paraît-il. Il n'a pas dû parler. Brave vieil Ali... Jusqu'ici pas de perquisition.

Il parlait d'une voix basse, enchifrenée de fatigue. Ses yeux, creusés jusqu'aux orbites de deux cernes en fer de lance, brûlaient de fièvre.

— Sa femme?

— En sûreté chez Evelyne. Elle part ce soir pour la province. Chez eux, tout est en ordre... L'Arbi continue à faire le guet. J'ai rendez-vous ce soir avec lui, au parc Monceau. Moi, je repars là-bas.

— Bien. A ce soir...

Resté seul, je retournai à ma besogne, continuant à brûler des listes, des tracts déjà jaunis, des carnets d'adresses, de ces messages chiffrés sur toile de soie, doux à la main comme une parure de femme. J'en émiettais soigneusement les cendres au fond d'un vieux seau à charbon. La pièce était peu à peu envahie de flammèches roussies, lentes à se poser et qui me donnaient du souci. Soudain, je sentis l'osmose impossible à définir d'une présence dans la chambre et je tournai la tête. M. Benoît était là, debout dans le chambranle de l'entrée. Il contemplait avec sévérité ce nuage de suie en s'éventant d'un chapeau de paille à larges bords, tel qu'en portent encore les pêcheurs à la ligne, le dimanche, au bord de la Marne.

Il arrêta mon geste vers lui :

— Continuez! Je sais... et se laissa tomber dans un fauteuil.

En quelques phrases, je lui résumai la situation. Il opinait par de petits hochements de tête sans parler. Il ne semblait pas désireux de s'expliquer davantage ; je le laissai à sa méditation et me remis à tordre des brandons de papier que j'approchais de la flamme. Une demi-heure peut-être s'écoula ainsi, coupée seulement par les quintes de toux de M. Benoît que la fumée gênait. Puis il parut s'éveiller, tira sa montre, tendit la main vers le poste de T.S.F. placé sur la cheminée. A travers la friture monotone du brouillage et ses vibratos de scie musicale, des mots s'ébauchèrent, se relièrent en phrases enfin perceptibles. Une voix d'abord lointaine s'approcha de nous et s'établit avec force sur la grisaille du fond sonore. C'était l'heure des communiqués — d'ailleurs vides. De par le monde, il ne se passait rien ; les fronts étaient calmes à l'Est comme à l'Ouest ; la guerre reprenait souffle et marquait une pause d'un jour. Seul, un cargo avait été torpillé dans l'Atlantique Nord — mais qui se souciait en vérité de quelques hommes perdus vers la banquise ? Notre soudaine agitation et cette attente et ces papiers brûlés en prenaient un caractère anachronique et un peu ridicule.

Une parole féminine, chaude, agréablement timbrée, succéda à l'autre pour passer les messages personnels. Mon hôte se pencha un peu plus en avant, tandis que trois rides légères se dessinaient en filigrane sur son front. *Melpomène se parfume au jasmin. Je répète : Melpomène... Message pour M. Benoît : Le palais du sultan a sept coupoles...* Il tressaillit à peine, mais ses doigts se serrèrent davantage sur l'accoudoir du fauteuil. *Je dis : Le palais du sultan a sept coupoles...*

Même sans le préambule, j'aurais reconnu que l'avertissement s'adressait à notre chef. C'était là son indicatif qui revenait par intervalles sous une forme changeante. Ainsi, ce palais chimérique aux contours de mirage

avait eu successivement trois, quatre, puis six coupoles. Et maintenant, il en avait sept...

M. Benoît conservait son immobilité de pierre. La ligne de son regard restait rivée à un affreux cache-pot de cuivre qui décorait un angle de ce meublé. Pour la première fois, il me parut tout à coup affaissé, vieilli, comme s'il portait une charge qui dépassait brutalement ses forces. Il était clair que le message devait être chargé ce jour-là d'un sens redoutable — sans doute à cause des sept coupoles. En l'observant à la dérobée, je me demandai quel secret avait pu jeter ce petit homme débonnaire sur les chemins difficiles de l'aventure, du meurtre et de la mort. Mais il y avait peu d'apparence qu'une réponse me fût jamais donnée.

Il reprit soudain conscience, se redressa, tourna la manette du poste.

— Vous avez fini? Accompagnez-moi jusqu'au métro, voulez-vous? Votre chambre est une étuve.

Ce jour de juillet était suffocant et lourd, survolté d'une électricité dont la tension se faisait d'instant en instant plus intolérable. L'été, après avoir longtemps hésité, éclatait avec la brusquerie d'un orage. Je me demande parfois pourquoi, durant ces quatre années noires, les saisons furent si inexorablement tranchées. Il semble qu'il n'y ait eu alors que des semaines de bruine et de gel, rayées d'une petite pluie froide sous un ciel de cendre ou, au contraire, des soirs d'une touffeur accablante, sans les transitions tendres du printemps ou les apaisements de l'automne. Mais sans doute cette violence n'était-elle que dans nos esprits qui ne connaissaient plus que des sentiments extrêmes, imperméables aux nuances — déchaînement de l'action, réveil de la brute, nausée du désespoir.

M. Benoît se coiffa de son panama et je sortis derrière lui dans la rue. Tout entiers à nos pensées, nous suivions sans trop parler les bords de la Seine qui charriait des flots d'un jaune bourbeux, gonflés par les dernières pluies. Que dire d'ailleurs? Nous songions à Ali-Baba, si débordant de vie, qui, saignant, ne devait apercevoir ce ciel bleu qu'à travers le quadrillage d'une fenêtre de cellule — grille du suprême message chiffré. Nous étions sûrs de lui; il n'avouerait pas. Mais cette certitude même était amère.

Des ménagères faisaient la queue à la porte d'une épicerie; quelques-unes, assises sur des pliants à l'ombre des marronniers, tricotaient et donnaient à ce coin de Paris un air de mail provençal. Un bouquiniste sommeillait, adossé à sa boîte. Plus loin, vers le quai de la Mégisserie, un attroupement se formait autour d'un noyé qu'on venait de repêcher. Des traînards faisaient cercle, les mains dans les poches, autour de cette méduse noirâtre, gorgée d'eau qui s'égouttait sur la berge en petites rigoles dans une flaque de lumière.

Mon compagnon s'était arrêté et, accoudé au garde-fou, regardait cette scène avec un intérêt qui me surprit. Au bout d'un moment, il se mit à

énoncer, pour lui-même et comme s'il poursuivait une idée depuis longtemps commencée :

— Curieux! Nous attendons tous ici quelque chose — les commères, l'ouverture de la boutique ; le marchand de bouquins, sa pratique ; et vous, et moi... Lui seul n'attend plus rien. Le terme, ce doit être cela : la fin d'une attente.

Il caressait de la main la pierre, chaude de soleil, légèrement grenue, du parapet. Après un silence, il reprit :

— Mourir est sans importance. Sans aucune importance. Ce qui importe, c'est de donner un sens à sa mort.

Il ouvrit encore la bouche et je crus qu'il allait ajouter une autre réflexion, mais il se tut. Nous reprîmes notre chemin jusqu'à la bouche du métro où nous devions nous séparer. Il me toucha l'épaule dans une sorte d'élan affectueux qui ne lui était pas coutumier. Il semblait subitement agité, me fit des recommandations :

— Je pars en mission et je serai sans doute absent un certain temps. En tout cas, je reviendrai dès que possible. Faites au mieux — d'ailleurs, il n'y a pas grand'chose à faire. Au premier signe de danger, dispersez-vous. Vous recevrez des instructions... Bonne chance.

Il agita le bras en descendant l'escalier, avec moins de souplesse qu'autrefois me sembla-t-il. Je fus heurté par un maladroit et, quand je me retournai, il s'était perdu dans la foule.

Après quelques remous, tout s'apaisa. Ali, sorti de Fresnes un matin « pour une destination inconnue », n'avait pas parlé. La vie désaccordée retrouva son chant. Quand à M. Benoît, il ne reparut pas. Souvent, nous nous attendions à le voir silencieusement surgir derrière nous, frileux, méticuleux et bien disant, en même temps que son parfum de lavande et l'éclair des gros verres sertis d'or. Mais rien ne vint : il avait disparu aussi définitivement et sans laisser plus de trace qu'une pierre dans l'eau.

Pourtant je n'en eus l'irrémédiable certitude que le jour où j'ouvris ma porte à un inconnu de haute taille, brusque d'allure et sanglé dans une gabardine à ceinture de coupe militaire, qui se présenta avec raideur :

— Roland, du réseau. Je remplace Benoît pour la liaison. Heureux de vous connaître...

Avidement, j'interrogeai : « Et lui ? » Mais un haussement d'épaules éluda ma question. Il devait la juger sans intérêt. Puis aussitôt il se mit à développer ses instructions, ses intentions, ses résolutions, son plan d'action, à demander des précisions en courtes phrases hachées, nettes. Tandis qu'il s'agitait, je détaillais ses lourds sourcils en broussaille qui accentuaient le creux des orbites et les méplats d'un visage osseux, taillé à la serpe, où les muscles jouaient librement sous la peau, ainsi que

sa moustache en brosse d'un roux désagréable. Celui-là n'était pas difficile à identifier, ni à situer : quelque officier en disponibilité à en juger par cent détails. De l'armée d'Afrique ; son teint de vieux cuir l'indiquait. Et un cavalier, rien qu'à voir sa façon de s'asseoir, les jambes en arceau inserrant le pied de la chaise. Il inspirait, d'instinct, l'envie de se mettre eau garde à vous. Satisfait d'avoir joué les Sherlock Holmes, j'abandonnai mon examen pour d'autres sujets.

Dès ce moment, je sus que notre groupe allait changer d'âme. Celle-ci, déjà, se dissolvait subtilement, en même temps que fondait la cire de l'empreinte qui nous avait si longtemps marqués. Ce calme, cette sensation de sécurité et de prosaïsme petit bourgeois, émanés de Benoît, refluaient de nous pour faire place à je ne sais quelle frénésie, à une tension un peu brouillonne qui allait faire dévier toute notre ligne. Le déclic des aiguillages jouait. C'était une nouvelle voie, rigoureuse et sans sérénité, dont je n'augurais rien de bon. Et de fait... Mais ceci, eût dit Kipling, est une autre histoire.

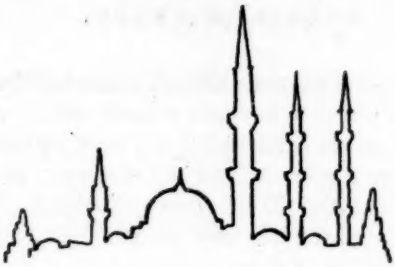
Je sortis pour prévenir les camarades du groupe. La bise aigre d'un précoce automne poussait les feuilles mortes des platanes sur le pavé du quai où nous nous étions attardés un soir. Devant moi trottinait un promeneur sans âge, correctement mis, qui tentait de réaliser un équilibre compliqué entre son parapluie, son chapeau qu'il tenait enfoncé pour le protéger du vent et un carton à gâteaux noué d'une ficelle. J'éprouvai un choc : de dos, il ressemblait étrangement à M. Benoît. Je pressai le pas pour le dépasser, mais il s'agissait bien entendu d'un anonyme. Au passage, il me lança un coup d'œil offusqué par mon insistance à le dévisager. Non, rien qu'un petit vieux pressé de rentrer au coin du feu.

Mais qui pouvait savoir ? Par un détour invincible, ma pensée se trouvait ramenée au disparu. Je me demandai, sans obtenir de réponse, s'il avait enfin donné un sens à sa mort. Ou plutôt n'était-ce pas cette mort exemplaire qu'il recherchait peut-être, qui devait donner un sens, une vérité soudaine à toute une vie sans relief ? Dans ce cas, il avait dû trouver la paix du cœur, fût-ce dans l'enfer de Dachau ou devant les douze menus yeux noirs braqués sur lui. Comment connaître ce qu'il faut souhaiter à un autre être ? Je me perdais dans mes idées.

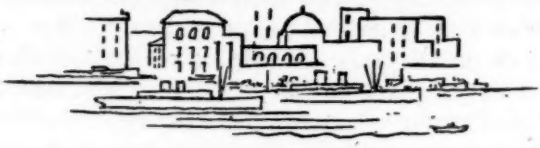
Au coin du boulevard Henri-IV, je fus happé par le courant d'air qui tourbillonne toujours à cet endroit. Les coques éclatées des marronniers, d'un vert si tendre, ne retenaient plus qu'à peine, comme le bec d'une grenouille de jeu de tonneau, leurs palets ronds, durs et vernis.

Je relevai le col de mon pardessus.

MARTIAL LAROCQUE



TURQUIE 1947



Grace à la politique subtile et nuancée de ses dirigeants, la Turquie a pu réussir à se tenir à l'écart des horreurs de la guerre de 1939. En dépit de cet enviable succès, tout sujet d'inquiétude est cependant loin d'être écarté pour elle, car la paix du monde ne semble malheureusement pas d'une stabilité à toute épreuve. En effet, la victoire, si chèrement acquise par les Alliés, n'a pas eu pour résultat de leur faire conserver cette étroite cohésion, qui avait été indispensable pour assurer le triomphe sur les États totalitaires. Lorsque le but unique et indiscuté était de gagner la guerre, l'union était parfaite ; mais, à peine le dernier coup de canon tiré, les problèmes ont surgi, multiples, délicats dans les divers coins du monde, où s'opposent des intérêts et des conceptions différentes.

Iran, Dodécanèse, Dardanelles — pour se limiter à cette énumération de régions si proches du sol turc — n'ont pas tardé à constituer autant de points de friction entre les anciens camarades de combat d'hier, tandis que se précisait fâcheusement l'impression que la politique soviétique reprenait, pour son compte, le programme d'expansion du tzarisme.

Il y a aussi — avant tout — ce problème toujours actuel des Détroits, dont la Turquie est redevenue, depuis Montreux, gardienne souveraine ; rôle périlleux et délicat entre tous, qui fait que l'armée turque, plus de deux ans après la fin des hostilités, demeure sur le pied de guerre, presque aussi nombreuse que lorsque les hostilités resserraient de plus en plus le cercle de feu autour de son territoire.

Pour bien comprendre le « climat » de cette situation, il est indispensable, pensons-nous, de considérer ce que fut, avant 1939, la politique étrangère du régime kémaliste, dont la proclamation de la République turque, le 29 octobre 1923, concrétisa l'avènement. Il faut voir également, comment cette politique évolua, sous la pression des événements, durant les années de la dernière guerre.

***

La politique des jeunes Turcs avait amené l'Empire ottoman à se rapprocher insensiblement de l'Allemagne avant 1914 et, par là-même, à combattre aux côtés des Empires centraux et à figurer parmi les vaincus de 1918.

Le traité de Sèvres de 1920, qui avait grandement amputé le territoire turc, fut, grâce à la prodigieuse épopée kémaliste, révisé à Lausanne en juillet 1923 ; mais la Turquie nouvelle, œuvre de Mustafa Kémal, ne s'en trouvait pas moins isolée vis-à-vis de l'Europe.

Un rapprochement naturel s'établit donc avec la Russie soviétique, les deux nations débutant toutes deux dans un régime révolutionnaire, issu de l'impulsion d'un homme soutenu par la partie agissante du pays.

Ainsi fut signé entre Moscou et Ankara le traité de Kars du 13 octobre 1921, attribuant à la Turquie les régions de Kars et Ardahan, revendiquées maintenant par l'U.R.S.S. ; puis, finalement, intervint le traité d'amitié de 1925, dénoncé par Moscou, en mars 1945, au grand émoi des Turcs.

La question du bon voisinage avec le puissant voisin de l'Est étant heureusement réglée, Mustafa Kémal, le futur Ataturk, s'attacha à normaliser ses relations avec ses voisins de moindre importance en commençant par la Grèce, sur laquelle il avait récemment reconquis, de haute lutte, la notable portion d'Anatolie, attribuée aux Hellènes à Sèvres. Ainsi fut signé à Athènes, le 23 février 1934, le Pacte Balkanique groupant, sous les auspices du pacte Briand-Kellog et du « Covenant » de la Société des Nations, la Grèce, la Roumanie, la Turquie et la Yougoslavie. Cet instrument purement pacifique comportait la garantie réciproque des frontières par les quatre États signataires, d'accord pour « se concerter sur les mesures à prendre, en présence des éventualités pouvant affecter leurs intérêts ».

L'Union Balkanique était, pour les Balkans, éternelle pomme de discorde, un puissant instrument de paix ; mais la faiblesse du pacte résidait dans l'absence de la Bulgarie, qui n'avait pas renoncé à ses visées irrédentistes et la guerre de 1939 devait montrer toutes les conséquences de cette abstention.

Assurée du côté des Balkans, la diplomatie kémaliste se mit en devoir de compléter son dispositif de sécurité, en assurant ses frontières vis-à-vis des pays arabes. Ce fut alors le pacte de Saadabad du 8 juillet 1937, groupant autour de la Turquie, l'Afghanistan, l'Irak et l'Iran. Signé, lui aussi, dans l'esprit du traité de Paris de renonciation à la guerre du 27 août 1928, le « Pacte Oriental », plus complet que le Pacte Balkanique, énumérait en ses dix articles les cas d'agression que les contractants s'interdisaient entre eux, se réservant, par contre, d'agir contre les agresseurs, en cas de légitime défense ou dans les cas prévus par le « Covenant » de la Société des Nations.

Ankara, déjà amie de Moscou, se trouvait ainsi le pivot d'une double articulation, dont une branche s'étendait vers Athènes, Belgrade et Bucarest, tandis que l'autre branche joignait Bagdad, Kaboul et Téhéran et pouvait alors songer à se rapprocher des Grands Alliés, vainqueurs de la guerre de 1914.

Déjà, en 1935, un pacte d'assistance mutuelle en Méditerranée avait été signé avec la Grande-Bretagne, la Grèce et l'Italie et à Montreux, la diplomatie kémaliste, en obtenant par la convention du 20 juillet 1936, la suppression de la Commission des Détroits et l'établissement d'un nouveau régime, put s'enorgueillir d'un nouveau succès. La Turquie avait reconquis ses droits souverains sur les Dardanelles et les passages de la mer Noire, qu'elle pouvait fortifier à sa guise. Quant au droit de passage, en temps de paix, les puissances qui n'étaient pas riveraines de la mer Noire se voyaient limitées, en ce qui concerne le tonnage des unités militaires ; en temps de guerre, la Turquie

restant neutre, était libre d'interdire aux marines de guerre belligérantes la zone des Détroits, mais avec application de la clause autorisant le passage des bâtiments de commerce et des petites unités inférieures à cent tonnes.

De la sorte, une communauté d'intérêts anglo-turcs se trouvait réalisée, premier germe d'une alliance devant englober également la France, alliance qui devait se préciser à Nyon. C'est, en effet, le 14 septembre 1937, que les deux démocraties, groupant autour d'elles la Grèce, la Yougoslavie et la Turquie, signèrent, au bord du lac de Genève, une convention assurant la sécurité de la navigation en Méditerranée orientale contre la piraterie sous-marine.

Du côté des relations anglo-turques, deux événements avaient contribué fortement à renforcer la solidité des liens d'amitié : le voyage à Istanbul du roi Edouard VIII, peu avant son abdication, et l'octroi, en décembre 1936, d'un crédit ouvert par les financiers de la Cité, avec la garantie du Gouvernement britannique, pour la création de l'industrie sidérurgique en Turquie, en conformité du plan quinquennal établi. Les Turcs avaient depuis longtemps compris que les agissements nazis devaient inévitablement déclencher une deuxième guerre mondiale et désiraient l'appui de la France et de la Grande-Bretagne qui, bien que médiocrement armées, n'hésiteraient pas, ils le savaient, à s'opposer à la marée hitlérienne.

La mort prématurée d'Ataturk, littéralement pleuré par tout son peuple, en novembre 1938, ne changea en rien la ligne tracée. Son successeur était, en effet, Ismet Ineunu, son compagnon d'armes de la guerre de l'Indépendance, qui fut ensuite président du Conseil pendant la plus grande partie des quinze ans d'existence de la jeune République turque, œuvre commune des deux hommes.

Le ministre des Affaires étrangères, le docteur Ruchtu Aras, pratiquement titulaire du portefeuille sans interruption depuis les débuts du régime, avait été remplacé par M. Saradjoglou, objet de la sympathie toute particulière du nouveau président de la République ; mais la politique restait la même, en cette période précédant immédiatement la guerre de 1939. Le remplacement du président du Conseil, M. Djélal Payar, par M. Réfik Saydam, était également une simple question de personne, et non de politique.

***

A Ankara, durant la fin du printemps de 1939, les visites diplomatiques se succédaient : au bulgare Kieusséivanov, avait succédé le commissaire-adjoint aux Affaires étrangères, Potemkine, qui, venu « faire le point » dans la capitale turque, avait été mis au courant de la signature imminente d'un traité anglo-franco-turc, dont il avait approuvé le principe.

Puis, on avait vu arriver M. Gafenco, le ministre des Affaires étrangères de Roumanie, qui n'avait pu que constater, avec ses amis turcs, l'impossibilité de satisfaire aux exigences des Bulgares, pour les faire adhérer au Pacte Balkanique.

Du côté du rapprochement avec la France et la Grande-Bretagne, un progrès important avait été réalisé par la déclaration anglo-turque du 12 mai 1939 et son pendant franco-turc du 23 juin. La signature de cette dernière avait été légèrement retardée par suite de l'obligation de liquider, au

préalable, les divers points de détail restant à régler dans la fâcheuse affaire du Sandjak d'Alexandrette, qui avait, un certain temps, altéré la franche cordialité des rapports entre Ankara et Paris.

Ces deux déclarations, d'une rédaction identique, constituaient le prélude du futur traité anglo-franco-turc du 19 octobre 1939 et prévoyaient, d'ores et déjà, que les trois nations étaient prêtes « à coopérer effectivement et à se prêter mutuellement toute l'aide et l'assistance en leur pouvoir, dans le cas d'une agression qui conduirait à une guerre dans la région méditerranéenne ».

Tel était le « climat » que trouva Frantz von Pâpen en arrivant, en mai 1939, représenter le Reich. Ses deux collègues, M. René Massigli et sir Hugues Montgomery Knatchbull-Hugessen triomphaient, et le diplomate nazi ne put qu'aller à Berlin expliquer à son Führer, qu'à son avis, la Turquie ferait tout son possible pour se maintenir en dehors de la guerre.

Le mois de septembre 1939 amenait bientôt la traîtreuse attaque de la Pologne par les Nazis, tout aussitôt après la conclusion du pacte germano-soviétique du 21 août 1939, événement désastreux pour la diplomatie kémaliste.

L'Allemagne s'ingénia alors à faire torpiller par Moscou le traité anglo-franco-turc, dont la signature était imminente et le ministre turc des Affaires étrangères, M. Saradjoglou, fut convoqué dans la capitale soviétique, le 21 septembre 1939.

Après avoir eu la désagréable surprise de rencontrer Ribbentrop au Kremlin, le ministre turc dut faire antichambre dans les couloirs, de longues semaines, tandis qu'on lui objectait la nécessité de recevoir, avant lui, les délégués des États baltes venus prendre le mot d'ordre soviétique.

C'est ainsi que le pacte d'Ankara du 19 octobre 1939 vit sa portée notablement diminuée par l'adjonction du Protocole II, stipulant que les engagements pris par la Turquie « ne pourraient l'entraîner directement ou indirectement dans un conflit avec l'U.R.S.S. ». La Turquie, placée dans le camp qui avait pour adversaires le Reich et la Russie, sa puissante voisine de l'Est, était dans une situation bien délicate.

La presse turque s'ingénia donc à soutenir que l'alliance tripartite ne constituait nullement, comme l'insinuait la presse berlinoise, un abandon de la politique kémaliste traditionnelle.

Le *Tan*, dans son éditorial du 27 novembre, écrivait, en particulier, évoquant la mémoire d'Ataturk : « Le Grand Disparu était le symbole d'une union étroite et d'un progrès continu. Le Chef national, Ismet Ineunu, réunit autour de lui la même union ardente et indissoluble. C'est toujours avec le même élan, que la Turquie se dirige vers le but qu'elle s'est fixé : paix à l'intérieur, paix à l'extérieur. »

Était-on, en réalité, à Ankara, décidé à intervenir aux côtés des Démocraties, avant le pitoyable armistice de 1940? Il serait risqué d'émettre une opinion sur ce point délicat, mais l'on doit remarquer, en toute justice, que les pourparlers anglo-franco-turcs qui se poursuivirent à la fin de 1939 et au début de 1940 n'étaient peut-être point faits pour l'encourager. Il y avait bien ce projet d'une armée anglo-française en Palestine et en Syrie ; pourtant, les contacts d'état-major réalisés en Palestine fin 1939-commencement 1940, laissèrent aux Turcs, semble-t-il, l'impression que, tant les armements que les effectifs alliés, ne leur seraient que parcimonieusement attribués pour appuyer leur action éventuelle.

Cependant, en février 1940, 16 millions de livres sterling-or, octroyées conjointement par la Banque d'Angleterre et la Banque de France, arrivaient à Ankara, destinées à étayer la monnaie turque, au cas d'un effort de guerre du pays ; quelques modestes fournitures d'armements alliés suivaient peu après.

Le « coup de poignard dans le dos » des Italiens, n'amena pas, on le sait, l'intervention armée de la Turquie, malgré les multiples démarches diplomatiques de M. Massigli et de son collègue britannique.

Et, peu de jours après, c'était la consécration de l'effondrement des armées françaises et, pour s'opposer aux hordes nazies, il ne restait que la seule Angleterre, emprisonnée dans son île, écrasée sous les bombes de la Luftwaffe, mais galvanisée par l'énergie de l'admirable Winston Churchill, qui ne promettait pourtant que « du sang et des larmes »...

Ankara ne bougea toujours pas et ne modifia pas non plus son attitude lorsque, le 28 octobre 1940, l'Italie se jeta sur l'héroïque petite Grèce, tombant, par là-même, sous le coup du pacte d'Ankara.

Le Gouvernement d'Ankara se contenta de déclarer l'état de siège dans ses vilayets-frontières, le 22 novembre, complétant cette décision par des mesures militaires qui mettaient bientôt plus d'un million d'hommes sur le pied de guerre.

1941, ce fut l'année critique, apogée de la puissance nazie, tandis que se poursuivait, à une cadence de plus en plus accélérée, ce qu'on appela plus tard l'émiettement de « l'artichaut balkanique », commencé par l'envahissement de la Grèce. L'antique Ancyre voyait les visites diplomatiques se multiplier et c'était le début de ce jeu de bascule poursuivi, sans encombre, jusqu'à la fin de la guerre.

Le 16 février 1941, c'était la déclaration bulgaro-turque de non agression réciproque, signée à Ankara dans une atmosphère d'« amitié et de confiance mutuelles ».

De son côté, malgré la situation précaire de la Grande-Bretagne, la diplomatie britannique ne chômait pas et la fin du mois voyait l'arrivée à Ankara, de M. Eden et de sir John Dill, chef d'état-major impérial. L'homme d'État et le général, apportant des apaisements et des promesses de concours, reçurent un accueil des plus chaleureux.

Le 25 mars, c'était entre la Turquie et l'U.R.S.S. la signature d'un acte rédigé sur le modèle de la déclaration bulgaro-turque et confirmant en tant que de besoin, la garantie du traité de 1925 ; il y était précisé que, si les Turcs étaient attaqués, ils pourraient compter « sur l'entière compréhension et la neutralité de l'U.R.S.S. »

De son côté, Frantz von Papen redoublait d'amabilités et d'assurances pacifiques, multipliait ses voyages à Berlin et revenait, en mai 1941, avec un message personnel de Hitler au président Ineunu.

***

Le 17 juin 1941, c'était la signature d'un acte diplomatique d'importance, qui, cette fois, contrebalançait l'effet du pacte tripartite de 1939 : le traité d'amitié germano-turc, qui devait préluder à toute une série de conventions commerciales.

Alliée de l'Angleterre, amie de l'Allemagne, assurée de la neutralité de la

Bulgarie et de la Russie, la Turquie kémaliste se trouvait ainsi garantie de tous côtés — dans la mesure toutefois où le Reich hitlérien ne se déclarerait pas quelque jour, « obligé » d'envahir la Turquie pour la « protéger ».

Pourtant, malgré l'impression de détente si appréciée par l'opinion turque, après les moments des plus critiques vécus pendant de longs mois, le Gouvernement conserva intacte la nombreuse armée qui veillait aux frontières.

D'ailleurs, le cercle de feu se resserrait autour du pays, avec la révolte de Rachid Ali, en Irak, et les hostilités de Syrie, puis, six jours après la conclusion du traité germano-turc, avec l'attaque nazie du 23 juin contre la Russie, Hitler renouvelant la fatale erreur qui avait marqué le déclin de l'épopée napoléonienne.

La formidable mêlée qui opposait les deux amis de la veille, consacrait, pour les Turcs, la fin de l'angoissant cauchemar. Les deux adversaires, trop absorbés par la lutte à mort engagée, se trouvaient tout naturellement détournés de l'idée de s'en prendre à la Turquie, dont les riches ressources naturelles étaient faites pour tenter l'Allemagne ; mais l'embrasement de cette nouvelle partie de l'Europe posait, dans toute son acuité, la question des Détroits.

L'article 21 du Traité de Montreux ne stipulait-il pas qu'en cas de danger de guerre, la Turquie gardait à sa discrétion les clés du passage ? Et, alors que les hordes hitlériennes déferlaient vers la Crimée, l'Armée rouge aurait pu être, en un minimum de temps, ravitaillée et appuyée puissamment par la flotte britannique, si celle-ci avait pu pénétrer en mer Noire.

Insidieusement, les Allemands, à mesure que la Wehrmacht s'enlisait dans les neiges de la Russie, s'efforçaient de compenser cette infériorité par une propagande rappelant le traité secret anglo-russe de 1915, promettant les Détroits au tzar Nicolas II.

Cependant, les Dardanelles et les passages de la mer Noire ne furent pas ouverts, et la Crimée fut submergée, malgré une résistance sublime, par la marée hitlérienne, tandis que les armements anglais et américains à destination de l'U.R.S.S. devaient emprunter la longue et difficile voie du Nord.

L'attaque de Pearl Harbour, déclenchée par les Japonais le 7 décembre 1941, avait achevé l'embrasement du monde et mis dans la balance alliée le poids formidable de la puissance industrielle américaine, cimentant un bloc redoutable passant par Londres, Moscou et Washington. Certes, l'influence personnelle du président Roosevelt avait déjà assuré à l'Angleterre des envois substantiels de matériel et de fournitures, mais l'entrée en guerre des États-Unis, c'était tout le pays travaillant pour la victoire et des millions d'hommes traversant les mers, tandis que la Wehrmacht fondait comme neige au soleil, décimée par la valeureuse résistance soviétique et éprouvée par les assauts du « général Hiver ».

Les Japonais eurent, tout d'abord, eux aussi, leur « blitzkrieg », qui contraignit les Britanniques à se couvrir en Malaisie par des troupes prélevées en Égypte. Le Caire échappa de justesse aux blindés de Rommel, grâce, pour une bonne part, au noble sacrifice des Forces françaises libres de Bir-Acheim, prélude de la victoire d'El-Alamein du 4 octobre 1942.

Bientôt — c'était le 8 novembre — le fameux débarquement d'Afrique du Nord, douloureuse surprise pour les Axistes : la défaite des Nazis et de leurs partenaires devenait certaine.

A l'Est, la gigantesque bataille de Stalingrad, commencée en septembre 1942, s'acheminait vers la défaite totale de la Wehrmacht, qui devait être consacrée en février 1943.

A Ankara, non loin des Détroits toujours fermés, la vie diplomatique était intense, tandis que la côte turque, proche du Dodécanèse et des îles grecques de l'Égée, percevait les échos du canon. Les gouvernants continuaient à proclamer du haut de la tribune de l'Assemblée que le pays se battrait jusqu'au dernier homme, en cas d'agression. Dans les salons du fameux restaurant de la capitale, « Karpitch », les diplomates allemands, américains, anglais, italiens, japonais, soviétiques, se cantonnaient bien sagement, chacun dans leur coin.

C'est alors qu'éclata soudain, comme un coup de tonnerre, la nouvelle de l'entrevue Churchill-Ineunu, à Adana, les 30 et 31 janvier 1943, événement créant une sensation encore plus forte que la signature du traité germano-turc de juin 1941.

Les victoires alliées répétées, éloignant le péril encore hier si proche, la Turquie se trouvait en mesure de manifester à nouveau ses vrais sentiments. L'infatigable Churchill, au retour de son voyage de Casablanca, était venu en Turquie s'entretenir avec le président de la République, Ismet Ineunu, accompagné de son nouveau ministre des Affaires étrangères, M. Nouman Ménémendjioglou, remplaçant de M. Saradjoglou, devenu président du Conseil après le décès du docteur Réfik Saydam, au cours de l'été 1942.

L'entrevue d'Adana, décidée en plein accord avec le président Roosevelt, avait permis aux deux participants d'enregistrer « la même concordance de vues sur tous les points » concernant les problèmes qui seraient soulevés à la fin de la guerre et ce fut ce qu'on appela « l'entrée de la Turquie dans la voie de la neutralité active ».

A partir de ce moment, la loi « prêt et bail » joua au maximum pour Ankara et les livraisons d'armements britanniques affluèrent. L'entrée en guerre de la Turquie était-elle imminente? C'était l'avis de nombre d'observateurs alliés et cette impression fut encore corroborée par la rencontre Eden-Ménémendjioglou, au Caire, au lendemain de la Conférence de Moscou, les 5 et 6 novembre 1943, les deux ministres des Affaires étrangères assistant encore à l'entrevue Roosevelt-Ineunu-Churchill, les 4, 5 et 6 décembre 1943, après Téhéran. Cette dernière manifestation consacrant, suivant le communiqué publié, « l'amitié solide existant entre la République turque, les États-Unis d'Amérique et l'U.R.S.S. », parallèlement à l'alliance anglo-turque, n'avait pas comporté la présence du maréchal Staline ; l'accord unanime des quatre nations semblait pourtant complet.

D'ailleurs, n'avait-on pas vu, plusieurs semaines de suite, le président du Conseil, Saradjoglou, réunir à dîner, le samedi soir, à l'Ankara-Palace, les ambassadeurs d'Amérique, de Grande-Bretagne et de l'U.R.S.S., MM. Steinhard, Knatchbull-Hugessen et Vinogradov? Et les correspondants alliés se bousculaient au bureau du télégraphe, en fin de soirée, câbler la nouvelle de l'entrée imminente de la Turquie en guerre. Certains reporters américains en avaient même, délibérément, fixé la date pour le 15 janvier 1944.

En attendant, la Turquie profitait toujours des abondants arrivages d'importations venant d'Allemagne, des livraisons d'armements britanniques et du bénéfice de la loi américaine « prêt et bail ». Toutefois, la diplomatie de Londres manifestait une certaine impatience de voir utiliser, autrement

que pour des exercices d'entraînement, les canons et les tanks livrés à l'armée turque et ce fut, dans le courant du premier trimestre 1944, ce qu'on appela la « crise de confiance », commencée avec le brusque départ d'Ankara d'une mission militaire britannique venue du Moyen-Orient.

Les Gouvernements turcs devaient pourtant jeter du lest, pour apaiser les Alliés, tout en évitant la rupture définitive avec l'Axe.

Successivement, en avril 1944, c'était la cessation des livraisons de chrome au Reich, précédant un contrôle plus minutieux des Détroits pour empêcher le passage des unités de guerre légères allemandes camouflées en innocents navires marchands ; puis, malgré le renouvellement du traité de commerce germano-turc, l'arrêt total du mouvement commercial entre les deux pays.

Le 15 juin 1944, le ministre des Affaires étrangères, M. Nouman Ménémendjioglou — l'actuel ambassadeur turc à Paris — considéré par certains, à tort ou à raison, comme peu favorable à une intervention armée, démissionnait pour « raison de santé ». Tandis que le débarquement du 6 juin 1944 venait de marquer la première étape de la libération du sol français, ce fut au successeur de M. Ménémendjioglou, M. Hasan Saka, qu'appartint de faire voter la rupture des relations économiques et diplomatiques d'Ankara avec le Reich.

La mesure adoptée sur la demande conjointe de Londres et de Washington n'impliquait pas, cependant, une déclaration de guerre et M. Saradjoglou souligna que c'était « l'attitude qui serait prise par l'autre partie » qui déterminerait l'attitude future de son pays.

Pourtant, les événements se précipitaient et, à la suite de la libération de Paris, le 4 septembre 1944, le G.P.R.F. d'Alger était reconnu officiellement à Ankara, ainsi que le Gouvernement tchécoslovaque de Londres. Par voie de conséquence, l'émissaire de Vichy, Gaston Bergery devait céder la place, dans le palais de l'Ambassade, à M. Tarbé de Saint-Hardouin, qui représentait à Ankara, depuis près d'un an, à titre officieux, le Gouvernement de la vraie France.

Le 3 janvier 1945, la Grande Assemblée nationale de Turquie votait à l'unanimité la rupture des relations diplomatiques et économiques avec le Japon et, le 15, les Détroits étaient enfin ouverts aux marines de guerre alliées.

Enfin, le 23 février, la déclaration de guerre au Japon et au Reich était votée à l'unanimité, après que le Premier Ministre eût précisé à la tribune de l'Assemblée que les Alliés avaient subordonné la signature de la Charte des Nations Unies et la présence de la Turquie à San-Francisco à l'adoption de cette mesure.

Il s'agissait maintenant de déterminer de quelle façon l'intervention armée serait réalisée et le bruit courut, avec persistance, dans certains cercles d'Ankara, que les forces armées turques se proposaient pour achever le nettoyage du Dodécanèse. On ajoutait que, du côté allié, cette offre avait été considérée comme trop tardive. La Grèce, d'ailleurs, était opposée à l'entrée en action de l'armée d'Ankara, dans des territoires habités par une grande majorité de Grecs, que l'on comptait voir revenir à la mère patrie.

***

Avec ou sans la participation turque, la victoire n'était plus qu'une question de semaines, de jours peut-être. Déjà, les Italiens, avec la même précipi-

tation qui les avait fait, en 1940, déclarer la guerre à la France abattue, s'étaient découvert une subite vocation pro-alliée, quand la « botte » eut été suffisamment entamée par les armées des Démocraties et ainsi la Turquie s'était trouvée dispensée de rompre avec Rome.

Pourtant, c'est alors que l'aube de la victoire apparaissait déjà aux phalanges triomphantes que la Turquie subit le coup le plus rude, lorsque la diplomatie soviétique dénonça, à la fin de mars 1945, le traité d'amitié russo-turc, qui arrivait à expiration au mois de décembre suivant.

A vrai dire, la radio soviétique n'avait pas été, depuis plusieurs mois, sans se livrer à de violentes attaques contre la nation turque et ses dirigeants. De temps à autre, les ondes de Moscou adoucissaient le ton pour devenir presque aimables à l'égard du peuple, opposé à l'État ; mais l'opinion avait été assez émue par cette forme de « douche écossaise » que l'on nomme aujourd'hui « guerre des nerfs ».

Certains polémistes turcs — en particulier, le doyen des journalistes, le toujours dynamique rédacteur en chef du *Tanin*, Yaltchin — ne se faisaient pas faute d'attaquer, sans ménagements, l'attitude soviétique vis-à-vis de la Turquie.

Bien entendu, la *Pravda* contre-attaquait de plus belle, prenant à parti le doyen de la presse turque et son journal, qui avaient, sans jamais changer d'opinion, soutenu la cause britannique depuis septembre 1939. L'organe officieux de Moscou s'en prenait aussi violemment au quotidien *Djumhouryet*, propriété de la famille Nadi. Si du côté anglais, on avait, avec beaucoup d'indulgence, accepté le revirement du journal des Nadi, qui avait appuyé la cause de l'Axe jusqu'à l'extrême limite, on avait, au Kremlin, la rancune plus tenace. Par contre, la *Pravda* vantait sans mesure le journal de la famille Sertel, le *Tan*, plusieurs fois suspendu pour ses attaques contre le Gouvernement.

La dénonciation du traité russo-turc par l'U.R.S.S. ne fut pas, comme bien l'on pense, sans intensifier le ton de la polémique, qui atteignit bientôt une violence inouïe. C'est dans cette ambiance qu'arriva, à Ankara, l'annonce de l'armistice de mai 1945 et, comme on le conçoit aisément, si l'événement fut fêté officiellement avec le plus grand faste, l'enthousiasme populaire ne fut que très mesuré : « l'homme de la rue » avait compris que la paix n'était pas encore le lot de la Turquie.

En effet, vers le début de l'été 1945, circulèrent, dans les milieux informés, certaines rumeurs suivant lesquelles Moscou imposait, pour prix de renouvellement du traité d'amitié, certaines conditions, telles que la rétrocession de Kars et Ardahan ; l'ouverture, en tous temps, des Détroits à la marine soviétique ; l'octroi de bases sur la mer Noire et l'obligation de démobiliser immédiatement.

Vers la même époque — exactement, le 21 juin 1945 — deux avions de chasse soviétiques faisaient un « atterrissage forcé », à cent cinquante kilomètres à l'ouest d'Ankara, au retour d'un raid d'exercice, et cet événement, qui aurait pu être considéré, en soi, comme banal, suscita une profonde sensation dans l'opinion. Peu avant, d'ailleurs, les habitants d'Istanbul, trouvant certain matin, des unités de guerre battant pavillon soviétique ancrées dans le port, avaient éprouvé une forte émotion, avant d'apprendre

qu'il s'agissait de bâtiments de la marine militaire italienne attribués à l'U.R.S.S. et gagnant Sébastopol.

Soudain, à Istanbul, partant de l'emplacement de l'hippodrome de l'antique Byzance, le 4 décembre 1945, plusieurs centaines d'étudiants porteurs de drapeaux et de portraits du fondateur de la République, Ataturk, et de son successeur à la présidence, M. Ineunu, déferlaient en cortège de la colline où sont juchées les facultés et, fonçant vers le quartier où sont réunis la plupart des journaux, allaient saccager l'imprimerie du *Tan*, cher à Moscou. La manifestation s'accompagnait de cris conspuant les « Sertel » — les propriétaires du journal — et les « communistes », cependant que le régime républicain et ses deux chefs successifs étaient acclamés.

Traversant ensuite le pont amovible, qui enjambe la Corne d'Or, les jeunes gens allèrent mettre à sac une autre imprimerie d'une nouvelle revue à tendance extrémiste, du quartier de Beyoglou, ainsi que la librairie de propagande soviétique, les manifestants étant arrêtés de justesse, aux abords du Consulat soviétique par la troupe et, surtout, les lances d'incendie des pompiers appelés en toute hâte. Dans les milieux officiels soviétiques, en dehors de la note diplomatique de protestation, on se refusa à toute déclaration, en laissant entendre, toutefois, que le régime d'état de siège, auquel était toujours soumis la ville d'Istanbul aurait pu permettre d'entraver plus énergiquement l'action des manifestants ; on suggérait également que le passage du cortège, sur la rive de Beyoglou, aurait été même radicalement empêché, en ouvrant le pont amovible.

Sont-ce ces événements qui motivèrent, quelques jours plus tard, une active propagande russe pour amener l'immigration des arméniens turcs d'Istanbul en Arménie soviétique, les inscriptions étant reçues au Consulat général de Russie de la ville ?

Toujours est-il qu'au même moment paraissait dans la presse de Moscou l'article de deux professeurs géorgiens revendiquant non seulement Ardahan, mais encore Baybourt, Trébizonde, Guiresoun et d'autres localités de la mer Noire, soit une partie importante de l'Anatolie orientale, présentée comme faisant partie de la République géorgienne.

La presse turque protesta évidemment avec indignation et, vers la mi-janvier, les étudiants manifestèrent, à Ankara, contre les revendications soviétiques, s'abstenant, toutefois, de toute violence et se contentant de faire le serment de défendre le pays.

Une certaine détente suivit, au début de 1946 ; puis, la fin de février amena la reprise des revendications soviétiques pour la Géorgie soviétique, la question de Kars étant également soulevée à nouveau sur le plan arménien. Les deux questions étant ainsi jointes, il s'agissait d'une amputation notable du sol turc, et l'opinion du pays manifesta une émotion bien compréhensible, que l'augmentation des troupes russes en Azerbaïdjan n'était pas faite pour dissiper.

Inquiète sur le sort de ses relations futures avec l'U.R.S.S., la Turquie se raccrochait avec confiance à son alliance avec l'Angleterre et à ses bons rapports avec l'Amérique et ce fut avec un net soulagement que l'on enregistra, en mars 1946, la déclaration de M. Byrnes, affirmant que Moscou n'avait jamais adressé de requête formelle pour la « restitution » de Kars et d'Ardahan.

La Conférence de Moscou, de la fin de 1945, fut suivie avec anxiété, sans que le communiqué final pût apporter quelque sujet d'apaisement et le ministre des Affaires étrangères turc, M. Hasan Saka, revint de l'Assemblée générale de l'O.N.U. à Londres, sans apporter, semble-t-il, de nouvelles lumières sur la question.

Le printemps de 1946 amena cependant, à Ankara, une atmosphère de détente, avec la signature, au mois de mars, d'un traité d'amitié et de bon voisinage avec l'Irak. C'était la suite logique de la visite du prince régent Abdullilah, en Turquie, à bord du croiseur *Ajax*, en septembre 1945, et le fait de voir dans les eaux des Détroits un bateau de guerre appartenant à une nation alliée de la Turquie avait, par ailleurs, apporté un puissant réconfort.

Pour ne pas être en reste, l'Amérique avait, pour son compte, dépêché à Istanbul, au mois d'avril 1946, le *Missouri*, venu — officiellement — ramener dans sa patrie la dépouille de l'ambassadeur Munir Ertegun, mort en poste, durant la guerre. Ce pieux pélerinage fut, lui aussi, favorablement interprété par l'opinion et, depuis lors, les navires des marines anglaise et américaine se succèdent dans les eaux de l'ancienne capitale turque, ce qui ne manque pas de produire l'effet le plus rassurant.

Est-ce l'atmosphère créée par ces premières visites des marins anglo-saxons qui en fut la cause? Toujours est-il que, le 5 mai 1946, le président Ineunu annonça, dans un discours prononcé au Congrès général du Parti du Peuple, que la Grande Assemblée nationale serait prochainement dissoute, ce qui permettrait de faire des élections à un seul degré, avec liberté de candidature, au lieu du suffrage à deux degrés précédemment usité, avec pratiquement l'élection assurée aux seuls candidats du tout-puissant Parti République du Peuple.

Un grand enthousiasme régna dans le pays et de nombreux partis d'opposition se manifestèrent dont un parti Démocrate ; la presse étant laissée libre de soutenir les opposants, dont les plus éminents étaient le maréchal Tchakmak, ancien chef d'état-major de l'armée turque, et l'ancien président du Conseil, M. Djelal Bayar. Le premier ne s'était pas consolé de sa mise à la retraite durant la guerre de 1939 et le second, de son remplacement au pouvoir à la mort d'Ataturk, en novembre 1938, tous deux en imputant la responsabilité directe à M. Ineunu, président général du Parti du Peuple, aux termes de la Constitution, en même temps que le premier magistrat de l'État.

Tous deux furent, d'ailleurs, élus à une grosse majorité au cours des élections du 21 juillet 1946, mais du côté de l'opposition, l'on se plaignit de ce que les résultats avaient été faussés et le Parti Démocrate, présidé par M. Djelal Bayar, n'obtint que soixante-sept sièges et les Indépendants, deux, contre trois cent quatre-vingt-seize élus du Parti du Peuple.

La réélection de M. Ineunu à la présidence de la République était donc assurée et eut lieu effectivement, lors de la réunion de la nouvelle Chambre. A la surprise générale, ce fut M. Redjep Peker, un ancien militaire, à poigne solide, qui fut chargé de constituer le nouveau cabinet ; M. Saradjoglou disparaissait de la scène politique, avec presque tous ses ministres, M. Hasan Saka gardant, toutefois, le portefeuille des Affaires étrangères.

Dès avant l'ouverture du nouveau parlement, les journaux d'Istanbul, profitant de la vague de libéralisme, s'en donnèrent à cœur joie pour critiquer

le résultat des élections, mais le Gouvernement ne l'entendait pas de cette oreille et, le 25 juillet, deux gazettes stambouliotes se faisaient suspendre *sine die :* la mansuétude inhabituelle, dont avaient fait preuve les autorités durant la campagne électorale, avait pris fin.

Peu après, un nouveau coup de tonnerre venait troubler encore la quiétude du peuple turc, déjà anxieux, depuis la dénonciation du traité russo-turc, en mars 1945 : la signification par le Kremlin, le 8 août, d'une demande de révision du traité de Montreux de 1936. L'acte diplomatique déterminant le régime des Détroits prévu pour dix ans et renouvelable par tacite reconduction était arrivé, en effet, à expiration et Moscou ne demandait rien moins, pour son « adaptation aux circonstances présentes », que la coopération de la Turquie et de l'U.R.S.S. pour la défense commune des Détroits. Il était exigé également, entre autres conditions, la libre navigation des marines de guerre des riverains de la mer Noire — exigence d'importance, puisqu'il s'agissait en plus de la flotte soviétique, de celles de la Bulgarie et de la Roumanie, toutes deux abritées derrière le fameux « rideau de fer ».

Un échange de notes s'ensuivit entre les diplomaties d'Ankara et de Moscou, la première, après avoir pris le vent de Londres et de Washington, protestant au nom de ses droits à l'intégrité territoriale et à la souveraineté nationale. On conclut finalement, le 21 octobre, du côté turc, en demandant la réunion d'une conférence des signataires de Montreux, avec l'adjonction des États-Unis à la place du Japon.

Les choses en sont restées là, pour le moment, en ce qui concerne les conséquences des deux coups de boutoir soviétiques de mars 1945 etd août 1946, mais le Gouvernement demeure prêt à toute éventualité en maintenant un million d'hommes sous les drapeaux et en faisant subsister l'état de siège décrété, pour les vilayets-frontières, en 1941.

Ces mesures — notamment la dernière — sont d'un grand secours au Gouvernement pour museler la presse et l'opposition, y compris ses députés qui, à tort ou à raison, sont rendus responsables de toutes manifestations des éléments d'extrême-gauche.

L'année 1946 s'est terminée sur l'impression profonde faite sur l'opinion par les mesures prises le 6 décembre par le commandant de l'état de siège d'Istanbul. Il s'agissait de la dissolution du Parti Socialiste turc des Ouvriers et Paysans, du Parti Socialiste de Turquie, de l'Union des Syndicats ouvriers d'Istanbul et du Club des Ouvriers d'Istanbul, toutes organisations fondées ou dirigées par des « personnes à tendances communistes extrémistes ». Huit quotidiens ou périodiques d'Istanbul étaient également suspendus pour quatre mois ou *sine die* pour les mêmes raisons, tandis qu'un certain nombre d'arrestations étaient opérées.

La question fit naturellement l'objet d'interpellations à la Grande Assemblée nationale, de la part des députés démocrates qui, violemment pris à parti par les collègues de la majorité, désertèrent le Parlement pendant quelques séances et ne consentirent à revenir siéger que le 27 décembre, après intervention personnelle du président de la République, auprès de leur chef M. Djelal Bayar.

Ainsi, l'année 1946 s'acheva sur une sensation d'apaisement relatif, quant à la situation intérieure, tandis qu'Ankara recevait avec magnificence le roi Abdullah de Transjordanie.

*
* *

Cette visite devait avoir pour heureuse conséquence, à l'aube de cette année, la signature, le 11 janvier 1947, d'un traité d'amitié conclu pour dix ans avec la Transjordanie, pendant de celui conclu quelques mois avant avec l'Irak.

Durant l'été 1946, la visite du président du Conseil du Liban s'était également déroulée dans une atmosphère de compréhension et de sympathie réciproques, mais la question épineuse, qui demeure entière, en ce qui concerne les relations de la Turquie avec les pays arabes, ses ex-sujets, est celle des rapports avec la Syrie.

Certains éléments de Damas revendiquent périodiquement le Sandjak d'Alexandrette, redevenu province turque en 1939, sous le nom de « Hatay » et cela n'est pas fait pour faciliter les contacts turco-syriens.

Une visite impromptue du roi d'Égypte, dans un port turc, en 1946, a fait, un moment, penser à un rapprochement plus étroit, pouvant même aboutir à la signature d'un traité d'amitié entre les deux pays. Pourtant, il semble que la Turquie, tout en s'efforçant de vivre en bons termes avec les membres de l'Union Arabe, veuille affecter de poursuivre sa propre politique extérieure, en toute indépendance. C'est tout au moins l'impression que j'ai retirée d'un long interview, que l'ex-président du Conseil, M. Saradjoglou, avait bien voulu m'accorder en octobre 1943.

Le pacte de Saadabad, qui liait Ankara à l'Afghanistan, l'Iran et l'Irak, est maintenant du domaine du passé et, dans le traité turco-irakien, il n'y a même pas été fait allusion.

Quant à l'autre groupement à quatre, le Pacte Balkanique de 1934, il est relégué, lui aussi, au magasin des accessoires, la Roumanie et la Yougoslavie n'étant plus à même de fixer elles-mêmes leur destinée. Athènes et Ankara continuent à vivre pour leurs relations communes, sous l'empire de l'acte diplomatique de 1934, mais la turbulence des partisans de l'E.A.M. n'est pas sans inquiéter les Turcs, qui voient, avec anxiété, les dernières troupes britanniques quitter le sol hellénique.

Toutefois, un événement tout récent a apporté une grande consolation à l'opinion turque, qui a enregistré, avec enthousiasme, la déclaration Truman, relative à l'aide américaine à la Grèce et à la Turquie, et ce n'était pas par hasard que cette question avait été soumise au Congrès par le président des États-Unis, juste au moment de la Conférence de Moscou.

Jusqu'ici, l'Angleterre avait été le grand soutien, l'alliée du pacte tripartite d'octobre 1939, où la France a cessé de compter, depuis Vichy, tout en continuant à jouir d'une sympathie profonde. L'alliance anglo-turque subsiste, mais l'on a admis volontiers, à Ankara, que la finance américaine se substituât à celle de la Cité. De la sorte, l'armée turque pourra accentuer sa mobilisation et verra accroître sa puissance, tandis qu'une partie des réservistes pourra être démobilisée.

Les dirigeants d'Ankara ont souvent, par ailleurs, proclamé depuis 1939, que tout le peuple turc était derrière le Gouvernement, prêt à défendre son sol et, tout récemment, le 13 mars 1947, M. Peker a encore déclaré à des journalistes américains, que « s'il est nécessaire, la nation turque saura sauvegarder son honneur, ses droits et les frontières de la patrie. »

Et tout dernièrement, le 13 mai dernier, c'était le président de la République turque lui-même, M. Ismet Ineunu, qui, interrogé par le directeur général de l'agence « British United Press », de passage à Ankara, répondait textuellement que l'aide des États-Unis à la Turquie serait « consacrée aux besoins militaires ». Le chef de l'État ne donnait pas d'autres précisions et se contentait, dans un autre ordre d'idées, d'assurer son interlocuteur de la tentative sérieuse faite pour développer, dans le pays, les institutions démocratiques.

Quant à la question des Détroits, M. Ineunu confirmait que le Gouvernement s'en tenait à ses notes des 22 août et 18 octobre 1946 et quoiqu'ancré dans la conviction que le régime actuel était « le plus propre à satisfaire toutes les parties intéressées », admettait la révision dans le cadre de la procédure établie à Montreux.

Cette déclaration sobre, mais catégorique, précédait de peu la signature, par le président Truman, de la loi en faveur de l'assistance à la Grèce et à la Turquie, qui précise, dans son préambule, que, « l'intégralité nationale et la survivance desdites nations sont importantes pour la sécurité des États-Unis ».

L'application ne s'est, d'ailleurs, pas fait attendre, puisque soixante-douze heures après le vote de la loi d'assistance, M. David Lebreton, chef de la Section turque du Département d'État de Washington, s'envolait pour Ankara, devançant de peu les missions militaires américaines destinées à apporter leur concours à l'armée turque.

Si la finance britannique s'est trouvée contrainte de laisser aux États-Unis le rôle de banquier, cela ne veut pas dire que Londres se désintéresse de la nation turque. La preuve en est que cinq cents avions britanniques de guerre viennent d'être vendus, par la Grande-Bretagne, à la Turquie et livrés immédiatement, avec les pièces de rechange et il semble que l'on travaille activement à terminer ou remettre en état les aérodromes d'Anatolie.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que l'armée turque reste alertée, comme aux jours les plus sombres de 1941, tandis que l'état de siège continue à être appliqué dans les vilayets des frontières.

Et pourtant la jeune République d'Ankara, née après cette longue période, de guerre qui se déroula presque sans interruption depuis la guerre de Tripolitaine jusqu'au traité de Lausanne de 1923, est avant tout assoiffée de paix et s'est résignée, avec un stoïcisme, qui n'est pas sans mérite, à la perte des pays arabes, éternels foyers de turbulence et germes de désordre.

RENÉ HOUILLE

IMAGES DE PARIS... ET D'AILLEURS

Pour qui a de l'imagination, Paris, à cette époque de l'année, ressemble à une fourmilière que l'été, d'un coup de pied, a bousculée.

Sous prétexte de vacances, la plupart des Parisiens, dérangés dans leurs habitudes quotidiennes, cherchent en tous sens, avec une opiniâtre activité, leur agrément ou leur repos. Ils se croient pour cela obligés de quitter la ville, au prix de coûteux efforts. Prendre un train, monter en auto, autant d'actes qui, à présent, exigent de longs et difficiles préparatifs. Les sleepings, les pneus, l'essence ne s'obtiennent qu'après un dur labeur ; les hôtels sont pleins, les villas occupées, mais on veut partir quand même : c'est l'usage. Pourtant comme Paris est charmant quand il semble désert, et qu'il est sage celui qui s'y attarde. Il y flâne à l'aise, il « fait le point » dans ses affections. Il compte ses amis, ceux qui sont restés, ceux qui sont partis, ceux qui lui manquent, et ceux aussi dont l'absence est un bienfait. Ces longues après-midi tranquilles, que ne couronne le soir aucune fête, aucune réception, sont un délassement pour le cœur et l'esprit. Car la saison est finie, non pas celle des fleurs et des fruits, du soleil et des ombrages, mais celle des « Plaisirs ». Cette année, de Pâques aux premiers jours de juillet, l'habitude s'est reprise d'accumuler ceux-ci, et le mois d'août apparaît comme une trêve bienheureuse, après tant de galas, de concerts, de dîners et de bals. Les étrangers qui reprennent peu à peu le chemin de Paris sont surpris, après la lecture assez décourageante des journaux, de le retrouver si animé et si brillant. Mais c'est une tradition chez nous que de danser sur un volcan, et notre élégance que de maintenir l'Élégance.

Si offrir une fête est un luxe qui n'est plus guère à la portée de personne,

la charité fournit l'occasion de donner beaucoup de bals, qui frappèrent par leur raffinement et leur éclat. Au profit du dispensaire Marie-Thérèse, à Malakoff, S.A.R. la Princesse Isabelle de Bourbon, comtesse Roger de La Rochefoucauld, organisa le Bal du Panache. Titre choisi non pas seulement pour fournir un thème à la toilette des femmes, mais parce que le panache symbolise le courage dans l'adversité, et l'orgueil qu'on peut éprouver sans hypocrisie à braver les événements. Plus de mille personnes se pressaient dans les salons de la Maison de l'Amérique Latine, que Christian Bérard, assisté de Guys, avait ornés à peu de frais, avec beaucoup d'ingéniosité. Du lierre et des feuillages recouvraient les murs, sur lesquels se détachaient de grandes armures de chevaliers aux casques empanachés. Sur la tête des femmes des jets d'eau d'aigrettes, des fontaines de plumes s'épanouissaient, comme aussi des branches et des fleurs, et l'ensemble rappelait ces tapisseries de Bérain, le décorateur de Louis XIV, qui sont à l'archevêché d'Aix-en-Provence. Les modistes, ce soir-là, affirmèrent le génie de leur fantaisie en imaginant, sur un seul thème, tant de coiffures variées pour tant de différentes beautés. La baronne de Cabrol avait des paradis blancs qui jaillissaient d'une couronne précieuse et scintillante, madame Martinez de Hoz une architecture d'aigrettes claires, madame Jean Larivière le turban aux couleurs fraîches de madame de Staël, la comtesse de Maud'huy des abeilles de pierreries sur des épis de blé, la marquise de La Moussaye un petit arbre vert où brillait des diamants, mademoiselle de Yturbe un bonnet chinois d'où s'envolait un oiseau, madame Georges Auric des cornes de bélier en argent, Louise de Vilmorin une tiare de fleurs à la mode hongroise, et Lady Diana Cooper le grand chapeau enrubanné des portraits de Gainsborough. Edwige Feuillère fit sur le tard, avec Jean Marais, une entrée sensationnelle, dans une crinoline rose voilée de Chantilly, avec sur ses nattes blondes la toque et l'aigrette de hussard noir de la grande-duchesse de Gerolstein. Pas une femme, ce soir-là, qui ne fût une surprise ravissante et qui ne parût plus jolie que d'habitude. On dansa juqu'à l'aube, et voilà une nuit qui ne profita pas qu'à l'œuvre de Malakoff, à laquelle on versa l'énorme bénéfice laissé par le prix des billets d'entrée, mais donna encore aux commerçants de Paris l'occasion de prouver la qualité de leur goût. Ce goût qui ne pousse, ne se cultive, ne vit bien qu'à Paris, lequel se doit de l'entretenir et de l'exercer au travers des pires difficultés, et quand bien même le pessimisme conseille d'abandonner les signes extérieurs du luxe. Les gens qui faisaient la haie devant l'entrée de l'Hôtel de l'Amérique Latine y gagnèrent un spectacle gratuit : celui de la beauté et de l'élégance, et nul n'avait l'air de s'en plaindre, ni ne manifesta la moindre mauvaise humeur à la vue de ces femmes parées, de ces hommes en habit. De même, la foule qui encombrait les marches de l'Opéra, le soir du Bal des Petits Lits Blancs, dont *Revivre*, qui entretient les veuves et les enfants des déportés et fusillés, a repris la tradition, constatait sans amertume l'affluence des voitures qui ame-

naient un énorme public en toilette du soir, et s'amusait de reconnaître au passage les vedettes qui devaient défiler plus tard sur le Pont d'Argent. Peut-être aussi comprenait-elle que le but de ces fêtes charitables est doublement atteint quand elles rapportent non seulement des millions à une œuvre, mais redonnent à Paris son lustre et son prestige, et fournissent à son artisanat de multiples occasions de s'employer et de prospérer.

***

Le Cercle d'Échange Artistique Interallié, à qui l'on doit déjà les représentations que donnèrent l'Opéra de Vienne et la Scala de Milan au théâtre des Champs-Élysées, comme celles de l'Old Vick en automne et le mois de l'U.N.E.S.C.O., voulut offrir, après toutes ces fêtes, une fête qui ne ressemblât à aucune autre. Il pria, sans autres explications, une soixantaine de personnes de se rendre un soir de juillet, à neuf heures, sur le quai Henri-IV. Là, elles trouvèrent une péniche amarrée, que madame Baumel, qui arrange les vitrines d'Hermès avec un talent sans cesse renouvelé, avait ornée de banquettes de velours rouge et de lampes de bateaux. Les invités aussitôt embarqués, la péniche entreprit son voyage et fit plusieurs fois le tour de l'île Saint-Louis, afin de désorienter ses passagers. Au crépuscule, on admirait les beaux hôtels qui paraissaient posés sur un socle et le reflet doré de leurs fenêtres qui tremblait dans l'eau. Un bar était dressé à l'arrière du bateau, un orchestre, celui de la Radio, jouait constamment et sa musique prenait une sonorité inattendue lorsqu'on traversait l'ombre des ponts, majestueux et déserts à cette heure. On passa une écluse, on se trouva sur la Marne. La nuit s'était faite qui rendait invisible le paysage, mais laissait apercevoir une lueur mystérieuse, au loin dans le ciel, vers laquelle la péniche se dirigeait. Bientôt celle-ci stoppa, et les robes claires et les habits noirs débarquèrent au moyen d'une échelle, dans un bois inconnu. Guidés comme dans les contes de fées par la lumière, ils se trouvèrent bientôt devant un petit château que des projecteurs éclairaient, laissant voir sa charmante et bizarre construction. Entouré de douves, c'est un rendez-vous de chasse du XVIIIe siècle, qui a cependant un pigeonnier et une échauguette Louis XIII. Dans des chambres peintes en bleu, rose ou vert, décorées de branches, de racines, de feuillages, comme si la forêt les avaient envahies, un souper aux bougies était servi, et l'on était prêt à croire que c'était par des mains invisibles. On dansait dans l'orangerie, on se promenait dans le parc, on cherchait le grand Meaulnes... Tout semblait inattendu, surprenant, magique. Or, on était tout simplement à Charentonneau, dans une propriété abandonnée, dont le parc avait été en grande partie transformé en lotissement de jardins ouvriers; mais la lune discrète ne montrait que ce qu'il fallait montrer, et les faisceaux d'électricité ménageaient des ombres habiles à créer le rêve. Ayant combiné l'enchantement, les organisateurs avaient su prévoir le

confort et, pour ceux qui aiment se coucher tôt, un service de car faisait le va-et-vient et les ramenait quai Henri-IV, où ils retrouvaient leurs voitures. Mais beaucoup, étaient-ce les moins raisonnables ou bien, au contraire, les mieux avisés, ceux qui savent la valeur d'un souvenir incomparable, beaucoup donc restèrent jusqu'au matin, et ne se réembarquèrent qu'au moment où le ciel à l'Est devint couleur d'opale. Durant le retour, ils virent le jour remettre peu à peu toutes choses à sa place, et le soleil effacer ce songe d'une nuit d'été...

***

Cependant qu'à Paris la Saison finissait en beauté, celle de Monte-Carlo commençait brillamment par les fêtes du jubilé de S.A.S. le Prince Louis II de Monaco, qui fêtait la vingt-cinquième année de son règne.

Rares sont ceux qui ne connaissent pas Monte-Carlo, ou du moins son boulingrin entouré de palmiers, séparant l'Hôtel du Café de Paris, et le Casino, ce Casino aux toits couleur turquoise, avec ses coupoles, ses clochetons, ses statues aux seins énormes, ses stores rayés, son large perron d'où les tapis descendent jusqu'au trottoir et qui semble le temple bizarre de quelque culte mystérieux. Mais Monaco est souvent ignoré et son charme dédaigné. Peu de gens savent qu'au bout de cette Côte d'Azur éclaboussée de soleil, jalonnée de palaces et de postes à essence, sans avoir passé d'autre frontière qu'une ligne d'ombre, on entre tout à coup dans la fraîcheur d'une paisible petite ville, qui pour ressembler à un décor de comédie italienne n'a rien d'artificiel. Par des avenues bordées de poivriers et d'eucalyptus, on parvient à des places tranquilles où l'on vend des fleurs, à d'étroites rues dallées où des maisons roses enferment leur secret provincial derrière des volets verts et suspendent leurs jardins au-dessus de la mer.

Pour cette semaine jubilaire, des écussons et des drapeaux décoraient toutes les façades. Chaque boutique avait fait des étalages rouges et blancs, aux couleurs monégasques et dans le port les bateaux pavoisaient. Deux torpilleurs, anglais et français, étaient ancrés et leurs matelots fraternisaient dans les cafés des quais. Le rocher illuminé paraissait transparent et les lampions des bals populaires balançaient leurs guirlandes au souffle de la nuit. On respirait partout un air oublié de fête heureuse, sans amers lendemains.

En présence du Prince Louis II, de la Princesse Ghislaine, du Prince héréditaire et de leurs invités, parmi lesquels on remarquait Lady Diana Cooper, S. Exc. le Ministre de Suisse à Paris avec madame Burckhardt et madame Georges Bidault, il y eut une succession de galas. Le premier fut celui de l'Opéra, où l'on joua quelques scènes célèbres dans la petite salle de Garnier, si pompeuse avec sa loge princière sous un dais de damas jaune. Ensuite, sur la terrasse du Casino, eut lieu une représentation

du *Songe d'une Nuit d'été* dans une traduction de Marcel Pagnol, puis celle donnée par les fameux Ballets de Monte-Carlo, dont, après Diaghilev et René Blum, le marquis de Cuevas vient d'assumer la responsabilité. La troupe est de premier ordre, mais au-dessus d'elle brille Yvette Chauviré. La perfection de sa technique est en harmonie avec sa beauté et son charme. Sur la musique de Bach de *Dramma per Musica*, comme sur celle de Lalo dans *Noir et Blanc*, elle fut incomparable de précision, de légèreté et de grâce. L'arabesque de ses bras aux mains ravissantes dessine la mélodie aussi sûrement que ses pas la suivent. C'est une danseuse exceptionnelle qui n'a pas encore d'égale. Olga Adabache fut une émouvante « Salomé », d'une impressionnante souplesse. C'est Serge Lifar qui est le chorégraphe de tous ces ballets, et le maître très écouté de tous ces artistes. L'exil, il faut bien l'avouer, ne lui a rien fait perdre de son talent et de son autorité.

Cette compagnie de danseurs est un des plus grands charmes de Monte-Carlo. Sitôt une représentation ou une répétition terminée, ils s'envolent et se posent partout : sur les plages, au soleil, dans l'eau, autour des tables du Café de Paris, sur le balcon de l'Hôtel de Paris. Ce sont les oiseaux familiers de la Principauté, tout le monde les connaît, on les apprivoise facilement, on les aime, on les choie. Ils disparaissent à l'heure de la sieste, mais c'est pour aller travailler et l'on admire la rigueur de leur discipline qui ne sacrifie rien aux exigences du climat. Ce climat qui pour une fois manqua à la courtoisie en laissant éclater un orage d'une rare violence, qui obligea à remettre la fête du Palais, et chassa les dévôts du Hasard vers le temple délaissé de leur culte : la roulette et le baccara retrouvèrent leurs fidèles.

Cependant, la pluie là-bas n'est qu'un caprice d'un instant, et pour le dîner que le Ministre d'État et madame de Witasse donnèrent sur leur terrasse, le ciel avait remis toutes ses étoiles. Une centaine de personnes dînèrent par petites tables sur une pelouse ourlée de buissons, où des lampes se cachaient comme des lucioles. La soirée était chaude, mais une brise venue d'Italie faisait bouger les robes légères des femmes. Avec son exquise bonne grâce, madame de Witasse avait laissé ses invités se placer à leur gré, et toute une jeunesse réunie riait dans l'ombre. Autour de la rade, les lumières s'étageaient et grimpaient jusqu'au Mont-Agel, quand la première fusée les effaça toutes et ne permit plus d'admirer autre chose que les éblouissements du feu d'artifice. Au-dessus du port, les soleils tournoyaient, se défaisaient et une poussière d'astres dorait la nuit. Puis elle retomba dans l'eau noire où le clair de lune reprit ses droits, et l'heure vint d'aller assister au divertissement donné par le Prince dans la cour intérieure de son palais.

On prit place sur des chaises auprès de l'estrade où les princes avaient leurs fauteuils, devant la scène dressée entre les deux branches d'un grand escalier qui rappelle celui des Adieux, à Fontainebleau, dont il était, en montant jusqu'à une galerie couverte du premier étage, l'unique

décor. La seule clarté du ciel d'été tombait sur le vaste quadrilatère limité par les façades roses du palais lorsqu'un cortège de valets portant des flambeaux parut sur la galerie, descendit les degrés et s'immobilisa devant le Prince, encadrant un comédien qui demanda à Son Altesse la permission de lui donner un spectacle. Alors des projecteurs s'allumèrent et l'*Impromptu*, de Marcel Achard, commença. Avec beaucoup de tact et d'adresse, celui-ci avait composé une petite revue de l'histoire de Monaco et des Grimaldi, dont mademoiselle Claire Jordan faisait la charmante commère. Elle présenta tour à tour Hercule, Jules César, Machiavel, madame de Grignan, Serge de Diaghilev et la Légion étrangère, où le Prince (qui est général de brigade en France depuis 1922) servit dans sa jeunesse. Roland Manuel, de la Comédie-Française, était ce légionnaire, qui ne craignit pas de rappeler au Prince amusé le temps où « il sentait bon le sable chaud »! Mais plus respectueux que celui-là, d'authentiques légionnaires vinrent défiler devant leur ancien camarade, tandis que l'un d'eux, juché à l'angle d'un toit et debout dans un rayon lumineux, sonnait du clairon.

Jean Yonnel personnifiait avec beaucoup d'élégance Serge de Diaghilev, que Marcel Achard dans des vers inspirés évoqua avec tendresse. Il rappela ce que les Ballets de Monte-Carlo lui doivent, et ce fut l'occasion d'un hommage chorégraphique réglé par Lifar, où l'on put admirer Yvette Chauviré, Youly Algaroff et quelques-uns de leurs camarades. Le spectacle dura jusqu'à une heure du matin, car il comportait, en outre, *Masques et Bergamasques* de Gabriel Fauré, dirigé par André Cluytens — et très bien chanté, entre autres, par Jacques Jansen — et les trois derniers tableaux de l'*Orphée* de Gluck, où madame Hélène Bouvier fut admirable.

Lorsque les invités s'en allèrent par les rues endormies de Monaco, ils avaient l'impression d'avoir vécu hors du temps présent, dans une époque fastueuse, où les Princes tiennent une cour, protègent les arts, favorisent le talent et aident au bonheur en facilitant autour d'eux les plaisirs de l'esprit. On souhaiterait que la tradition de telles fêtes s'établisse à Monaco, que les murs du palais résonnent souvent de musique et de vers, que pareille à Weimar la Principauté accueille et recueille les artistes, qu'elle attire des comédiens. Quels spectacles ne pourraient pas organiser un Jouvet, un J.-L. Barrault, entre les degrés de cet escalier qui permettrait des mises en scènes audacieuses? On viendrait de tous les points du globe, comme on venait à Salzburg ou à Bayreuth, pour écouter Mozart ou Wagner, et Shakespeare aussi, Racine ou bien Molière. A la beauté du site s'ajouterait le prestige d'un rayonnement intellectuel, et toute la douceur de vivre, qui disparaît du monde, se réfugierait sur ce rocher, qui paraît bien le seul clou capable de l'accrocher encore sur la vieille Europe.

DENISE BOURDET

Les spectacles de l'été. — Les Anciens Ambassadeurs et les Nouveaux, — Reprise de **La Route des Indes. — Les Bonnes** *de M. Jean Genet et l'***Apollon de Marsac** *de Jean Giraudoux chez Louis Jouvet. — Appréciations sur une pièce sifflée et une nouvelle vedette. —* **Le Prince d'Aquitaine** *de M. Marcel Thiébaut. —* **Le Mal court** *d'Audiberti. — Reprise de* **La Brebis** *à la Comédie Française.*

Quand ces notes paraîtront, Paris, au cœur de l'été, comptera ses divertissements sinon ses attraits. La plupart des théâtres seront fermés. Jadis la belle saison offrait à sa capitale des plaisirs de plein air. Regrettons les deux music-halls qui prolongeaient au seuil des Champs-Elysées une tradition de délassement liée à cette fameuse promenade. Les Ambassadeurs et l'Alcazar recueillaient la flânerie parisienne et les curiosités provinciales. On s'asseyait ; on commandait un « rafraîchissement » ; et l'on n'avait plus qu'à écouter les refrains, délicieusement absurdes qu'on y chantait ou à suivre du regard les audaces pailletées des équilibristes. Jules Lemaître, avec cet émerveillement qui lui restait de ses premières découvertes, a écrit sur ses cafés-chantants un feuilleton qu'on retrouverait dans ses *Impressions de Théâtre* et que nous souhaiterions pouvoir encore écrire. Il était plaisant de vouer sa soirée à des choses sans importance, de respirer l'air de l'été parmi une assistance à laquelle l'aventure sans mystère venait parfois mêler son visage de tous les soirs. Sur la rive gauche de la promenade le Jardin de Paris avait remplacé le concert de l'Horloge. Il s'abritait dans des bosquets dont les feuillages semblaient humectés aux globes laiteux des lampadaires. Le Jardin de Paris avait une réputation douteuse, c'est-à-dire excellente pour ce qu'il entendait être. Les guides du temps ne cachaient pas les périls qu'on y courait : « Ce jardin tient à la fois du concert et du bal public. Il n'est ouvert que l'été et tout le monde ne saurait y aller. » Ainsi s'exprimait M. Baedeker à la fin du siècle dernier. Jules Lemaître était plus nuancé — et ravi. Il célébrait les Champs-Elysées comme un des très beaux lieux du monde (c'est qu'ils le sont en vérité) ; et il réservait ses ironies pour les complaintes « sentimenteuses », les fausses ingénues, les comiques et les cascadeuses. Ainsi faisait M. Renan à l'égard de cette jolie personne qui chantait ce refrain spirituel :

Moi, j'casse des noisettes
En m'asseyant d'sus.

Les Ambassadeurs en tant que music-hall ont achevé leur carrière après l'autre guerre. Ils se sont acccordé une fin magnifique avec la revue nègre où l'on put applaudir cette extraordinaire créature, Florence Mills, qui avait séduit New-York et l'Amérique avant de nous charmer de ses cantilènes et de son sombre éclat. Cette revue créa un rendez-vous de haut goût et transforma les Ambassadeurs en restaurant luxueux. Le bock du flâneur et la cerise de l'étudiant furent exilés du programme. Ce fut dommage. Qu'y faire? L'Alcazar avait disparu; et le Jardin de Paris également. Mais qui les a aperçus, fût-ce de loin, étant encore un enfant (un de ces enfants qui avaient joué sur ces sables où Proust rencontra Gilberte) ne saurait les oublier; il revoit les affiches qui les annonçaient au passant: il entend leur musique accompagner le passé comme elle rythmait ces soirs d'été.

Où nous prélasser à présent; où envoyer les visiteurs du mois d'août? Le cinéma hérite de ce passant incertain et de l'étranger qui s'ennuie à l'hôtel. Mais le cinéma n'est pas un plaisir de plein air; il est condamné à la claustration et aux ténèbres; il retire aux spectateurs l'agrément qu'ils peuvent prendre à se voir; il ne permet ni la nonchalance autour d'une table, ni l'inattention passagère. Il est d'une exigence que ceux qui l'exploitent rendent insupportable. Nulle détente, nul entr'acte... Piétiner entre des chaînes et sur un trottoir avant de payer son billet; attendre une place du hasard et d'une ouvreuse qui vous conduit à un fauteuil une lanterne sourde à la main, comme elle vous conduirait aux enfers, reçoit votre péage et disparaît sans un mot ni sans un signe de son invisible visage: voilà le cérémonial auquel on est soumis. Le public d'aujourd'hui accepte ce plaisir à la chaîne et ces mœurs de servitude. Une fois encore, qu'y faire? Il faut prendre son temps comme il est — et de bonne grâce. Mais on peut regretter, l'été venu, les cafés chantants, les music-halls de plein air, une certaine forme collective du plaisir — et même de l'ennui...

Il se trouve que le spectacle le plus couru de la saison se donne aux « Ambassadeurs », non dans le restaurant — jadis ce music-hall que nous venons d'évoquer — mais le théâtre, son jeune voisin. On sait que M. Henri Bernstein en est le locataire et le directeur. Il y a fait sa rentrée avec *le Secret*, pièce à laquelle la critique d'hier avait reconnu la qualité d'une forte pièce de caractère. Nombre de critiques d'aujourd'hui, qui ne ménagent ni le passé ni leurs mots, avaient malmené cette reprise et assuré que le spectacle, si loin de l'actualité politique et psychologique, ne recueillerait aucun succès. Décret aventuré: *le Secret* s'est joué plus de six mois, à bureaux fermés. Ou les critiques se sont trompés sur l'ouvrage ou ils ont méconnu le goût du public.

Ayant réappris le chemin d'un théâtre bien situé, d'une salle agréable, d'une scène dont le maître ne cesse de surveiller les représentations, soir après soir, ce public fait à *la Route des Indes* un accueil égal au *Secret*. La pièce traduite de l'anglais, adaptée au goût du boulevard il y a une quinzaine d'années par M. Jacques Deval, est une comédie facile, sans portée et bien conduite. Le point de départ est celui d'un sujet désobligeant,

mais riche : un jeune homme rentre chez lui après un séjour en prison pour escroquerie. Sa famille, de bourgeoisie commerciale est à l'opposé de ce jeune homme, dont la fantaisie explique les erreurs. Comment va-t-on l'accueillir, que fera-t-on de lui désormais ? Sur ce même thème, M. Jean Anouilh avait écrit une pièce grinçante et par moments remarquable pour ce même théâtre des Ambassadeurs quand mademoiselle Marie Bell le dirigeait. M. Jacques Deval, qui n'a jamais été jusqu'au bout de ses audaces (et c'est dommage), s'est accommodé des bienséances anglaises, et la verve antisociale de *la Route des Indes* se fond bientôt en quiproquos amoureux. L'aventure finalement semblerait bien fade si elle n'était interprétée excellemment. M. Henry Bernstein, après quelques années d'absence, a su, de retour à Paris, reconnaître tout de suite le talent parmi les jeunes comédiens qu'il n'avait pas vus grandir. Il a demandé à mademoiselle Gaby Sylvia, à M. François Périer, à M. Murzeau de donner à *la Route des Indes* cet attrait de perfection qu'elle n'offrait pas à elle seule. Nous ne sommes pas sûr d'ailleurs que la créatrice de *Huis-Clos* soit à son aise dans le rôle galant qui lui revient aux Ambassadeurs. Elle a plus de finesse que ce qu'elle dit : personne racée, aux mains expressives, avec une ardeur de sentiment qui met parfois un éclat de fièvre sur son visage. M. François Périer peut jouer ce que bon lui semble : le naturel et la mesure de son jeu l'aideront à imposer tous les textes ; et puis il est à présent un enfant aimé du public. La double notoriété du cinéma et du théâtre lui ont créé, fort jeune encore, une situation de vedette. Quant à M. Murzeau, il reprend un rôle créé par M. Michel Simon. Il y est drôlement, sans chercher aucunement à rappeler son devancier, le personnage veule, égoïste, inconsistant qu'il doit être. Peut-être accentue-t-il un peu trop ses effets : vieille habitude du Palais-Royal où l'on joue à l'avant-scène et pour un public qui ne réclame pas de nuances.

Après le succès de *la Folle de Chaillot* et une reprise de *l'Ecole des Femmes*, M. Louis Jouvet a renouvelé son affiche au théâtre de l'Athénée. Une nouveauté : *les Bonnes*, un acte de M. Jean Genet, et un autre acte, *l'Apollon de Marsac*, de Jean Giraudoux, dont M. Louis Jouvet et sa troupe avaient donné la primeur à l'Amérique du Sud durant leur long voyage. *Les Bonnes* ont soulevé des remous, tant dans la critique que dans le public, lequel manifestait à peu près tous les soirs. On allait siffler *les Bonnes* chez Jouvet pour se distraire ensuite aux délicieuses minauderies de mademoiselle Dominique Blanchar et de Jean Giraudoux : cela faisait une soirée. Qu'a-t-on reproché à la pièce de M. Genet ? Beaucoup plus un manque de tact qu'un manque de talent. C'est un fait qu'il est pénible de voir débattre sur une scène les rapports des maîtres et des serviteurs du moins dans leur actualité. Le théâtre classique est rempli pourtant de scènes, d'allusions, de familiarités sur ces rapports : c'est qu'ils n'étaient point les mêmes dans l'ancienne société que dans la bourgeoisie contemporaine. Il serait impossible d'écrire aujourd'hui les pièces de Marivaux avec le même personnel, ni d'établir les mêmes confidences entre maîtres et serviteurs. M. Genet n'a d'ailleurs pas écrit une pièce de mœurs : il a dressé un tableau assez extraordinaire

de la haine de deux sœurs pour leur patronne et de la décision qu'elles prennent, sans l'accomplir, de l'empoisonner. Il n'y a que Strindberg qui aurait pu imaginer, hier, un sujet pareil et le mener à bien. M. Genet a peint là une cellule de l'Enfer où l'on entend s'exprimer une haine démente, où passent des fumées de poison et le relent de douteuses sensualités. Ces deux servantes sont des filles damnées. Quand elles s'allongent sur le lit de leur maîtresse, si proches, on ne peut que penser avec le Baudelaire des pièces condamnées : « *Hippolyte, cher cœur, que dis-tu de ces choses?* » Le public, dont, au théâtre, les réfractions intellectuelles sont rares, n'allait pas si loin. Il subissait la gêne morale et sociale de ce débat où M. Genet n'abandonnait rien d'une imagination et d'un don d'expression provocants mais incontestablement originaux. Chaque spectateur ramenait prosaïquement à son domicile les scènes de ces « bonnes » plus romantiques encore que criminelles et cette commune mesure lui rendait insupportable le spectacle qu'il entendait. D'où son malaise, ses protestations, ses coups de sifflet et par équitable compensation ses « bravos » aux trois interprètes, mesdames Monique Mélinand, Yvette Etiévant et Yolande Laffon, qui défendaient ce texte trop riche avec beaucoup de talent.

Ces réactions de la critique et du public amenèrent la contre-partie d'une « presse parlée » où M. Jean Genet fut désigné par ses amis comme un génie, victime du pharisaïsme et de l'hypocrisie bourgeoise. Il se forme (il s'est toujours ainsi formé) dans Paris des coteries, de petites bandes intellectuelles ou mondaines qui se décernent des brevets de talent, de supériorité et d'élégance. La collectivité (y compris celle des animaux) n'est faite que de clans et comme le complexe d'infériorité est le véritable animateur de nos actes et de nos adhésions, il n'est pas surprenant que s'établissent de telles sociétés d'admiration. Elles ne sont d'ailleurs aucunement gênantes ; il peut même advenir qu'elles aient le goût sûr et promouvoir ainsi des gloires authentiques. Pour ce qui est de M. Jean Genet, situons ses *Bonnes* à leur vrai place. Elles ont montré un écrivain de théâtre, un peu trop facilement hanté de mauvais songes, trop prolixe, ne sachant pas encore observer le *tempo* d'une scène, mais certainement capable d'écrire un jour une œuvre saisissante.

Nous avons retrouvé Jean Giraudoux dans *l'Apollon de Marsac*, un Jean Giraudoux railleur, paradoxal, cellant sous un fin sourire une blessure dont plus d'une fois le sang resplendissant a coulé dans son œuvre. Ici rien qu'une leçon donnée à Agnès ; ou plutôt un secret : celui de la séduction de tous les hommes. Un mot, une phrase y suffisent : « Comme il est beau ! » Et voilà séduit l'inconnu, huissier ou ministre, passant difforme ou avantageux apollon ! Ce n'est qu'une moralité, mais charmante et se déroulant dans une antichambre ministérielle, carrefour dont Jean Giraudoux avait bien observé les rites. La pièce semble avoir été écrite pour un rôle : celui d'Agnès. Celle à laquelle Giraudoux avait pensé était blonde. Elle n'est plus là. Elle s'est perdue sur les routes du Sud et sa gracieuse pâleur s'est effacée de notre horizon sinon de notre souvenir. Une brune la remplace dans Molière et chez Jouvet. Une brune ! Nous nous rappelons la chronique qu'écrivait Colette il y a plus de dix ans pour célébrer l'apparition d'une brune dans une revue du « Casino de Paris ». (Il s'agissait de mademoiselle Nita Raya). Avec cette acuité des sens et cet art du mot juste

qui en ont fait un des plus grands écrivains de notre temps — le plus grand peut-être — madame Colette pour montrer cette brune authentique s'épanouissant soudain dans un parterre de blondes, vraies ou feintes, avait composé une page d'une réussite particulière. De quel propos enchanté elle saluerait aujourd'hui mademoiselle Dominique Blanchar, si elle était encore une de nos critiques dramatiques ? Sous son front obstiné de brune, mademoiselle Dominique Blanchar accorde à ses dix-huit ans les traits d'une ingénuité réfléchie. On comprend fort bien que cette jeune comédienne sait ce qu'elle veut et que sa grâce innocente est d'abord l'expression d'un talent. Elle se promène en scène hésitante en apparence, mais sûre d'elle-même; attentive et comptable de son succès; on la devine réservée; elle s'exerce à séduire un papillon avec une coquetterie qui n'a plus rien à apprendre ni de l'art, ni de l'innocence. Rien ne semble devoir atténuer l'éclat de son talent, sinon une nuance de maniérisme, qu'elle perdra d'ailleurs : c'est là sa dernière ingénuité naturelle. M. Louis Jouvet lui donnait la réplique — et des conseils — dans cet *Apollon de Marsac*. C'est Louis Jouvet ! Et, après le cauchemar des *Bonnes*, le public retrouvait, enchanté, un comédien dont les dons inspirent l'amitié et promettent et procurent sans cesse la sécurité du plaisir.

On peut être surpris que tant de juges ait trouvé « insupportable » le personnage que M. Marcel Thiébaut a campé dans *le Prince d'Aquitaine*, cette « Loulou » qui attend toujours des rencontres de la vie, et de ses impulsions mêmes, une plénitude de bonheur qu'elle ne rejoint pas. Est-ce donc là une rareté ? N'avons-nous pas connu beaucoup de femmes, et d'hommes, de camarades, d'âmes sœurs (du moins en cela) tendus à toutes les brises nouvelles — et jusqu'à rencontrer l'orage. Combien d'êtres pour lesquels la porte qui s'ouvre, le timbre qui sonne, le voyage, en ce qu'ils sont une promesse d'inconnu, ne demeurent-ils pas longtemps une promesse de bonheur ? Loulou, l'héroïne de la pièce de M. Marcel Thiébaut, ressemble à beaucoup d'entre nous. Est-ce donc que nous ne voulons pas nous reconnaître ou que nous en voulons à autrui d'être franchement et pour toujours ce que nous avons été et que nous avons abandonné ?

Pour donner sa clarté à ce caractère, pour le bien mettre en lumière, M. Marcel Thiébaut avait imaginé une plaisante aventure : à savoir que Loulou s'éprenait, au second acte de la comédie, sur le seul récit qu'on faisait de ses attraits, d'un certain Robert qu'elle avait abandonné au premier acte, étant déjà sa fiancée. L'artifice de théâtre, quand il est lié de si près à la démonstration d'un caractère n'est nullement gênant. Nous savons par expérience que nous avons ainsi « découvert » des êtres comme s'ils étaient neufs et que pourtant nous avions déjà rencontrés. Ces caprices du cœur, ces « sautes » de vent dans notre univers sentimental, ne forment pas une exception. Ce n'est donc pas le caractère de cette Loulou qui pouvait paraître exceptionnel, mais la franchise dont elle l'accompagne, les facilités quelle lui donne, la grâce fantasque dont elle le pare. Est-ce donc qu'on n'accepte plus une certaine désinvolture de manières, une certaine disponibilité

des êtres ? Il est notable que peu à peu et jusque dans les jugements littéraires on prétend contester aux caractères leur particularisme et les soumettre aux mesures et aux engagements banals.

Ecrivant une pièce de caractère et une pièce poétique, M. Marcel Thiébaut s'est sans doute astreint à ce qu'elle ne fût pas trop « tendue ». Son « Prince d'Aquitaine » et Gérard de Nerval n'y étaient qu'un titre et qu'une allusion. Il avait laissé à l'interprétation du public et à celle des comédiens le soin de traduire ses indications et ce qu'il avait mis, discrètement, dans son texte d'élégance de jugement, de remarques tendres et fines. Il eut valu peut-être mieux pour la carrière de ces trois actes qu'il se déterminât plus franchement vers la poésie ou vers le divertissement. Il ne faut plus trop compter sur la gratitude des nouveaux habitués du Boulevard — et la Michodière est une scène boulevardière — pour la façon délicate dont on leur parle. Il revenait à mademoiselle Sophie Desmarets d'être cette jeune femme instable et racée, cette créature insatiable qui court d'un rêve à l'autre et dont l'incertitude fait le charme. Mademoiselle Sophie Desmarets, que nous avons saluée ici, à ses débuts n'était sans doute pas tout à fait ce personnage; elle porte d'autres séductions, plus terrestres, moins rêveuses ; son apparence exclut la domination d'un rêve ; et cependant elle a marqué son rôle d'une grâce savoureuse et donné à son texte une liberté charmante. MM. Jean-Pierre Kérien, Léon Walter, Daniel Lecourtois ont parfaitement secondé ses caprices. Mademoiselle Claire Duhamel, jeune fille sacrifiée, l'a été sans mièvrerie, avec une distinction et un charme qui lui vaudront des consolations.

Il est des poètes qui exigent de leurs fidèles un état de grâce particulier pour en être pleinement appréciés. Est-ce bien un état de grâce qu'il faut invoquer et ne devrions-nous pas plutôt écrire : une communauté de sentiments, une même façon d'aborder, de regarder, de respirer la vie ? Cette complicité survit aux années. Les charmants élans de la jeunesse assoupis, Musset continue de charmer ceux qui l'ont aimé au temps des illusions. L'art n'y est sans doute pour rien ; mais quelque chose de moins formel, de moins visible : une grâce, un murmure, une reconnaissance de ce qu'on est ou de ce qu'on fut dans ce qui fut senti et prononcé par le poète. Il ne s'agit pas ici du seul plaisir de l'esprit mais d'une joie intime mêlée de gratitude — quelque chose, en somme, assez proche de l'amour.

Que de poètes pour lesquels nous ne ressentons rien de pareil ! Nous pouvons leur reconnaître de la force, de l'originalité, nous ne sommes pas des leurs, nous ne figurons pas au nombre des élus. Tant pis pour nous sans doute. Il faut avouer ses faiblesses, celles qui nous rapprochent comme celles qui nous éloignent. Ainsi, malgré une attentive estime, nous n'arrivons pas à partager l'admiration que des lettrés portent à l'œuvre de M. Audiberti. Cette poésie est pleine ; elle est ardente ; baroque (dans le meilleur sens esthétique) ; elle est souvent audacieuse et brusque (l'audace et la brusquerie des timides) : nous en devinons la force ; elle ne nous touche pas vraiment. Et, *le Mal court*, la dernière pièce de M. Audiberti, nous a placé devant la même inaptitude. Il s'agit là beaucoup plus d'un sentiment que

d'une critique ; et nous nous en excusons, car le succès de cet ouvrage, qui se poursuit de théâtre en théâtre, et les témoignages qu'il reçoit prouvent assurément qu'il n'est pas indifférent.

A vrai dire nous l'avons lu dans le *Magasin du Spectacle* (quatrième fascicule) et, nous étant contenté de cette lecture, il nous a manqué l'attrait du spectacle, son mouvement, sa couleur et l'interprétation — jugée remarquable — de mademoiselle Plon. Elle donne, paraît-il, au rôle qu'elle joue une piquante animation ; elle sait être tour à tour faussement innocente, pudiquement lubrique et déchaînée à l'heure des révélations. Elle doit graduer des effets qui n'apparaissent pas dans un texte débridé dès les premières répliques. M. Audiberti ne s'embarrasse pas de nuances. Il dit les choses avec une rudesse qui fait parfois penser à Alfred Jarry, et à ses énormités. Sa comédie, qui se situe au milieu du XVIIIe siècle, dans une petite cour saxonne, au pied du lit d'une princesse, prend assez souvent un ton de trivialité « shakespearienne » et ubuesque. Entendez-là. « *Le cardinal désirait qu'un scandale carabiné anéantît de toute façon votre mariage au cas où vous vous fussiez obstinée. Je fus envoyé ici en mission afin de vous compromettre. Remarquez que si mon numéro avait foiré vous auriez tout de même été mouchée. Les roues de votre carrosse, en effet, avaient été assaisonnées. Jamais vous n'auriez franchi de fleuve. Ou alors à la dérive. Mais ça ne pouvait pas foirer, ça ne pouvait pas...* » Voilà comment s'exprime un amoureux inconnu, en dévoilant ses intrigues à la jeune princesse Alarica. Il s'agissait pour lui, en feignant d'être le roi d'Occident, d'empêcher la princesse d'épouser le véritable roi d'Occident. Or le véritable roi venait annoncer à la princesse qu'il ne l'épouserait pas : des engagements politiques l'en empêchant. La princesse, que ce refus aiguillonne et déchaîne, montre alors la vérité de sa nature : un mouvant génie du mal. Elle devient la maîtresse de l'inconnu (un policier de bonne souche) et dévoile à son père, le vieux roi Célestincic, sa nudité morale et le long mensonge dans lequel elle n'a cessé de vivre. Le mal court !

L'intrigue importe peu, bien qu'elle soutienne un épisode symbolique et prétende à une philosophie. Ce qu'un public admire, chez M. Audiberti, c'est son écriture, sa rude abondance, ce style qui semble s'exciter soi-même, s'empourprer, se jeter sur l'idée avec une violence roturière ; et c'est précisément ce dont nous ne découvrons pas l'art, ni l'agrément. Qu'y pouvons-nous ? Nous préférons à Alarica et sa gouvernante la princesse Elisabeth de Bavière, dans *Fantasio*, et sa folle Dame Pluche ! Et le prince de Mantoue, à ce roi d'Occident ! « *Est-il possible que le prince de Mantoue soit parti sans que je l'aie vu !* » Pourquoi cette petite phrase, si simple, si insignifiante, par laquelle s'achève la pièce de Musset, nous a-t-elle pour toujours laissé son mystérieux parfum quand nulle réplique du *Mal court* n'a pris le même pouvoir. Mais pourquoi chercher par le biais d'une critique ce qui n'appartient peut-être qu'aux affinités électives ?

On demandera : quelles raisons de reprendre *la Brebis* à la Comédie Française ? Et d'abord, celle-ci, de rendre hommage à un écrivain qui, depuis plus d'un demi-siècle, a servi le théâtre français, soit en créateur,

soit en critique. Et cette autre, de livrer une pièce qui fut saluée en 1896 comme un menu chef-d'œuvre aux jugements de notre temps. Ces confrontations sont parfaitement utiles. Elles servent de témoins psychologiques et illustrent l'histoire des mœurs. C'est le rôle de la Comédie Française qui en a les moyens, de nous aider, par ces résurrections, à faire le point sentimental d'une époque. La comédie de M. Edmond Sée a vieilli dans la mesure où le personnel qu'elle anime a disparu de la vie parisienne. La femme « entretenue », tête légère et cœur dur, qui désespère un banquier au point de lui faire abandonner sa banque à l'aventure, puis le rend à la prospérité par le simulacre d'un amour, cette « petite femme », ni le banquier, et sans doute encore moins cette banque, n'existent plus guère aux chapitres du recensement de l'amour à Paris. Cette frivolité paraîtra insupportable à tout spectateur (mais en est-il beaucoup ?) qui attend ou réclame un théâtre « engagé ». Un de ces derniers « soirs en France », à cette heure où la radio devient dogmatique et prononce tant d'inutilités avec tant de sérieux, un de nos confrères se plaignait que le théâtre « ne fût pas à la hauteur de son destin » qu'il méconnût « le grand rôle social qu'il a à accomplir ». bref, qu'il ne suivît pas l'exemple donné avec le *Toulon* de Jean-Richard Bloch. Fâcheux exemple ; car si Jean-Richard Bloch a écrit une pièce valable et même émouvante, c'est *le dernier Empereur* et non ce *Toulon* qui était bien un des plus mauvais drames représentés depuis de nombreuses années. De grâce, qu'on nous laisse la paix, avec ces puérilités. Si la littérature comporte un engagement, c'est celui de la liberté d'esprit. Prenez une fille de quinze ans que l'amour appelle et qui refuse d'épouser un vieux mari ; écrivez *L'Ecole des Femmes* et vous aurez écrit un chef-d'œuvre, qui vaut pour tous les hommes, pour tous les temps, sous tous les régimes. Cela seul compte dans l'histoire de l'esprit humain. On est confus d'avoir à rééditer ces banalités.

M. Edmond Sée, qui n'a certes pas écrit *l'Ecole des Femmes*, mais deux actes, dans un de ses personnages, expose une vérité fine et plaisante quoique cruelle. Ce personnage a disparu — ou à peu près — de l'actualité sociale, mais le caractère demeure... C'est beaucoup et c'est à la louange de l'écrivain.

Nous ne pensons pas que *la Brebis* ait gagné à être jouée en « costumes du temps » et à accuser elle-même son âge. Les acteurs y sont mal à l'aise, y perdent du naturel, en conséquence de l'authenticité. Cependant mademoiselle Boudet et Bertheau ont usé avec discrétion de cette grâce désuète, et maintenu leur rôle au-dessus d'une imagerie rétrospective et d'un comique facile.

Au même programme une reprise de *Martine*, de M. Jean-Jacques Bernard. On se rappelle avec quelle discrétion, quel art assourdi, M. Jean-Jacques Bernard a prolongé dans les champs le thème éternel d'*On ne badine pas avec l'Amour*. Mademoiselle Jeanine Crispin, qui ne semblait pas désignée pour ce rôle de petite paysanne, y a été excellente. Elle n'a pensé qu'à traduire des sentiments, non un état, et son accent fut vraiment celui de l'amour blessé.

GÉRARD BAUER

Depuis qu'il y a des Stendhaliens — il n'y en eut qu'après la mort de Stendhal — il ne se passe guère d'année où l'on ne révèle un document nouveau sur l'auteur de *la Chartreuse*. Cela suffirait à légitimer la publication, à intervalles plus ou moins savamment calculés d'ouvrages d'ensemble sur la question de Stendhal. Mais le *Stendhal Romancier* de Maurice Bardèche (*la Table Ronde*) n'est pas seulement une mise en places de matériaux récemment découverts, c'est aussi et surtout une des études les plus pénétrantes qu'on ait écrites sur la genèse de l'œuvre de Stendhal.

Quelles sont les sources de l'invention d'un écrivain ? Quel rapport existe-t-il entre lui et son œuvre? Il n'est pas de problème littéraire plus passionnant. Mais pour le résoudre il faut de vastes connaissances et une sûre intuition psychologique. M. Bardèche avait déjà prouvé, en étudiant Balzac, qu'il avait les dons nécessaires pour mener à bien un pareil travail.

En ce qui concerne Stendhal il a entrepris de montrer, tout d'abord, le rôle de la volonté dans la préparation de l'œuvre. En 1803, le jeune Beyle écrivait : « *On n'a qu'à le vouloir pour être un génie.* » Depuis plusieurs années déjà, il travaillait avec acharnement à en être un. Caractères mis en fiches, répertoires des passions, analyse des œuvres classiques, préparation d'innombrables plans : à vingt ans Stendhal avait déjà monté un vaste chantier, le chantier du futur auteur célèbre. Se défiant de son imagination, influencé par la lecture des idéologues, il cherchait les secrets de la création et écrivait une *poétique* qui devait lui servir à composer ses œuvres futures. Il s'agissait, dans son esprit, de comédies, car Stendhal se crut d'abord destiné à recueillir l'héritage de Molière. Sur ce point il se trompait, mais les règles de composition qui ont trouvé place dans son traité prouvent qu'il avait une prescience fort extraordinaire des conditions dans lesquelles sa sensibilité devait trouver une expression littéraire.

Procédant avec méthode, il prenait, à cette époque, les plus illustres personnages du répertoire et tentait de leur injecter successivement toutes les vertus, tous les vices, toutes les passions — un vrai travail de laboratoire, obstiné, scrupuleux — ou bien il modifiait le cadre de leur existence, ou encore les installait franchement dans un autre siècle. Qu'aurait fait George Dandin s'il avait été un homme de finances ? Harpagon s'il avait cru profitable d'être un avare fastueux ? Tartufe s'il avait été un jésuite contemporain de Stendhal ? Des questions de ce genre l'auteur du *Rouge* devait s'en poser toute sa vie à propos des héros de ses propres livres. Aussi, tandis que la

donnée initiale d'un personnage de Balzac fixe toute sa carrière, le comportement des créatures de Stendhal est-il en partie déterminé par une série d'exercices d'échantillonnage : l'ajustement des rouages qui détermine leur destin est fréquemment modifié.

L'imagination de Stendhal s'échauffait difficilement, il lui fallait des stimulants. Toutes ses œuvres ont été inspirées par des canevas que le hasard avait placés entre ses mains : un roman de Mme de Latouche est à l'origine d'*Armance*, l'affaire Berthet a donné *le Rouge et le Noir*, un manuscrit de Mme Jules Gauthier *Lucien Leuwen ;* les chroniques italiennes copiées par Stendhal à Civita-Vecchia de 1833 à 1836 ont inspiré *l'Abbesse de Castro, Vittoria Accoramboni, les Cenci*, etc... ; *l'Origine de la Grandeur de la Famille Farnèse* nous a valu *la Chartreuse de Parme*, et un procès lu dans *la Gazette des Tribunaux, Lamiel*. En utilisant les thèmes que l'actualité ou ses lectures lui avaient fournis, Stendhal a souvent fait usage du procédé de transposition sur lequel il méditait à vingt ans : les héros de *la Chartreuse* sont des personnages de la Renaissance « repiqués » dans le début du XIXe siècle.

Personne ne songe d'ailleurs à en déduire que Stendhal manquait d'esprit d'invention. Des inventions il y en a, par milliers, dans ses romans. Mais il les logeait dans un cadre qui lui avait été donné. Il « cristallisait » sur des éléments étrangers. Dans le même esprit il fixait la conduite de ses personnages en se référant constamment à l'attitude et aux actes possibles de personnages qu'il connaissait. Ou bien, comme beaucoup d'écrivains, il amalgamait plusieurs personnages réels pour composer un personnage imaginaire. Il y a dans Mathilde de la Môle des traits empruntés à Alberte de Rubempré que Stendhal aima, à Mary de Neuville qui se fit enlever par un ami de Mérimée, à Giulia Rinieri qui, âgée de 20 ans, s'offrit au prince des égotistes (lequel en avait 47) et devint sa maîtresse. On connaît presque tous les modèles des personnages secondaires de *Lucien Leuwen :* comtesse Curial, Mme Vernet, Saint-Marc Girardin, le docteur Rubichon, le cousin Develroy.

Quant aux personnages principaux, ce sont toujours des répliques de Stendhal lui-même — Stendhal, s'il s'était trouvé placé dans telles ou telles circonstances. Mais qui était donc Stendhal ? Un dilettante, un flâneur, un amoureux, un voyageur, qui s'adapta mal d'abord au monde au milieu duquel il vécut. Sans doute trouva-t-il plaisir à fréquenter quelques groupes d'amis. Mais il était trop indépendant pour accepter globalement la société, ses conventions et ses contraintes. Aussi fut-il, au début de sa vie, un révolté. Jugeant qu'il était sage de se défier des autres, il souhaitait de vivre masqué — attitude qui le rapproche de Mérimée. Il érigeait même l'hypocrisie en règle de conduite. « *Il faut qu'une femme soit hypocrite* », écrivait-il à sa sœur Pauline en 1804. Dans *Henri Brulard* il déclare qu'enfant il cachait lui-même toutes ses aspirations « *sous une dissimulation profonde* » (la plupart de ses proches lui inspiraient une vive aversion). M. Bardèche estime même qu'en prenant des leçons avec l'acteur Dugazon, Stendhal avait voulu apprendre à simuler dans le monde. (Peut-être en l'espèce Stendhal espérait-il simplement triompher de cette timidité à laquelle il fait allusion dans son journal.) Quoi qu'il en soit on devait retrouver ce goût du masque chez Julien Sorel comme chez Lucien Leuwen. Par ailleurs, en dépit de son courage pendant les campagnes de l'Empire,

Stendhal semble avoir, dans la vie, témoigné d'assez peu de volonté. Il fit sa carrière grâce à des protecteurs et, ainsi que l'a remarqué Thibaudet, s'il ne se présenta pas à l'École Polytechnique, ce fut par manque d' « énergie ». Et pourtant il n'y avait pas de qualité que Stendhal estimât davantage. Ce flâneur avait des velléités de héros. Il ne rêva que de jeunes premiers à « l'âme espagnole ». Mais en pratique le *dégustateur* l'emporta en lui sur le *conquistador* et il délégua à ses personnages le soin de vivre quelques-unes des existences impétueuses dont il avait rêvé. Ses jeunes premiers entreprirent de conquérir le monde. Ses héroïnes furent des amazones indomptables — et presque toutes, comme l'avait été le jeune Stendhal, des révoltées. Dans son refus total de la société, l'ardente Lamiel, qui incendie le palais de justice après avoir dévasté quelques existences, préfigure même, comme l'a justement noté M. Bardèche, les jeunes faux-monnayeurs de Gide.

Les préférences littéraires de Stendhal au temps de sa jeunesse ont reflété cette double tendance : ses ouvrages favoris étaient *la Nouvelle Héloïse* et *le Roland furieux*. L'Arioste fourmille de héros ; *la Nouvelle Héloïse* fixe une forme de sensibilité attendrie que Stendhal connaissait aussi — et cela dans une atmosphère de vie heureuse et « savourée » — qui ne pouvait que charmer le *dégustateur*. C'était l'atmosphère du XVIIIe siècle. Or Stendhal qui, d'un certain point de vue, garda toujours une âme de soldat et admira tant sinon Napoléon du moins Bonaparte, demeura également, par certains côtés — on l'a cent fois remarqué — un homme du XVIIIe siècle : il s'institua même en lui un perpétuel dialogue entre un encyclopédiste, goûtant les sociétés raffinées et le jeune soldat des armées républicaines. Ce dialogue il l'a porté dans tous ses romans : c'est Julien en face de M. de la Môle, Lucien en face de son père, Fabrice en face de Mosca.

Cette complexité du caractère de Stendhal, que M. Bardèche analyse si clairement, doit être liée aussi, me semble-t-il, à son goût pour les journaux intimes. Presque tous les journal-intimistes sont des esprits divisés et des velléitaires. Toute décision, chez eux, se dissout dans l'analyse — et ils finissent soit par ne plus vivre que pour l'introspection comme Amiel et peut-être comme Benjamin Constant, soit par rêver leur vie dans leurs romans comme Tolstoï... ou Stendhal. La plus belle aventure de Stendhal, c'est, en somme, *la Chartreuse de Parme*. Nous y reviendrons.

M. Bardèche estime que l'épuration de 1814-16 (la réaction antibonapartiste) exerça une profonde influence sur Stendhal. Elle l'aurait déterminé à quitter la France et lui aurait inspiré cette note méprisante qu'on trouve dans *Rome, Naples et Florence*. « *L'auteur qui n'est plus français depuis 1814.* » Dépouillant des notes de Stendhal, *Pages d'Italie*, publiées par Henri Martineau en 1932, M. Bardèche s'arrête devant cette phrase : « *L'étranger n'est plus celui que sépare de nous le hasard d'une rivière ou d'une montagne, mais celui dont les principes, les vœux et les sentiments sont en guerre avec vos principes, vos vœux et vos sentiments. Ainsi M. de Chateaubriand est un étranger pour moi...* »

Dans le même esprit, M. Bardèche attache une importance capitale à une série d'articles que Stendhal envoya à des revues anglaises en 1822 et 1823. On y relève en effet des phrases de ce genre : « *Le système que l'on suit actuellement dans ce pays* (la France) *est d'acheter ceux qui veulent bien*

se vendre et de persécuter ceux qui se montrent incorruptibles. » Du coup *le Rouge et le Noir* devient, pour M. Bardèche, « l'épuration vue dix ans plus tard », *Lucien Leuwen* est un *Rouge* atténué et l'essentiel de l'intrigue de *la Chartreuse* est « *le retour du volontaire et sa réadaptation à la cité hostile* ».

Il y a du vrai dans tout cela. Mais M. Bardèche va un peu loin. Il voit dans ces réactions en face de l'épuration « la clé de Stendhal ». (Cette épuration il l'assimile d'ailleurs à celle dont nous sommes témoins — mais ceci est une autre affaire et qui nous paraît hors du sujet.) C'est un fait certain que Stendhal est parti pour l'Italie en 1814 pour des raisons politiques. Il le dit expressément dans ses *Souvenirs d'Egotisme* : « *L'extrême mépris que j'avais pour les Bourbons me fit quitter Paris.* » Qu'il ait chéri la liberté et détesté la délation, cela ne fait pas non plus de doute. Mais s'il désira qu'on inscrivît sur son épitaphe la mention : « *Enrico Beyle Milanese* », ce n'est peut-être pas à la suite de méditations antiépuratrices. Il donne lui-même de ce vœu des raisons différentes. Il avait pris en horreur l'esprit parisien, l'esprit « vaudevillique » et se plaignait de ne rencontrer à Paris aucun homme ayant « *un peu de profondeur dans les idées, de constance et de mâle énergie* ». (Par la suite il devait écrire du reste : « *Aujourd'hui j'estime Paris.* ») Et surtout il avait découvert dans l'Italie le paradis dont il avait rêvé : il aimait les Italiennes, écrivait à la comtesse Beugnot : « *La société des femmes vaut infiniment mieux en Italie parce qu'en France les femmes ne sont que des hommes vingt-trois heures et demie par jour* », il avait eu à Milan des aventures flatteuses, il adorait la musique italienne, les vieux palais, les musées. Il croyait retrouver partout le souvenir de ces « énergiques » héros de la Renaissance qu'il chérissait. En somme il était un touriste satisfait, détendu, qui ne songeait plus que pour mémoire à se défendre contre autrui et appréciait fort le bon marché de la vie à Milan, Rome et Venise — ce qui n'était pas une considération négligeable pour un homme qui eut toujours beaucoup de mal à établir son budget.

Ainsi donc, sans nier que des réactions politiques ont pu déterminer Stendhal à quitter la France, on a de bonnes raisons de croire que s'il resta en Italie, c'est simplement parce qu'il s'y trouva heureux. Quant au « mépris » pour les politiques en place, il est juste de dire que Stendhal ne l'éprouva pas seulement pour les pairs de la Restauration, mais aussi pour les généraux de l'Empire. Lorsqu'on lit les jugements sévères que Stendhal formule parfois sur Napoléon qu'il admira tant, on en arrive même à penser qu'il était trop indépendant et trop épris de justice pour pouvoir supporter sans impatience un gouvernement quel qu'il fût.

Mais cette impatience ne fut, chez lui, qu'un sentiment d'importance secondaire. Révolté, Stendhal ne le fut que pour son propre usage, par intermittence — et sans esprit de propagande. La clé de son caractère, ce n'est pas — croyons-nous — la haine de l'épuration, c'est le goût du bonheur. M. Bardèche n'a du reste pas négligé ce trait, mais il n'y a peut-être pas attaché assez d'importance. La vie de Stendhal s'explique surtout par le désir d'être heureux — et il faut convenir qu'il avait, si l'on considère ses préférences, assez bien organisé sa vie, pour réussir à l'être. Lecteur, il a su tirer de ses lectures de profondes délectations ; libertin il a eu beaucoup d'aventures qui ne lui ont inspiré aucune mélancolie romantique, mais de

piquantes réflexions que n'eût pas désavouées son ami Mérimée ; amoureux il traversa à maintes reprises des périodes d'exltation qui ne lui laissèrent pas de si mauvais souvenirs ; indépendant il sut s'organiser une existence où la flânerie et le travail personnel trouvaient largement leur place. Il a voyagé, aimé la nature, pris plaisir à s'étudier et à observer autrui. Son journal, ses carnets, ses livres de voyage évoquent une vie somme toute enviable. Il s'en dégage même une impression d'épicurisme bien entendu plutôt réconfortante. Enfin et surtout, absolument étranger à l'attitude de l'homme de lettres qui entasse volumes sur volumes pour assurer sa subsistance ou sa gloire, il n'écrivit ses grands romans que pour son plaisir. Passée cette époque d'apprentissage riche de prolongements, où une volonté tendue organisait tous ses travaux littéraires, il s'offrit le luxe de vivre en toute liberté dans ses romans. Sans doute ses premières œuvres reflètent-elles encore l'antagonisme qui opposait en lui la *tête* et le *cœur* et l'on retrouve dans ses personnages le souvenir des efforts qu'il avait faits au début de sa vie pour se composer. Mais le goût du bonheur se manifeste vivement chez la plupart d'entre eux. Et il n'y a plus que lui dans le jeune héros de la *Chartreuse*. La défiance qui pesait sur Julien ou Lucien est absolument étrangère à Fabrice. C'est une âme libre et insouciante, c'est un poète aventureux qu'enivrent la nature et l'amour. Il est heureux partout, même en prison. Or, cet adorable héros il nous est impossible de le séparer de Stendhal. M. Bardèche nous dit que Stendhal songeant à Fabrice c'est l'homme de cinquante ans pensant à son fils. Il nous semble au contraire que Stendhal ne pensait qu'à lui-même. Tous les traits de caractère de Fabrice ce sont les traits de Stendhal. Il a les élans et les joies que Stendhal nous à dépeints dans ses journaux, mais tous les obstacles auxquels Beyle s'était heurté son double les ignore. Les froissements de la vie de société, les dégoûts politiques, les difficultés matérielles, tout est oublié : Stendhal, ayant perdu le souvenir de ses « révoltes », se retrouve et dans une enivrement qui dura sept semaines ce quinquagénaire écrit le roman rêvé de sa jeunesse — une jeunesse qui n'avait jamais cessé d'être en lui présente, vivace... et dans le profond de son être heureuse. Ainsi, après avoir vécu des années et écrit des livres qui (quelle que soit la perfection du *Rouge*) nous paraissent, d'un certain point de vue, des années et des œuvres d'apprentisage, il réalisait pleinement le souhait qu'il avait exprimé dans la *poétique* de sa vingtième année : « *Je veux que l'auteur soit un homme heureux par une grande imagination qui s'amuse, qui soit dans un doux délire.* » Plus heureux encore que sur les bords du Léman où comme Jean-Jacques « *il approcha du bonheur parfait* » Stendhal écrivant *la Chartreuse* nous semble avoir touché le but de sa « course au bonheur », car il sut, pendant ces semaines merveilleuses de joyeuse liberté, se donner, en écrivant, cette sorte de plaisir qu'il avait toujours attendu de la création littéraire, et que seules peuvent faire naître des « *sensations analogues à celles que produit la musique* ».

***

Cette course au bonheur que Stendhal avait entreprise est un exercice fort étranger à la plupart des jeunes écrivains d'aujourd'hui, particulièrement à M. Albert Camus qui vient de publier un nouveau roman, *la Peste*

(Gallimard), où se manifeste une fois de plus d'ailleurs son grand talent. Il n'est rien qui démontre plus clairement la qualité de vrai romancier que le pouvoir d'ouvrir à autrui les portes de son univers intérieur. Ce pouvoir, M. Camus le possède. Il trouve que l'univers est absurde et pendant que nous le lisons nous le sentons comme lui.

Dans *la Peste*, un vieux monsieur juge qu'il n'est pas d'occupation plus agréable que de cracher sur les chats. Un petit fonctionnaire passe ses nuits à « *recopier, remanier, enrichir, appauvrir* » cette unique phrase : « *Par une belle matinée du mois de mai, une élégante amazone parcourait, sur une superbe jument alezane, les allées fleuries du Bois de Boulogne.* » C'est la première phrase d'un roman qu'il a entrepris de composer, la dernière aussi, car il n'ira pas plus avant. Un magistrat consacre tous ses loisirs à étudier le livret Chaix. Il ne voyage pas, mais il connaît toutes les heures d'arrivée et de départ de tous les trains de France. Tels sont les hommes.

Le monde où vit M. Camus est une vaste prison, sur laquelle pèsent d'éternelles menaces. La nature elle-même a mauvaise conscience. Baudelaire écrivait : « Homme libre toujours tu chériras la mer. » M. Camus écrit : « *Seule la mer, au bout du damier terne des maisons, témoignait de ce qu'il y a d'INQUIETANT et de jamais reposé dans le monde.* » Dans les descriptions qu'il a faites des choses et des êtres, M. Camus, en homme qui ne veut voir que l'étrange ou l'absurde et par voie de conséquence refuse le comique, se place toujours au delà de l'ironie. D'un obstiné qui consacre ses journées entières à faire passer inutilement des pois d'une marmite dans une autre, il dit : « *A en croire sa femme, il avait donné très jeune des signes de sa vocation.* » Le mot *vocation* a été placé là sans sourire et n'invite pas au sourire. Sur le plan où se place M. Camus, la vocation de transvaser sans raison des petits pois en vaut une autre. Il propose de voir un héros dans le fonctionnaire qui passe ses nuits à corriger l'unique phrase de son « roman ». Oui un héros, car cette forme d'héroïsme-là, elle aussi, en vaut une autre. M. Camus, on le voit, ne suit pas l'exemple de Stendhal : *le Roland furieux* n'est certainement pas son livre de chevet. Pour lui une lumière grise, égale se pose impartialement sur toutes choses. Nous sommes dans un monde sans joie, un monde de pierre, fatal et aburde. Et l'évocation de ce monde est puissante et belle — on pourrait même dire qu'elle est unique s'il n'y avait eu, avant Camus, Dostoïevski et Kafka.

Pourtant la parenté avec Dostoïevski, Camus l'a répudiée dans *le Mythe de Sisyphe*. Pour lui Dostoïevski a bien posé le problème de l'absurde qui oppose la volonté d'unité, le désir de raison qui habitent l'homme et l'absurdité de l'univers. Mais il l'a résolu en participant aux sentiments de Stavroguine, c'est-à-dire en éprouvant l'humiliation et la honte. Ainsi il a donné à la question une réponse — et, pour M. Camus, le problème de l'absurde n'en comporte pas. Il est parti de *l'Etranger* où il a dit et redit que rien n'a d'importance et que croire ou ne pas croire en Dieu est également indifférent. Il a développé dans *le Malentendu* qu'aucun assassin n'était plus cruel que la vie. Il a exposé dans *le Mythe de Sisyphe* que le seul fait de constater l'existence de l'absurde donnait à l'homme une certitude et lui fournissait en le rendant « *étranger* » à sa propre vie une libération. Ainsi l'homme peut accepter de vivre, ne pas se suicider et tirer des forces de son « *refus*

d'espérer ». Sisyphe est victorieux des dieux parce qu'il a clairement perçu l'absurdité de sa condition, et cela suffit. Caligula à son tour a embouché le buccin : « *Le monde est sans importance et qui le connaît conquiert sa liberté.* » Caligula faisait d'ailleurs de cette liberté un usage esthétique singulier en torturant les autres. Mais ce cynique avait tort : *la Peste* nous le prouve.

Ce livre apporte en effet à l'affreuse vie qu'on peut mener « *dans un univers brûlant et glacé, limité et transparent, où rien n'est possible mais tout est donné* » un austère, mais incontestable adoucissement. On en connaît sans doute le thème. La peste envahit Oran. Les hommes meurent par milliers. (La description de cette épidémie entreprise sur un ton glacé avec le souci d'éviter tout effet est extraordinairement convaincante. Le lecteur tâte ses aisselles avec inquiétude). Pour éviter l'extension de l'épidémie, on enferme les habitants dans leur ville, qui devient un champ clos pour les bacilles et un merveilleux laboratoire de psychologie. Parmi les hommes que nous voyons se démener dans cette baratte infernale, il en est un qui se détache parmi les autres : Rieux. Il est, lui, le vrai héros et le messager du dernier état de la philosophie de l'absurde. Rieux est médecin. Il ne croit pas en Dieu. S'il était croyant, il ne serait pas médecin. Pour un croyant en effet (dit M. Camus) la médecine est vaine, seul Dieu peut agir. Singulière proposition déjà formulée dans *Sisyphe* (« *Si Dieu existe tout dépend de lui et nous ne pouvons rien contre sa volonté* »). En soignant ses malades Rieux estime donc qu'il « *lutte contre la création telle qu'elle est* ». Voilà la nouvelle victoire que peut se proposer l'homme. Ce monde est affreux, c'est un monde sans juge où personne n'est innocent, où personne ne peut penser à personne, où il est aussi absurde d'aimer que de mourir pour une idée, mais où l'on distingue pourtant deux classes d'êtres : ceux qui acceptent la cruauté, la terreur (la peste), lesquelles sont les « données » de notre vie prisonnière, et ceux qui ne les acceptent pas : les médecins. Il faut être du côté des médecins — et non pas du côté de ce penseur judicieux mais impitoyable qu'était Caligula. Il le faut « *parce qu'il y a*, nous dit M. Camus, *de la honte à être heureux tout seul* ». (Tiens, on peut donc l'être.) Il le faut et en faisant ce choix on éprouve une sorte de réconfort, de douceur. (Un journaliste qui pourrait s'échapper d'Oran la pestiférée et rejoindre la femme qu'il aime y renonce : on est mieux avec les malades.) Ainsi de la position initiale du problème de l'absurde « *absence de désespoir sans espoir* », on est passé à un stoïcisme plus humain, vaguement teinté de christianisme — dans la mesure où l'on peut être chrétien en refusant à la fois Dieu et la création.

En tant que créateur, romancier et dramaturge, j'admire beaucoup M. Camus : il rend possible le grand voyage que nous demandons au romancier. Il nous montre le monde tel qu'il le voit. Il nous transporte chez lui, en lui. C'est un magnifique succès. Comme philosophe, il peut séduire aussi car ses propositions sont originales et il trouve des formules saisissantes. Mais sa philosophie a la même portée que celle de J.-P. Sartre. Elle aligne les lois qui conviennent à l'univers tel que M. Camus le voit (son univers personnel) — et tel qu'il le condamne. Univers sans bonheur et sans beauté — radicalement différent du monde de Stendhal et de ses contemporains.

Jusqu'à maintenant, nous a expliqué M. Camus dans *le Mythe de Sisyphe*,

les artistes qui, *par expérience*, savaient que le monde est « *une terre épaisse privée de lumière où l'on s'en va nourrir les aveugles* » se sont amusés à créer un univers « *selon leur nostalgie* ». M. Camus estime évidemment avoir rompu avec cette habitude et peindre les choses et les gens tels qu'ils sont. Cette opinion n'appelle pas de discussion. Il serait vain de répondre que nous ne vivons pas dans un monde de pierre et que la lumière n'en est pas totalement absente. Seuls témoins du passé, mille écrivains ont dit, redit, chanté qu'ils avaient sur le sujet une opinion contraire et ceux qui pensent comme eux n'éprouvent nul besoin d'écouter à ce sujet de longues démonstrations [1]. La seule preuve d'intolérance qu'ait jamais donnée M. Camus, c'est de croire que ses impressions personnelles ont valeur de vérité universelle. Après tout il ne serait peut-être pas le créateur et l'artiste qu'il est s'il pensait autrement. On ne peut donc que l'écouter avec sympathie quitte à ne pas se laisser convaincre. On l'admire même non pas seulement comme romancier, mais aussi comme restaurateur d'une éthique. Il réussit en effet à réinventer, au sein de son monde absurde, les lois morales qui régissent l'univers non-absurde des autres hommes. Contre la méchanceté de la nature il dresse la bonté humaine, le saint sans dieu. C'est une intention prométhéenne — une entreprise de héros.

***

La philosophie de Simone de Beauvoir est également une philosophie pessimiste. On lit dans son dernier roman, *Tous les Hommes sont mortels* (Gallimard) : « *On ne sert jamais à rien. On ne peut rien faire pour personne. On n'a jamais le choix.* (Même dans la prospérité) *le peuple est toujours malheureux. Ni la raison, ni les préjugés ne sont utiles à l'homme. Rien n'est utile à l'homme parce qu'il n'a rien à faire de lui-même.* » Ces propositions, il est vrai, sont attribuées à un immortel, et l'on ne saurait affirmer qu'il plairait à l'auteur, qui a défendu ailleurs la théorie de l' « engagement nécessaire », de les endosser toutes. Mais leur couleur générale n'est pas très différente de celles qu'on trouvait dans *le Sang des Autres* où la vie humaine était considérée comme « *le déroulement du scandale originel* », et où l'on apprenait qu' « *une absolue pourriture est cachée au sein de tout destin humain* », destin que madame de Beauvoir contribuait du reste à rendre incommode en enseignant que « *chacun est responsable de tout devant tous* » [2].

Tous les Hommes sont mortels est un conte philosophique étendu (360 pages), dont voici le sujet : Fosca, Italien né en 1279, a eu la malchance

1. Une enquête Gallup a été ouverte aux U.S.A. sur le bonheur « Etes-vous heureux ? » La grande majorité des consultés a répondu oui. A Belgrade, à Budapest, à Bucarest les résultats, il est vrai, seraient peut-être différents. Transposée dans le domaine historique, la réponse de Rieux (lutter contre la création telle qu'elle est) signifierait-elle simplement : « Il faut lutter contre les dictatures totalitaires » ? Mais Rieux refuserait certainement d'opposer la violence à la violence. Son attitude serait : non résistance tolstoïenne, avec exercice de la charité chrétienne dans le cadre d'un stoïcisme athée. On doute que, sauf en littérature, cette position rallie beaucoup d'adhérents.

2. Théorie qui prête un solide appui aux fâcheuses théories de M. Merleau-Ponty sur la culpabilité qu'Emmanuel Berl a exposées dans cette revue (livraison du 1er février 1947).

de boire, au temps de sa jeunesse, l'élixir d'immortalité. Il peut se noyer ou se couper la gorge, il ne s'en porte pas plus mal pour cela. S'il se faisait sauter la cervelle, il s'en tirerait encore. Cette situation particulière lui a valu de vivre beaucoup d'aventures. Pendant deux siècles il a été le maître d'une petite principauté italienne, Carmona. Courageux et intelligent, il a soutenu beaucoup de guerres victorieuses, mais il s'est aperçu assez vite que « *toute victoire se change en défaite* ». Il a sauvé Carmona de Florence et de Gênes, mais Carmona a péri avec ces cités. Dégoûté des luttes entre compatriotes, Fosca a mis son expérience au service de l'empereur Maximilien et il est devenu le mentor de Charles-Quint. Conseiller de ce prince, il espérait unifier l'univers et y instaurer la paix. Mais le règne de son maître n'a été marqué que par des guerres et des désastres. Il en a conclu que « *l'univers n'existait pas et que les hommes seraient à jamais divisés* ». Il s'est rendu en Amérique, a frémi d'horreur en apprenant qu'on avait massacré des millions d'Indiens qui vivaient heureux et avaient su parfois organiser des sociétés paradisiaques. (Le régime des Incas, aux yeux de Fosca, représente la plus étonnante des réussites humaines.) Ainsi « *nous avions détruit un monde et nous l'avions détruit pour rien* ». A la fin du XVIIIe siècle Fosca était en France. Il travaillait dans un laboratoire. Il dut y renoncer rapidement, s'étant avisé que la science ne livrerait jamais le mystère de l'univers et qu'on ne trouvait « *jamais au fond des cornues que ses propres pensées* ». En 1830, Fosca a lutté aux côtés des républicains, forme d'activité pour lui particulièrement méritoire, car il ne croit ni à l'avenir, ni au progrès. Nous le retrouvons vers 1940 dégoûté de tout, ce qui se conçoit assez, car il doit être déprimant de voir les hommes faire toujours les mêmes sottises.

De ce point de vue, un optimiste même souscrirait aux conclusions de Simone de Beauvoir — et l'on croit volontiers aussi avec elle que, du point de vue de l'amour, la carrière d'un immortel condamné à ne vivre qu'au milieu des mortels doit être également déplaisante. Pendant cent ou cent cinquante ans cela va encore, puis il est lassant de voir vieillir les femmes que l'on aime et l'on finit par trouver qu'une jeune fille de dix-sept ans sent déjà le cadavre. Par ailleurs, madame de Beauvoir pense qu'en apprenant que son amant est immortel toute femme doit se mettre aussitôt à le haïr. C'est fort possible. En amour même on a le goût de la justice. Madame de Beauvoir admet pourtant des exceptions et nous présente une de nos contemporaines qui aime Fosca précisément parce qu'elle pense que grâce à lui son souvenir vivra toujours. Mais c'est une actrice ; professionnellement elle se nourrit d'illusions et n'a d'ailleurs pas le bénéfice de son initiative : le détachement de son immortel finit par la rendre à moitié folle.

Ce roman philosophique présente, si l'on met de côté la philosophie, un double aspect. Il a une face Monte-Cristo : Fosca a un pouvoir exceptionnel, il est puissant (souvent), incommensurablement riche (parfois), il peut vivre sans manger et, comme il n'a peur de rien (et pour cause), il grimpe le long des façades des maisons ou traverse les feux de peloton quand il en éprouve l'envie. C'est aussi un roman historique — coloré, pittoresque et intelligent : de ce point de vue les tableaux de la vie italienne de la Renaissance et ceux de la vie à la cour de Charles-Quint sont particulièrement réussis. Ce qu'il y a (relativement) de plus faible dans cette œuvre

de qualité, c'est la psychologie des personnages. Elle est passablement schématique et ils manquent de vie.

Ecrite par un romancier qui ne serait ni existentialiste, ni absurdiste, la conclusion du livre serait que nous avons bien de la chance d'être mortels — et c'est d'ailleurs ce que pense Fosca. J'imagine que pour madame de Beauvoir c'est plutôt une preuve supplémentaire d'une théorie plus générale : le destin des hommes est poisseux : si l'on vit cinquante ou soixante ans, on ne le voit déjà que trop ; mais si l'on prend de l'activité des générations humaines une vue cavalière, on le voit encore davantage. Mes préférences personnelles ne vont pas aux œuvres romancées qui veulent prouver quelque chose ; il leur manque la variété, la mobilité du réel. Mais, cela dit, les dons de Simone de Beauvoir sont évidents : le style, les descriptions, les dialogues, le montage des scènes : tout, chez elle, révèle un écrivain de classe. Aussi lit-on *Tous les Hommes sont mortels* avec intérêt.

⁂

Le roman de Paul-André Lesort, *les Reins et les Cœurs* (Plon) n'est pas psychologiquement, aux armes de l'auteur, comme le sont les œuvres d'A. Camus et de S. de Beauvoir. Bien loin de prétendre nous montrer le monde tel qu'il le voit, M. Lesort, homme à scrupules, préoccupé par la diversité des paysages intérieurs, écrit son récit en adoptant successivement le point de vue de chacun de ses personnages. Ce procédé avait déjà été adopté par Stephen Hudson (et quelques autres admirateurs de Larbaud et de Joyce). Mais Hudson composait franchement une série de monologues intérieurs. M. Lesort se défend d'accepter cette démarche. Le monologue intérieur lui paraît un artifice hypocrite car « *on donne pour conscience du sujet à l'état pur ce qui est élaboration par un intermédiaire* ». Il écrit donc des monologues mais à la troisième personne. En vérité cela ne fait pas, pour nous, grande différence : de l'artifice n° 1 on passe à l'artifice n° 2.

La crainte d'accorder au romancier des pouvoirs excessifs peut d'ailleurs mener loin. M. Lesort ne veut pas juger ses personnages. Il souhaiterait qu'ils se jugeassent eux-mêmes et pour que le procès soit scrupuleusement instruit, il ne nous fait pas grâce de leurs pensées mineures. Aussi ce gros roman de 500 pages ne laisse-t-il paraître aucune ligne constructrice. On avance dans un chantier confus. Ce qui s'en dégage le plus clairement, quand on a réussi à situer les nombreux personnages — tâche assez pénible — c'est *primo* l'aventure d'un certain Michel qui croit aimer Colette, le lui dit, mais un quart d'heure après s'éprend de la danseuse Natacha, pour laquelle il commet quelques dangereuses folies ; *secundo* les tribulations d'un jeune chimiste, Valmont, lequel s'éprend d'une jeune fille, se fiance avec elle, mais rompt deux mois plus tard, ayant découvert qu'il avait voulu faire de cette jeune fille un autre lui-même sans admettre la réciprocité — ce qui est immoral et inhumain.

La méthode de M. Lesort lui permet de montrer ultra-explicitement qu'en abandonnant Geneviève, ce qui de l'extérieur paraît un geste déplaisant, ce Valmont a, de son propre point de vue, agi très noblement. A chacun sa vérité. Nous en sommes aussi convaincus que M. Lesort, mais peut-être aurait-il été possible de nous faire sentir cette nuance, sans dessiner des méandres si compliqués.

Cette œuvre est si lente et si touffue qu'on n'ose encore affirmer que M. Lesort soit un vrai romancier — et l'on est un peu surpris par l'affirmation de M. Gabriel Marcel qui, dans la préface des *Reins et Cœurs*, écrit : « *Ce livre marque un des débuts les plus remarquables qu'on ait enregistrés dans le domaine du roman depuis dix ans* ». Mais il est bien vrai que M. Lesort est un psychologue sensible, habile à poser les cas de conscience, qu'il est capable d'exécuter des morceaux tout à fait brillants (voir les chapitres symétriques où sont évoquées les pensées et sensations qu'éveille chez deux personnages différents l'audition de la *Cinquième Symphonie* de Beethoven), qu'il a en face de tous les êtres humains une attitude respectueuse et tolérante infiniment sympathique et qu'il a parsemé son ouvrage de réflexions sur l'art très personnelles. Sur le plan intellectuel, tout cela sans doute compose déjà un bilan des plus favorables.

*
**

Pierre Frédérix est, entre tous les écrivains de ce temps, celui qui voyage le plus. On l'a vu depuis vingt-cinq ans à Bagdad, Magnitogorsk, Dublin, New-York, Angkor et j'en passe. De tous ces périples il a rapporté des articles excellents et des volumes d'impressions de voyages remarquables. (*Irlande Extrême-Occident, Machines en Asie*, etc.) On lui doit aussi un très beau livre de souvenirs sur la guerre de 1914 (*Souvenirs du Tir aux Hommes*), un ouvrage sur Goya, des écrits politiques et plusieurs romans [1]. Tout cela est personnel et solide et, puisque prix littéraires il y a, on s'étonne que Pierre Frédérix n'ait pas attiré efficacement l'attention d'un jury.

Son dernier roman, *le Bal des Saintes-Maries* (Gallimard) évoque avec de vives couleurs la vie en Camargue. C'est encore un livre de voyageurs en somme, où l'on trouve de vigoureuses descriptions du pèlerinage des Saintes, de courses de taureaux à cocardes, de batailleuses *arrivades* et, plus généralement, de la pittoresque existence des guardians et de leurs manades. Ces tableaux, qui ont la gaîté et l'intensité d'impressions de vacances ensoleillées, s'organisent autour de l'idylle de deux jeunes gens et des fantaisies héroïques d'un hidalgo taurophile qui paraît sorti d'un roman de Paul Arène ou de Santiago Rusiñol. Pierre Frédérix se livre peu lui-même, mais il sait portraiturer avec virtuosité les plus fantasques exemplaires de la collection d'originaux que sa destinée de globe-trotter lui a permis de rassembler. C'est un ironiste qui ne se déclare pas.

MARCEL THIÉBAUT.

1. Deux d'entre eux : *Conquête* et *Noémie* et plusieurs nouvelles « anglaises » qui devaient être réunies par la suite sous le titre : *Ta Main gauche* ont été publiés dans la *Revue de Paris*.

* CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE *

LE CHEMIN DE LA PAUVRETÉ

par E. Giscard-d'Estaing

(Éditions Spid)

M. Giscard d'Estaing dresse dans son livre le bilan de l'expérience — car c'en est une et singulière — que poursuit la France depuis bientôt trois ans dans le domaine économique et financier.

L'ouvrage s'ouvre par un tableau de la situation au lendemain de la libération, à l'heure où le pays, appauvri par d'importantes destructions, mais ayant conservé l'essentiel de son outillage de production, doit faire face au problème de la « reconversion », c'est-à-dire retourner ses activités économiques et financières vers des objectifs pacifiques.

Comment ce problème a-t-il été résolu? L'auteur dénonce la marée croissante des dépenses publiques nées beaucoup moins de l'endettement consécutif à deux guerres mondiales que de la hausse des prix et de l'accroissement démesuré des charges d'un Etat s'obstinant, sous l'effet de considérations d'ordre essentiellement politique, dans un dirigisme aveugle et stérilisant. D'où l'épanouissement prévisible d'un déficit qui, les moyens normaux c'est-à-dire l'impôt et l'emprunt étant impuissants à le combler, a imposé le recours aux expédients, et d'abord au plus dangereux de tous, c'est-à-dire à l'inflation partiellement masquée sous des artifices plus ou moins ingénieux.

L'éminent collaborateur de la *Revue de Paris* fait l'historique des vicissitudes subies depuis trois ans par ce malheureux franc, dont le sort, et avec lui celui de la nation est suspendu à l'arrêt des avances de la Banque de France, arrêt possible aujourd'hui encore si l'Etat s'engage dans les voies raisonnables qui détermineront les épargnants à lui confier leurs capitaux. Poursuivant son étude, il passe en revue les problèmes de la Sécurité sociale, des salaires et des prix indissolublement liés et qu'on tend si absurdement à vouloir dissocier, des nationalisations, du secteur public qui gère avec le bonheur que l'on sait une énorme part du patrimoine français. La comparaison entre le destin de la Marine marchande ou de l'Aéronautique nationalisées et celui de la Construction automobile, partiellement libre encore, est à cet égard édifiante. Dans un climat malsain, l'épargne se dérobe et le pays se « déminéralise ».

Livre lucide et dense, objectif et courageux. M. Giscard d'Estaing se garde de tout préjugé doctrinaire comme de tout esprit polémique. Il fait œuvre de clinicien, démontant le mécanisme des phénomènes, remontant aux causes, dénonçant patiemment les erreurs de jugement — imputables tantôt à l'ignorance de néophytes, tantôt et, à notre sens le plus souvent, à la passion idéologique. Les vérités qu'il dégage sont, pour la plupart, connues ou pressenties par les esprits réfléchis ; elles restent totalement ignorées de la masse. Il est utile, urgent même de les placer sous les yeux des hommes de bonne foi. La fermeté aisée du style, l'aptitude de l'auteur à dominer les problèmes et à les embrasser dans leur ensemble, la sérénité de son jugement rendent la lecture de ce livre non seulement attachante, mais accessible à tous les « adultes cultivés ». Puisse-t-il être lu par tous ceux qui s'intéressent au destin français et médité par les hommes qui en ont assumé la charge si — comme ils en ont le devoir — ils sont capables d'élever le souci du bien public au-dessus des passions partisanes.

P. DE LA B.

LA VIE CELLULAIRE

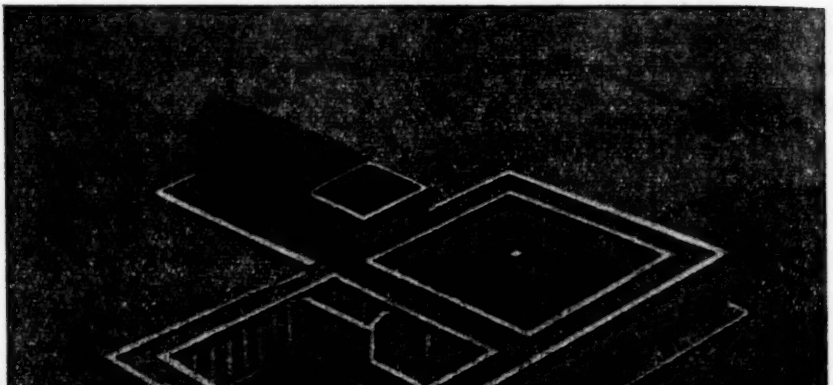
par le Professeur Champy

(1 volume 250 pages, *Flammarion*, éditeur).

On pouvait craindre, à la vue de ce titre, un exposé ardu ayant toute l'abstraction d'une science analytique comme la cytologie. Il n'en est rien ; ce livre s'adresse au grand public et peut en fait être lu sans peine par quiconque possède des notions de biologie élémentaires.

Analytique, ce livre l'est dans ses cinq premiers chapitres — constitution cellulaire de la matière vivante ; structure, activités chimiques et mécaniques des cellules, leur reproduction, leurs spécialisations — mais aussitôt sur ces fondations, le point de vue s'élève et s'élargit ; l'ouvrage devient une vue d'ensemble sur la matière vivante qui se présente dans la plupart des cas sous forme de « colonies de cellules ». « Il n'est pas en biologie, de problèmes qui ne soient des problèmes cellulaires et la connaissance des faits essentiels de l'histoire de la vie cellulaire permet d'aborder les problèmes généraux de la philosophie biologique par une avenue de première importance ».

Clarté et facilité de lecture sont des vertus essentielles pour un livre de vulga-



Reconstitution de la piscine de Bezetha.

risation scientifique, mais qui vont rarement sans une schématisation qui enferme la réalité dans un cadre rigide où il n'est pas de place pour toutes les nuances. Écueil évité par le professeur Champy qui nous laisse sur une impression d'objectivité et d'humilité toutes scientifiques devant l'infinie diversité et les mystères de la vie.

L. A.

JÉSUS EN SON TEMPS

(Paysages et Documents. Fayard)

Cet album de photographies est destiné à servir de commentaire illustré à l'ouvrage de Daniel-Rops qui porte le même titre. Il contient, d'ailleurs, quelques textes explicatifs de cet écrivain. Tous les paysages évangéliques surgissent de ces images. Voici Nazareth et le Thabor, Bethléem et le sanctuaire-citadelle qui abrite le lieu de la Nativité, Nazareth encore (retour d'Egypte, les illustrations suivent le texte du Nouveau Testament) et, sous un arc, la fontaine « *qui n'a pas dû beaucoup changer depuis le temps où Marie venait y puiser de l'eau* ». Tibériade, avec ses maisons à coupoles, a l'air d'un petit Evian palestinien. Le puits de la Samaritaine est perdu dans un gigantesque paysage désertique. Comme décor pour le sermon sur la Montagne, on nous propose le haut plateau de Karu-Hattin, dont la nudité tragique rappelle les évocations de Gustave Doré. Ainsi du reste et de photos en photos, nous parvenons au Saint-Sépulcre. Deux pages sont particulièrement troublantes. L'une évoque la piscine de Bezetha, à Jérusalem : état actuel et reconstitution. C'est là que Jésus guérit le paralytique. Saint Jean dit que la piscine avait cinq portiques. Cette assertion avait semblé bizarre. En fait, les fouilles ont montré (voir le cliché ci-contre) que la piscine était rectangulaire et comportait un portique au milieu : soit cinq portiques. D'autre part, on a retrouvé sous le couvent de Notre-Dame de Sion le lithostrotos, cours dallée du palais Antonia, le palais de Ponce Pilate. Sur ces dalles, Jésus fut conduit devant le magistrat romain : l'album de Rops nous en propose une vue saisissante. Servant de base à une blanche galerie du couvent, ces dalles noires et ravinées recèlent on ne sait quelle extraordinaire puissance tragique. Sur plusieurs d'entre elles, on aperçoit des inscriptions gravées par les soldats romains (le *B* de Basileus-roi et la couronne radiée du « Jeu du roi » — témoignage ou coïncidence ?).

M. T.

LA VIE LITTÉRAIRE AU XVIIe SIÈCLE[1]

par M. Georges Mongrédien

Georges Mongrédien est un de nos écrivains connaissant le mieux le XVIIe siècle. Le tableau qu'il trace aujourd'hui de la vie littéraire à cette époque le prouve abondamment. Sur le fond de tant d'ouvrages de simple vulgarisation qu'appellent actuellement l'ignorance et la bonne volonté du grand public, le sien se détache, magistral et neuf, nourri de documents puisés à la source, de lectures patientes rarement ou encore jamais faites par les historiens littéraires. Il a pris connaissance de tous les mémoires publiés ou dormant inédits dans la poussière des bibliothèques, de toutes les correspondances, de toutes les gazettes d'un temps dont nous ne voyons en général que la façade, et qui, en sa complexité, en sa variété, est l'un des plus curieux, des plus divertissants à explorer. *La Vie littéraire au XVIIe siècle*, précise justement l'auteur dans son avant-propos, n'est pas un manuel de littérature, mais une étude d'histoire sociale, un chapitre de l'histoire des mœurs.

Que lisait le commun des mortels au siècle de Voiture, de Corneille, de Port-Royal, de Molière et de Racine? Dans quelles conditions exactement l'Académie française est-elle née? Comment, ce que nous appelons aujourd'hui le journalisme a-t-il éclos à la fin du ministériat de Richelieu? Sous quelles influences notre langue s'est-elle peu à peu affinée, a-t-elle acquis son rayonnement universel? Par quelles voies les gens de plume, longtemps peu considérés, voire méprisés, ont-ils enfin accédé à la vie de société, aux salons, à la Cour, se sont-ils mis en chemin d'être au siècle suivant les maîtres de l'opinion, les hérauts de l'avenir? Quels sont ceux qui alors résistèrent au conformisme esthétique, politique et religieux, imposé par la monarchie absolue et maintinrent sous la pompe et l'ordre louis-quatorziens un courant de fantaisie et d'esprit libertin?... Telles sont quelques-unes des questions auxquelles, avec l'érudition la plus sûre et la moins pédante, avec la clarté la plus vive et la mieux distribuée, nous répond M. Georges Mongrédien dans son *Tableau* grouillant de portraits de grands écrivains, de bohèmes de lettres, de roturiers et de hauts personnages, peints d'une brosse savante et colorée.

M.-P.

1. Tallandier.

※ LA VIE AVENTUREUSE DE MONSIEUR DE SAINT-AMANT[1] ※

par Maurice Fombeure

Il y a des rencontres dont on attend beaucoup; celle du poète sensible et vigoureux d'*A dos d'oiseau* avec le bon gros Saint-Amant était de celles-là : les effets n'en ont pas rempli nos espérances, sans qu'on puisse décider si la faute n'en est pas à nous-même qui en espérions trop peut-être.

Le portrait de Saint-Amant est tracé par M. Fombeure avec exactitude et bonhommie; les traits en sont marqués avec soin dans le détail; mais de leur ensemble le lecteur ne garde qu'une image un peu confuse, et qui n'a point autant de vie qu'il en faudrait. J'entends bien que la tâche n'était pas facile, avec un homme aussi remuant, d'en fixer pour nous le visage et d'en accorder les contrastes. Je crains que l'auteur de ce livre n'ait pris trop de plaisir à son sujet : ce qui n'est pas pour nous surprendre. Il a manqué de quelque rigueur pour nous le désembroussailler : tout y paraît sur le même plan; et, dans une vie si diversement remplie, ont est gêné par l'abondance.

Du moins faut-il savoir gré à M. Fombeure d'avoir choisi un tel sujet qui mérite infiniment plus que l'ignorance du grand nombre et l'affection de quelques-uns. Fort bon poète et de belle humeur, Saint-Amant est déjà, par cela même, une exception. Soldat brave et voyageur intrépide, dévoué à ses protecteurs sans courtisanerie, en bons termes avec ses confrères sans une once de flagornerie, menant une vie traversée alors qu'il eût aimé ses aises, toujours prêt à tous ses devoirs, ce gros homme jovial est en tout digne d'éloges, sans parler de ceux qu'on doit à ses poèmes.

On demande d'ordinaire à un poète plus de gravité et d'ampleur, et l'on fait plus de mérite à un homme de gémir et de s'irriter que de s'accommoder de la vie que la fortune lui a réservée. En un temps de trop de poètes nauséeux, il faut remercier un vrai poète de nous convier à retrouver un ancêtre singulièrement bon et bien vivant.

G. J.-A.

1. Ferenczi et Fils.

SAVANTS AMÉRICAINS

par Bernard JAFFE

Sous son brochage économique et sa typographie compacte, et malgré le caractère de propagande que lui donnent les Editions américaines d'outre-mer, cet ouvrage est de premier ordre. Il nous renseigne sur la vie et l'œuvre de dix-neuf savants des Etats-Unis qui ont acquis, pour la plupart, une renommée universelle. Au moment où la grande République devient la première puissance matérielle du monde, elle tient à nous faire savoir qu'elle a le droit de parler au nom de la civilisation spirituelle parce que ses savants valent les nôtres. Laissons Franklin et ceux du XVIIIe siècle, Henry et Agassiz, Marsh et Gibbs qui relèvent du XIXe. Retenons seulement les lauréats du prix Nobel, nos contemporains.

Parmi les physiciens, voici Michelson, prince de la mesure, qui donna (oh ! bien à contre-cœur) son principal point d'appui à la théorie de la relativité; Millikan et Compton, les pionniers des rayons cosmiques; Anderson, qui découvrit l'électron positif; Davisson qui, avec Germer, trouva les ondes de l'électron; Lawrence, qui inventa le cyclotron, cet instrument titanesque qui a servi à préparer la bombe atomique.

Parmi les chimistes, voici Langmuir, l'analyste des molécules gazeuses; Urey, qui découvrit l'eau lourde. Enfin, parmi les biologistes, en mettant à part Carrel, de souche française : Landsteiner, qui reconnut les groupes sanguins; Minot, Murphy et Whipple, qui guérirent l'anémie pernicieuse. Et il faut y joindre d'autres grands chercheurs en instance de prix Nobel comme Hubble, le chasseur de nébuleuses, qui a reculé les bornes de l'univers. Tous ces hommes privilégiés ont vécu une vie extraordinaire, contée par l'auteur avec un rare souci du concret et du vivant. Qui saura écrire pareillement des savants français, dans un style qui ne soit pas celui des notices de l'Institut, rendra un grand service à notre pays.

RENÉ SUDRE

HISTOIRES DE MER

par René LEGENDRE

(Éditions Stock, Delamain et Boutelleau)

Ancien directeur du Laboratoire maritime de Concarneau, R. Legendre aime beaucoup la mer, dont il connaît les multiples aspects. Il a non seulement étudié sa riche faune, mais il a prêté l'oreille aux histoires mystérieuses et aux légendes répétées par les vieux pêcheurs bretons. Et lui aussi a conté des « Histoires de mer », notamment aux cours des conférences données à l'Institut Océanographique depuis une trentaine d'années. Ce livre en groupe quelques-unes qui seront lues avec plaisir.

Après avoir retracé les conditions physiques du milieu marin et de ses différentes zones, son peuplement abondant et varié est analysé. Huit mètres cubes d'eau hébergent douze millions d'organismes ; le réveil printanier de toute cette vie est déterminé par des facteurs divers dont l'interaction est manifeste.

A cette vue d'ensemble fait suite l'étude de problèmes biologiques particuliers. Les mœurs, les danses et les amours nocturnes des animaux marins, surtout du célèbre Palolo, sont joliment décrites. Des rythmes lunaires apparaissent ; les fonctions de reproduction sont parfois synchrones des mouvements de la lune. Ces coïncidences sont-elles fortuites ? L'auteur ne semble pas vouloir l'admettre.

Des tableaux de pêche sont ensuite brossés : pêche à marée basse, pêche du germon ou thon blanc de l'Atlantique ; pêche de la langouste, pêche chez les primitifs. Ces derniers pratiquaient des rites magiques pour s'assurer contre les dangers, les échecs ; la saison de pêche débutait par des danses, des incantations, des jeux, des purifications ; puis les barques, les engins de pêche, les poissons eux-mêmes étaient soumis à des rites. Toutes ces pratiques ont laissé beaucoup de traces dont il est aisé de retrouver les survivances.

Le béluga fait l'objet des injures, des plaintes et des récriminations de tous les pêcheurs ; c'est un ennemi insaisissable, un mystérieux destructeur de filets. Le délit étant manifeste, il ne s'agit pas d'un mythe et l'auteur émet différentes hypothèses sur la nature de cet animal indésirable.

La rogue, appât pour la pêche à la sardine, est constituée par des œufs de morue. Attire-t-elle la sardine par le trouble qu'elle pratique dans l'eau ? Ou agit-elle par sa saveur ? On l'ignore, mais aucune rogue artificielle n'est aussi active que la naturelle.

Ces « histoires de mer » sont donc variées ; les unes sont techniques, les autres sont plus captivantes. Devant la beauté majestueuse de la mer, on ne peut que répéter avec Chistophe Colomb : « La langue manque pour ainsi dire et la main pour écrire toutes les merveilles de la mer ».

A. TÉTRY.

※ PROBLÈMES HUMAINS ※ DU MACHINISME INDUSTRIEL

par Georges FRIEDMANN

(Paris, Gallimard, 1947, in-8°, 389 p.)

On est surpris de constater la lenteur avec laquelle le travail a acquis une valeur, puis une valeur prédominante, dans l'histoire des idées de la civilisation occidentale. Il n'est devenu d'abord l'apanage de l'homme qu'avec saint Thomas et surtout avec Calvin, puis le témoignage de sa puissance créatrice qu'avec Hegel et avec Marx.

Mais il ne s'agit là que de méditations philosophiques. Dans la vie économique quotidienne, au siècle de la deuxième révolution industrielle, tandis que le travail s'exerce au sein d'un véritable polypier de mécaniques, la pratique est demeurée bien loin en arrière de la philosophie. Georges Friedmann s'efforce de faire le tableau des conflits qui opposent la machine à la valeur éminente du travail humain, grâce à la documentation que les très modernes études psychologiques des métiers lui fournissent. Il montre que les insuffisances morales et même techniques d'une rationalisation du travail, comme celle que proposaient Taylor ou Ford, sont précisément dues à un oubli du facteur humain, à un souci maladroit d'encastrer l'homme dans le fonctionnement automatique de la machine et de le soumettre à elle comme un serviteur ou même comme une simple chose.

Le psychotechnique moderne révèle, au contraire, que toute rationalisation du travail, pour être à la fois plus humaine et encore plus efficace, doit savoir insuffler au travail une triple revalorisation, intellectuelle, morale et sociale. Pour y parvenir, il faut relier la pensée directrice du travail à l'exécution du travail, éclairer le travail à la machine de technologie, de culture, faire comprendre à l'ouvrier les intentions recherchées, lui faire partager les responsabilités en cause, et intégrer étroitement l'ensemble des travailleurs à la vie de la collectivité industrielle dans laquelle leur travail s'exerce.

Dans ce livre net, solide, admirablement documenté, le problème du travail industriel ne met pas en défaut la technique de G. Friedmann. Ne pose-t-il pas à sa générosité, dans le cadre de notre civilisation, des problèmes contradictoires? Sans doute, tout se passe comme si le vieil anathème biblique avait été brisé par la joie au travail qu'éprouvent effectivement l'artisan créateur, l'artiste, l'intellectuel solitaires. Mais lorsqu'il s'agit de travail en masse, et d'humanisme de masse, quelque effort d'humanité que la psychotechnique mêle à ses soucis de rendement, l'idée de travail demeure inséparable de l'idée de corvée. Les remèdes de l'humanisme psychotechnique ont toujours l'allure de pis-aller. Quelle structure sociale protègera la dignité du travailleur, non seulement dans les mots, mais dans la vie? Faut-il admettre que les masses échapperont plus difficilement que les individus à la malédiction biblique?

On n'aura rien fait de décisif tant que la valeur du travail ne viendra pas de lui-même mais de sa récompense.

R. P.

✿ LES BIENS DE CE MONDE ✿

par Irène NEMIROVSKY *(Albin Michel)*

La dernière œuvre d'un écrivain, sauf s'il s'agit d'un fond de tiroir, est toujours la plus émouvante, non parce qu'elle contient obligatoirement son testament spirituel, ainsi qu'on a coutume de le prétendre, mais parce qu'elle manifeste l'état auquel était parvenu son talent, au terme plus ou moins prématuré d'un apprentissage qui chez les véritables créateurs dure toute la vie.

En lisant *Les Biens de ce Monde*, le roman posthume d'Irène Nemirowsky, on peut mesurer l'évolution qui s'est accomplie chez elle depuis le plus fameux de ses livres, *David Golder*. Le ton s'est dépouillé du pittoresque un peu clinquant qui plus précisément encore que l'achevé d'imprimer, le date, en lui donnant un aspect Exposition des Arts Décoratifs; la technique est à la fois discrète et sûre, chaque page témoigne de la maturité et de la maîtrise auxquelles elle avait atteint avant de disparaître. Pourtant, les moyens dont elle pouvait jouer en virtuose — si pleinement elle les possède — c'est à un sujet qui n'a rien d'original qu'elle les applique : l'histoire d'une famille de la bourgeoisie industrielle du Nord, de 1880 à 1940.

La construction est moins ambitieuse que celle de *Famille Boussardel*, mais elle est plus harmonieuse, plus pure de lignes, plus légère. Si le livre évoque aussi parfois, surtout dans les scènes de plage, *Rêveuse Bourgeoisie*, c'est toujours pour l'écraser.

Cette rigueur du récit, cette vérité des sentiments, ce naturel des personnages, ce sont là les qualités classiques. Il se pourrait, en définitive, que le dernier ouvrage de la jeune romancière slave fût le *Cavalcade* français.

JACQUES DE RICAUMONT.

✻ PETITE HISTOIRE ✻ DE L'EXISTENTIALISME

par Jean WAHL *(Club Maintenant)*

Une introduction fort précieuse à la connaissance de Kierkegaard, de Heidegger, de Sartre et de Kafka. Ces philosophes y sont surtout envisagés dans les rapports qu'entretiennent leurs pensées respectives.

M. Jean Wahl y fait preuve de son habituelle objectivité, qui consiste plutôt en une extraordinaire mobilité d'esprit d'un point de vue à l'autre, qu'en cette sorte de lucidité détachée qui rend souvent si odieuse la méthode historique appliquée aux idées. L'ouvrage, très court, est d'un accès facile au lecteur non prévenu.

Concernant la pensée de Sartre — plus que jamais à l'ordre du jour — les remarques de M. Jean Wahl méconnaissent peut-être ce que la méthode de ce philosophe comporte d'inassimilable aux schémas classiques. En particulier, nous ne croyons pas qu'il convienne de se demander si cette pensée est un réalisme ou un idéalisme : car ces deux positions sont de type métaphysique, l'une cherchant à expliquer les phénomènes de conscience à partir du monde, l'autre s'efforçant de justifier l'existence du monde par une production de la conscience. Or Sartre n'a jamais prétendu *expliquer* ni la conscience ni le monde, se bornant à *décrire* la relation première de la conscience au monde, sans vouloir fonder sa doctrine sur telle ou telle hypothèse concernant la genèse de l'une ou de l'autre. Et c'est un tel décalage dans l'interprétation de sa pensée qui conduit M. Jean Wahl à déplorer que Sartre ait constitué une « ontologie » : reproche qui perd beaucoup de sa consistance si l'on veut voir que l'ontologie chez Sartre n'est nullement une métaphysique explicative, mais une description de la condition humaine — dans son essentielle ambiguïté. Enfin, notons une prévision qui nous paraît d'avance infirmée par l'inspiration fondamentale de cette philosophie : selon cette prévision, « il peut y avoir un Sartre qui ira au delà de l'ambiguïté. » Or nous pensons qu'il s'agirait là du reniement total d'une pensée, dont toute la valeur est précisément de refuser à l'homme une évasion — toujours inauthentique — à partir de cette ambiguïté, évasion au cours de laquelle il persisterait à se vouloir justifié, assuré dans son être, installé une fois pour toutes dans sa moralité ou dans la fatalité de ses défauts, dans l'authenticité ou dans l'inauthenticité. Et la grande leçon de cet existentialisme nous paraît précisément résider dans cette impossibilité, caractéristique de l'homme, d'en finir jamais avec son existence et le problème qu'elle ne cesse de constituer pour lui.

FRANÇOIS JEANSON.

JACQUES VORAGEOLLES

par Maurice CIANTAR *(La Nouvelle Édition)*

Les auteurs des plus récents romans licencieux me paraissent coupables, moins d'être allés jusqu'à l'extrême limite de l'impudeur, que de préparer une réaction de puritanisme qui naîtra de leurs excès mêmes. Car, infidèles à l'exemple de leurs prédécesseurs du XVIIIe qui furent les maîtres du genre, ils oublient que, plus une œuvre a d'audace, plus elle doit avoir de tenue. Ils semblent se figurer, au contraire, que la grossièreté du ton ajoute de la force ou de la vraisemblance à leurs aveux.

Psychologie confuse et style boueux : tels sont les caractéristiques de ce *Jacques Vorageolles*, premier tome d'une trilogie qui, dans une prose hétéroclite où les vers blancs alternent avec les passages dialogués, où les fragments de récit impersonnel succèdent sans transition aux fragments d'autobiographie (celui qui dit « Je » étant d'ailleurs tantôt le personnage principal, tantôt le narrateur), où les citations nombreuses et souvent tronquées *(Nathanaël, je t'apprendrai la ferveur)* sont intégrées anonymement au texte, raconte les enfances désordonnées du héros. La narration se déroule dans un français terne et douteux [1], que les mots d'argot, tels que *dabe*, *fendar*, *mirettes*, *beigne*, *fardingue*, prétendent rehausser de leur éclat. Sans doute y a-t-il dans ce livre une volonté de franchise totale qu'il convient d'admirer — encore que l'authenticité du portrait de l'adolescent soit un peu compromise par l'intervention indiscrète et surtout maladroite dans ces souvenirs de l'homme qu'il est devenu. Mais ce qui me paraît le plus admirable, c'est l'enthousiasme du préfacier, R. M. Alvérès, qui n'est pas loin de voir en Jacques Vorageolles le héros idéal de notre temps et n'hésite pas à évoquer Stendhal à propos d'un livre qui, avec la puissance, l'originalité et le lyrisme en moins, s'apparente plutôt à ceux de Miller et de Céline.

JACQUES DE RICAUMONT.

1. *Tout combinait à l'étreinte, il échut dans une classe).*

Le Directeur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, Covarrubias et Claude Tolmer.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 4310-6-47